

**[Hugh Corbett
5] Le prince des
ténèbres**

Paul.C Doherty

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Paul C. Doherty
**Le prince des
ténèbres**



**10
18**

grands détectives

Paul C. DOHERTY

**LE PRINCE
DES TÉNÈBRES**

*Traduit de l'anglais
par Anne Bruneau
et Catherine Poussier*

1018

« Grands Détectives »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Table des matières

Chapitre Premier

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CONCLUSION

NOTE DE L'AUTEUR

À tante Doreen et Oncle Tom Murphy de Bishop
Auckland comté de Durham

Chapitre Premier

La brume, surchauffée par la canicule de la journée, s'était levée au-dessus de la Seine en lourdes volutes grises et fantomatiques qui, rendant la nuit plus horrible encore, avaient enserré les maisons et les palais de Paris. Le couvre-feu avait sonné, rues et venelles étaient plongées dans un silence que rompaient seulement les chats en maraude et les truands des bas-fonds, à la recherche, tels des rats, de quelque proie facile. Eudo Tailler, soi-disant négociant en vins de Bordeaux, mais en fait agent d'Edouard Ier d'Angleterre et de son maître espion Hugh Corbett, se glissa furtivement dans une ruelle et se dirigea, poignard à demi dégainé, vers le bâtiment sombre et délabré qui formait l'angle de la rue.

La journée avait été très belle, l'été splendide faisant mentir les prophètes de malheur, ces Jérémie qui avaient annoncé que la première année de ce nouveau siècle verrait des pluies de feu fondre des nuées et le sang jaillir et souiller les cieux. Rien de tout cela n'était advenu. Arrivé à Paris à la Saint-Jean de l'an de grâce 1300, Eudo avait au début découvert peu de chose de suspect. Bien sûr, cela allait à l'encontre de l'avis de ses maîtres en Angleterre, convaincus que le roi de France, Philippe IV, complotait pour s'emparer, par force ou par ruse, du duché de Guyenne. Le maître espion du roi de France, Amaury de Craon, se trouvait déjà à pied oeuvre en Angleterre, fouinant dans les moindres recoins douteux de la Cour pour y dénicher de savoureuses bribes de scandale.

Eudo se jeta soudain sous un porche noyé d'ombre : le guet – quatre soldats portant lanternes et lances – passa, l'allure martiale, près de l'entrée de la ruelle. L'espion se rencogna. Oh ! les motifs de scandale ne manquaient pas en Angleterre, pensa-t-il, la plupart concernant le prince Edouard et son ancienne maîtresse, Lady Aliénor Belmont, que l'on avait bannie au prieuré de Godstowe. Cette situation déjà déplorable s'était récemment détériorée : le prince venait de trouver l'amour de sa vie en la personne, non pas d'une noble damoiselle, mais d'un homme, le jeune sodomite gascon Piers Gaveston. Quelle aubaine pour Craon ! songea Eudo. Il allait certainement s'en saisir pour attiser les braises de la calomnie et en

tirer une belle flambée d'opprobre ! Afin de s'emparer de la Guyenne, les Français s'acharneraient à détruire la réputation du prince et, si cela échouait, insisteraient – en hypocrites qu'ils étaient – pour que l'héritier du trône d'Angleterre fût fiancé à la fille du roi de France, Isabelle, selon les termes du traité de paix imposé à l'Angleterre quelques années auparavant.

Oh ! les Français s'étaient montrés fort astucieux ! Le roi Edouard était pris au piège, de quelque côté qu'il se tournât ! Pas étonnant que le supérieur d'Eudo, Hugh Corbett, haut magistrat à la Chancellerie, lui eût envoyé toute une série d'instructions lui enjoignant de percer à jour les desseins mystérieux des Français ! Eudo sourit. Sa pêche avait été fructueuse et lui vaudrait sûrement une belle récompense. En effet, il avait découvert qu'en Angleterre un membre de la famille maudite des Montfort, un assassin, suivait le monarque comme son ombre et en voulait à sa vie. Il avait fait parvenir ce renseignement au roi Edouard quelques semaines auparavant, mais sans aucun effet visible, aussi en avait-il reparlé dans sa dernière lettre à Corbett.

Eudo s'épongea le front. Il avait accompli sa mission. À Corbett et au roi de faire bon usage de ce qu'il leur avait transmis. Et il en avait appris davantage : non seulement les Français tramaient quelque vilénie autour de la personne de Lady Aliénor Belmont – l'ancienne maîtresse du prince –, mais ils avaient un espion à Godstowe, là où elle était enfermée...

Eudo entendit décroître le pas des soldats du guet. Rajustant sa cape, il saisit son poignard et poursuivit son chemin. Comme à l'accoutumée, le mendiant lépreux était accroupi au coin de la ruelle, en face de la maison.

— Tout va bien ? chuchota Eudo.

Il distinguait à peine la silhouette recroquevillée, pelotonnée dans ses hardes, mais il vit la tête aux cheveux argentés s'incliner imperceptiblement tandis qu'une main squelettique se tendait pour recevoir l'obole habituelle. Il déglutit en cachant son dégoût et lança une piécette au misérable avant de rejoindre à pas feutrés le seuil de son logement. Comme convenu, la porte n'était pas fermée à clef. Il souleva le loquet, entra discrètement et regarda autour de lui. Personne dans le couloir dallé, plongé dans la pénombre ! Seule une chandelle tremblotant dans un bougeoir de cuivre fixé assez haut dans le mur l'éclaira faiblement lorsqu'il gravit l'escalier de bois branlant. Il était heureux : quelle chance d'avoir trouvé Céleste ! Cette jeune ribaude aux formes rebondies et aux joues roses, tout juste sortie de sa campagne normande, avait admirablement joué de ses charmes pour ferrer et attraper l'un des clercs de la Chancellerie royale du Louvre.

La donzelle s'était avérée fort adroite. Tantôt protestant de son innocence, tantôt promettant toutes sortes de délices, elle avait tiré les vers du nez à ce benêt de Français.

Arrivé sur le palier, Eudo poussa doucement la porte de la chambre. La pièce était plongée dans l'obscurité. Il se figea, tous ses sens en alerte. Il y avait quelque chose de bizarre. Pourquoi Céleste n'avait-elle pas allumé la bougie ? Tel un chien à l'arrêt, il s'immobilisa, humant les ténèbres et cherchant à percer la pénombre. Il respira le lourd parfum de Céleste et aperçut la forme de la jeune prostituée, endormie sur sa paillasse, sous la petite fenêtre entrouverte. Il se détendit et grimaça. Elle devait être épuisée après une nuit mouvementée ! Peut-être pourrait-il goûter à certains de ces plaisirs qu'avait savourés le jeune clerc ?

— Céleste ? murmura-t-il. Céleste, c'est moi, Eudo !

Seul le silence accueillit ses paroles.

— Quelque chose ne va pas ? souffla-t-il.

Inquiet, il resta longtemps immobile, l'oreille aux aguets. La maison craquait et gémissait : c'était une vieille bâtisse. Et puis le mendiant l'aurait certainement averti de la moindre intrusion. Il s'approcha du lit.

— Céleste ! appela-t-il d'une voix sifflante en lui donnant une bourrade.

Le corps roula mollement sur le côté. Eudo ouvrit la bouche en un hurlement muet. On lui avait tranché la gorge d'une oreille à l'autre. Du sang visqueux imbibait le haut de son surcot et des taches sombres s'étaient coagulées sur la couverture. Eudo sentit quelque chose de tiède et de gluant sur ses doigts. Il se força à respirer profondément et recula en dégrafant sa cape et en dégainant son long poignard. Il fit un autre pas en arrière, et encore un autre avant de se retourner et de bondir vers la porte. Une silhouette confuse lui barra le chemin, mais il se laissa tomber sur un genou en fouettant l'air de son arme et éventra son assaillant. Il se releva vivement et le repoussa, puis dévala l'escalier quatre à quatre. Un second homme l'attendait, encapuchonné et menaçant. Eudo ne ralentit pas mais sauta les dernières marches et le projeta brutalement contre le mur. Il se rua hors du couloir et se retrouva dans la ruelle obscure et fétide. Il foudroya le mendiant du regard.

— Scélérat ! lui cria-t-il. Damné menteur !

Le lépreux se blottit dans son coin. Eudo tâtonna sur le sol, ramassa un pavé et le lança à la tête du misérable. Celui-ci, le crâne fracassé, s'écroula en une masse informe et gémissante. Eudo tourna alors dans

la ruelle et courut vers le carrefour. La gorge pleine de sanglots et de râles, le coeur battant à tout rompre, il aspirait de grandes goulées d'air. Il savait que tout était perdu. Il avait eu de la chance jusque-là, mais à présent, où pouvait-il aller ?

Il vit soudain des hommes d'armes apparaître au fond de la place. Il s'arrêta et les injuria copieusement. Il ne voulait pas être pris vivant. Il les abreuvait encore d'insultes quand un carreau d'arbalète l'atteignit en pleine cuisse et l'envoya rouler sur les pavés, la bouche débordante de jurons et de gémissements. Il saisit le carreau profondément fiché dans sa chair et poussa un cri de douleur. Plus question de récompense, maintenant, il ne retournerait jamais à Bordeaux ! Plus de bons verres de claret ! Il entendit le martèlement des bottes sur les pavés et sentit un pied chaussé de mailles écraser son épaule et le renverser sur le dos. Le capitaine des gardes enleva son casque et s'accroupit près de lui.

— Eh bien, eh bien, *Monsieur*, dit-il entre ses dents. Fini pour vous le temps des bombances et des chansons !

Il leva le poing et assena un coup terrible sur les lèvres de l'agent anglais.

— Et ce n'est qu'un début, *Monsieur* ! lança-t-il avec hargne. À cause de vous, j'ai perdu deux bons soldats ce soir !

Il saisit Eudo par son surcot et l'obligea à se remettre debout.

— Allez, venez ! Les cachots du Louvre ne sont pas bien loin et d'autres que moi veulent vous dire deux mots !

Lady Aliénor Belmont, assise au bord du lit, avait les traits tirés et la rougeur de ses joues tranchait avec la pâleur de son visage en forme de coeur. Elle ne cessait d'entrelacer ses doigts, les nouant et les dénouant comme pour fournir un exutoire à l'émotion qui menaçait de la submerger. Elle se leva soudain et s'approcha de la fenêtre en losange. En cette belle journée de septembre, le soleil commençait à baisser à l'horizon et la quiétude du prieuré n'était rompue que par les chants limpides des oiseaux perchés dans les arbres au-delà de l'enceinte. Elle s'immobilisa, les yeux plissés : elle était sûre d'avoir vu, par la croisée, des hommes d'armes, des cavaliers, passer à la lisière du bois. C'était même le reflet du soleil sur l'acier de leurs épées qui avait attiré son attention. Elle appuya son visage en feu contre la vitre, goûtant la fraîcheur du verre. Y avait-il quelqu'un là-bas ? Étaient-ils enfin venus ? Non, elle n'entendait que le bavardage des soeurs qui traversaient le cloître pour aller à complies. Avec un

soupir, elle chassa de son esprit ce qui avait dû n'être que chimère de son imagination enfiévrée.

Tout était prêt, songea-t-elle en parcourant la pièce du regard. Elle se redressa en aspirant l'air avidement. Son ami, quel qu'il fût, lui enverrait certainement du secours. Elle aurait bientôt quitté ce maudit endroit et rejoint son amant, qu'elle s'acharnerait à reconquérir. Edouard avait beau être prince aîné et héritier de la Couronne, elle était convaincue qu'un sang plus vaillant coulait dans ses propres veines. Son père ne lui avait-il pas rappelé à maintes occasions que les Belmont étaient de vieille souche noble et appartenaient à un pur et vigoureux lignage ?

Elle ferait fi des rumeurs ! Elle éclata brusquement de rire, mais se figea soudain en percevant le son étouffé de pas glissant dans le couloir. Elle hocha la tête.

— Le prince Edouard, chuchota-t-elle comme pour se rassurer, ne chercherait pas à me nuire, n'est-ce pas ?

De méchantes langues prétendaient qu'il voulait sa mort, mais elle ne pouvait le croire. Oh, bien sûr ! d'autres devaient la souhaiter, les membres du Conseil privé, par exemple – d'eux, elle s'attendait à tout, surtout de la part de ce Piers Gaveston à la voix mielleuse qui semblait être partout à la fois et avait pris dans ses filets le coeur du prince. À cette pensée, Aliénor frappa le sol du pied.

— Gaveston, l'adorateur de Satan ! jeta-t-elle d'une voix haineuse. Gaveston, le bras du Malin ! Gaveston, le sodomite !

Elle se calma. Et les autres membres de ce sabbat, qui étaient-ils ? Dame Amelia Proudfoot, la prieure du couvent, et ses ombres silencieuses, Dame Frances et Dame Catherine ? Ils feraient n'importe quoi pour la retenir : le poison, le poignard, le lacet ou la chute brutale...

Elle se félicitait d'avoir fait preuve d'une méfiance et d'une prudence rares, surveillant ce qu'elle mangeait et buvait, prenant garde aux endroits qu'elle foulait et déclinant poliment toute invitation à aller chasser. Après tout, pensa-t-elle avec un sourire amer, les accidents de chasse étaient chose courante. Certes, elle avait été souffrante, mais cela était dû aux humeurs malignes de son esprit, engendrées par la solitude et l'angoisse. De fait, elle s'était abandonnée au désespoir, mais on était finalement venu à sa rescousse ! Quelques semaines auparavant, elle avait trouvé, dans sa chambre même, une lettre dissimulée dans une petite aumônière de cuir. L'auteur lui recommandait de ne pas s'inquiéter, de ne pas perdre courage. Il lui indiquait également qu'elle trouverait les messages suivants dans le chêne creux qui se dressait près de l'allée de Galilée,

derrière la chapelle. Son champion inconnu lui avait promis de la délivrer aujourd'hui, aussi avait-elle prié ses compagnes d'aller à complies sans elle. Seules les soeurs âgées, Dame Elisabeth et Dame Martha, s'en étaient abstenues. Quant à Dame Amelia et à ses acolytes, nul doute qu'elles trôneraient bientôt dans la chapelle, savourant leur puissance. Lady Aliénor fit volte-face en entendant le vieux bâtiment craquer. Il était hanté, disait-on, habité par des fantômes... En tout état de cause, ce n'était guère une résidence pour une jeune femme, pour la maîtresse d'un des personnages les plus importants du royaume.

Elle se rassit sur le lit, se mordillant les lèvres, puis se releva nerveusement et revêtit sa cape, caressant sa bague, dernier cadeau du prince – un énorme saphir qui brillait de mille feux. Elle tourna la tête, l'oreille tendue. Il y avait une autre sorte de bruit, elle en était sûre, pas seulement le craquement des marches. Quelqu'un s'avavançait à pas feutrés dans le couloir. Maintenant – non, elle ne rêvait pas ! – on s'approchait de sa chambre. Elle jeta un coup d'oeil à la porte. Heureusement, elle avait tourné la clef dans la serrure. Elle tapota ses cheveux et rabattit son capuchon. Elle regrettait que Dame Agatha ne fût pas à ses côtés. Elle avait peut-être eu tort de la renvoyer. Le bruit, à nouveau... Elle se figea et vit le loquet s'abaisser. La terreur s'empara d'elle, soudain, mais c'était trop tard. Elle entendit frapper doucement à la porte et sut qu'il lui fallait répondre.

Lady Aliénor occupait les pensées de moult grands personnages ce jour-là. Le prince Édouard et son favori, Piers Gaveston, s'étaient, une fois de plus, violemment querellés à son sujet avant de se réconcilier et de décider qu'une partie de chasse viendrait fort à propos les divertir. Ils venaient de quitter le palais de Woodstock, suivis de leur entourage, de gardes, de rabatteurs et de palefreniers. Revêtus d'atours aux couleurs vives et chatoyantes, ils montaient de somptueux chevaux bien nourris, à la robe soignée, caparaçonnés de bleu et d'écarlate, sellés et harnachés de cuir incrusté d'argent doré. Les bannières tissées d'or claquaient fièrement au vent, les cors d'argent lançaient leurs appels stridents, on s'interpellait... La chasse royale s'enfonçait sur les chemins poussiéreux de l'Oxfordshire qui serpentaient entre de grands champs de blé dépourvus de barrières, où, à côté des moyettes empilées, les paysans travaillaient à rentrer les moissons.

Le soleil était encore chaud dans le ciel d'un bleu limpide. De chaque côté du sentier, l'herbe vibrait du grésillement des grillons et

du trottement des campagnols et des mulots fuyant les moissonneurs. Une alouette s'élança dans l'azur, ses trilles célébrant la pure joie de vivre, tandis qu'à la lisière voisine merles et grives chantaient à qui mieux mieux. Soudain un épouvantail noirâtre, semblant surgir de nulle part, bondit sur le chemin : ses longs cheveux de jais flottaient comme des ailes de corbeau autour de son visage émacié et ses haillons ressemblaient à des bandes de tissu plaquées sur son corps décharné. Le prince leva la main et la petite troupe fit halte.

Il avait immédiatement reconnu l'homme : un prophète fou qui rôdait sous les murs du palais depuis quelque temps et prétendait venir de la Forge du Diable, cette région de sables brûlants au sud de la Méditerranée. Sa silhouette crasseuse et dépenaillée s'était immobilisée, mais ses yeux flamboyaient comme des charbons ardents.

— Prenez garde ! s'écria-t-il d'une voix de stentor. Prenez garde à la mort et à la honte ! Prenez garde à la chair douce et parfumée des catins, allongées sur leurs lits de plumes et hurlant de luxure !

Il fulminait et la colère fit trembler le bras noueux qu'il leva.

— Oh ! hommes dépravés qui buvez du vin dans des coupes profondes, prenez garde ! Ce siècle sera purifié par la Mort elle-même ! Rappelez-vous mes paroles, la Mort rôde dans ces funestes forêts, montée sur son cheval pâle ! Elle sera bientôt là ! Prenez garde, débauchés et catins !

Le groupe de courtisans vêtus de soie qui chevauchaient derrière le prince ricana, gloussa et s'éloigna. Le regard du prophète se posa soudain sur la haute silhouette blonde du prince qui se tenait, le dos voûté, sous la bannière or et azur d'Angleterre. L'ermite plissa les paupières.

— Repentez-vous ! clama-t-il d'une voix sifflante. Vous, jeunes gens, qui jetez des regards concupiscent les uns sur les autres et recherchez le plaisir des amours défendues !

Le prince grimaça et posa une main gantée de pourpre sur son compagnon, plus râblé et brun.

— C'est de nous qu'il parle, Piers !

Les traits du jeune Gascon se durcirent, sans que cela n'enlevât rien au caractère féminin de son visage au teint mat et aux lignes pures, ni au velouté de ses joues ou à la coupe irréprochable de ses cheveux châtain foncé. Féminin et innocent, certes, à part les yeux d'un bleu étonnamment clair, comme un ciel de printemps lavé par l'averse. Des yeux vides, durs.

— Je ne crois pas, Monseigneur ! déclara-t-il d'une voix grinçante.

Le prince sortit une pièce d'argent de son escarcelle en hochant la tête.

— Je te parie, Piers, que c'est à moi que pense ce misérable !

Il caressa sa moustache.

— Soyons francs ! Je suis le seul ici qui vaille la peine qu'on parle de lui.

Le prophète l'entendit sans doute.

— Prince Édouard ! rugit-il. Fils d'un père admirable, tu portes son nom, mais non sa majesté ! Oui ! Je te mets en garde, toi et ton cupide inverti, Gaveston, fils d'une putain !

Il baissa la voix, qui ne fut plus qu'un sifflement :

— Fils de sorcière, né du Démon tu retourneras au Démon ! Prends garde, prince Édouard, de ne pas l'accompagner, car toutes les légions de Satan traquent l'âme pécheresse de Gaveston !

Le prince prit un air solennel.

— Très intéressant ! commenta-t-il.

Il tendit la main en souriant.

— Une pièce d'argent, Piers !

Le Gascon, bougonnant de colère, la lui donna.

— Monseigneur, laissez-moi en finir avec ce gredin !

— Non, Piers. Pas maintenant ! Tu ne ferais qu'effrayer les faucons et nous gâcher la chasse !

Il caressa la sombre chevelure de son compagnon en lui chuchotant :

— Ne prends pas le mors aux dents ! Tu deviens de plus en plus ombrageux et me fais penser à Père et à Lady Aliénor !

Sur ce, il poussa son cheval en avant tandis que le prophète s'écartait prestement du chemin. Gaveston, lui, tourna la tête vers le capitaine de la garde et lui fit signe d'approcher.

— Tuez ce scélérat ! ordonna-t-il à voix basse. Pas tout de suite, mais qu'il ne survive pas jusqu'à demain !

Le soleil avait à peine poursuivi sa course que le corps du prophète fou, la gorge tranchée d'une oreille à l'autre, fut jeté dans une morasse frangée d'écume sale, au coeur de la forêt, et s'y enfonça sans laisser de traces. Une heure plus tard, le soudard rejoignait les membres de la chasse royale qui, du haut de leurs montures, contemplaient la rivière paresseuse bordée d'une belle roselière touffue. Le soldat fit un signe convenu à Gaveston qui lui adressa un clin d'oeil et un sourire avant

de décapuchonner le faucon qui s'agitait nerveusement sur son poing, les grillets de ses jets sonnait comme pour avertir les vertes frondaisons paisibles qu'il apportait la mort.

— Maintenant que j'ai fait couler le sang, marmonna Gaveston entre ses dents, je vais pouvoir savourer cette partie de chasse !

Il attendit que les rabatteurs débusquent un énorme héron qui s'envola du couvert et s'éleva bientôt au-dessus des arbres. Il leva le poing, caressa son oiseau favori et le lâcha. Tel l'ange de la mort, le faucon fouetta l'air de ses ailes sombres et s'élança à la poursuite de sa proie. Il monta haut dans le ciel, plana un bref instant sur la brise de cette fin d'été, puis, les ailes repliées, fila comme une flèche. Il frappa le héron avec un cri suraigu, dans un tourbillon de plumes. Les courtisans applaudirent et poussèrent des clameurs d'admiration, mais durent bientôt étouffer des exclamations de stupéfaction en voyant le héron redresser la tête et poignarder de son bec effilé le corps du rapace. Gaveston, abasourdi, vit son faucon tomber en un amas de plumes ensanglantées tandis que le héron s'enfonçait dans la roselière pour s'y cacher.

— Extraordinaire ! murmura le prince. J'avais ouï dire que cela arrivait parfois, mais c'est la première fois que j'en suis le témoin.

Il donna un coup de coude désinvolte à son favori.

— C'est un avertissement, Piers ! l'assura-t-il à mi-voix. Tu vises trop haut : le comté de Cornouailles et en plus la première place à mon Conseil ! Mais pas maintenant !

Il posa un doigt sur ses lèvres :

— Pas encore, Piers ! Car que dirait mon père, et que dirait Lady Aliénor ?

Gaveston lui jeta un regard noir en se demandant une fois de plus s'il avait vraiment réussi à briser l'emprise de cette garce d'Aliénor Belmont. Edouard détourna les yeux. Gaveston prendrait-il garde au présage ? Il l'aimait plus que sa vie même, mais n'osait souhaiter qu'il poursuivît son ascension sociale. Il l'observa à la dérobée : le Gascon était séduisant, certes, mais Édouard connaissait les côtés les moins avouables de sa personnalité. Il avait vu les deux figurines de cire jaune que possédait son amant : l'une, coiffée d'une couronne, représentait le roi, tandis que l'autre était revêtue de la robe écarlate des prostituées – terme qu'employait Gaveston pour parler de Lady Aliénor. Le regard du prince se perdit dans la pénombre de la forêt. Tous ces secrets, toute cette tension ! Quand mourrait donc son père ? Et surtout, quand crèverait cette vipère d'Aliénor ?

D'une fenêtre haute du palais de Woodstock, le seigneur Amaury de Craon, espion, assassin et envoyé spécial de Philippe IV de France, observait la troupe royale qui revenait par l'allée sinueuse et semée de graviers. Il eut une pensée fugitive pour Lady Aliénor en contemplant les deux silhouettes qui chevauchaient, si proches, en tête du cortège : le prince et Gaveston bavardaient comme David et Jonathan au retour de la chasse. Craon les couvait d'un regard mauvais. Certes, il n'aimait pas Lady Aliénor, mais, à la vue de Gaveston, il se sentait des envies de meurtre.

Il inspira profondément, essayant de maîtriser sa fureur, et il leva les yeux. Le jour s'achevait. Les bannières portées devant le prince claquaient et frémissaient sous la brise qui avait fraîchi. Craon frissonna et s'emmitoufla dans sa cape. Avec ses traits accusés et anguleux, sa barbiche et sa chevelure rousses, on aurait dit un renard curieux en train d'épier l'approche d'une proie. Dieu tout-puissant ! fulmina-t-il. Comme il haïssait ce Gaveston ! Le Gascon n'était guère que le fils d'un franc tenancier parvenu et d'une sorcière de Guyenne, plus précisément d'une sorcière qui avait été condamnée à être brûlée vive, enchaînée à un tonneau en pleine place du marché à Bordeaux. Comment contrer Gaveston ? se demanda Craon pour la énième fois. Avant son départ de Paris, son maître, Philippe IV, l'avait pris à part dans son cabinet secret du Louvre, tout drapé de velours, et lui avait exposé sa mission. Ils avaient pris place à une table nue où la lueur d'une unique bougie tremblait dans un chandelier.

— N'oubliez jamais, Craon, lui avait réaffirmé le roi, que la Guyenne est entre les mains d'Édouard d'Angleterre, alors qu'en toute justice elle devrait être mienne !

Philippe avait empoigné le chandelier et enchaîné :

— Elle a failli l'être, mais Sa Sainteté le pape est intervenu. À présent, Édouard a la Guyenne et moi un traité de paix.

L'agent avait attentivement scruté le visage du monarque.

— Cependant, avait précisé ce dernier d'un ton hargneux, j'ai bien l'intention d'avoir la Guyenne, le traité de paix, et plus encore ! Selon la volonté du Saint-Père, Édouard s'est marié avec ma soeur, ce qui ne me gêne pas, mais son écervelé de fils, lui, doit épouser ma chère fille, dès qu'elle sera nubile.

Si cela a bien lieu, un de mes petits-fils montera sur le trône d'Angleterre et un autre sera duc d'Aquitaine. À long terme, il se peut que cette province et l'Angleterre même passent à la couronne de France.

Le roi Philippe avait marqué une pause, en humectant ses lèvres exsangues.

— Cependant tout cela, c'est dans un avenir lointain ; il y a une voie plus immédiate que je peux suivre. Vous allez vous rendre en Angleterre pour confirmer les fiançailles de ma fille, mais vous exigerez qu'aucun scandale n'entache le nom du prince Edouard qui devra éloigner de sa personne sa maîtresse, Aliénor Belmont. Sinon...

Le roi avait eu un de ses rares sourires.

—... à la lumière de ce scandale, j'en appellerai au Saint-Père, le traité sera déclaré nul et non avenu, et mes troupes envahiront la Guyenne en moins d'une semaine. Il y a des chances pour que le prince accepte ces conditions – je crois savoir qu'il est lassé de cette femme – auquel cas une troisième voie m'est ouverte.

Le monarque s'était levé, avait contourné la table et chuchoté à l'oreille de Craon des instructions secrètes. Un rictus sur les lèvres, l'envoyé se les remémorait à présent. C'était peut-être cette dernière voie qu'il devrait suivre. Il serra les poings d'exaltation : il pourrait mieux régler de vieux comptes, non seulement avec le roi Edouard, son fils sans scrupules et ce débauché de Gaveston, mais également avec Messire Hugh Corbett, son rival et ennemi de toujours.

CHAPITRE II

Hugh Corbett, haut dignitaire de la Chancellerie et maître espion d'Édouard d'Angleterre, était la proie d'un affreux cauchemar. Il se tenait sous l'un des ormes imposants qui se dressaient près de l'enceinte du prieuré de Godstowe dans l'Oxfordshire. C'était la fin de l'été. Le soleil brillait, mais il régnait cependant un silence inquiétant que nul chant d'oiseau ne venait rompre. Tout près de lui, un pendu se balançait à une grosse branche, la nuque brisée, la tête inclinée, telle la victime de quelque sacrifice antique ou la figure de la Mort au tarot. Corbett avait fortement envie de se retourner, mais ne le pouvait pas. Son regard était rivé sur les fenêtres – orbites vides – du prieuré. Il fit deux ou trois pas. Aucun son ne troublait le silence qui lui glaçait le sang, si ce n'est les vains criaillements de paons aux yeux cruels et la mélodie faiblement rythmée du plain-chant désincarné des religieuses.

Poussé par les ombres de son cauchemar, Corbett traversa une pelouse luxuriante, puis, sans apercevoir le moindre signe de vie, remonta l'allée de graviers jusqu'au portail du couvent. Le loquet n'était pas fermé. Il poussa la porte entrebâillée et entra. Il faisait très froid dans le sombre édifice. La cire perlait d'une rangée de bougies qui le guidèrent jusqu'au bas d'un escalier de pierre abrupt. Leurs flammes vacillantes dessinaient des silhouettes dansantes sur les parois du vestibule silencieux. Une jeune femme gisait au bas des marches, comme endormie. De son visage à demi tourné sous le capuchon rabaissé, il ne distingua qu'une joue d'une pâleur d'ivoire. Il s'approcha à pas de loup et s'agenouilla pour retourner le corps. Les bras de la morte retombèrent mollement comme les ailes d'un oiseau tué. Il repoussa le capuchon, s'attendant à voir Aliénor Belmont, l'ancienne maîtresse du prince Édouard, mais il poussa un cri d'effroi muet : les traits, figés par l'étau glacé de la mort, étaient ceux de son épouse, Maeve. Dans l'obscurité au-dessus de lui, un rire moqueur et grave salua sa découverte. Il sursauta et se réveilla, trempé de sueur, sur sa couche du manoir de Leighton.

Pantelant, il s'assit sous le dais bleu et or tendu entre les colonnes sculptées de son grand lit à baldaquin. La fenêtre craquait sous les

assauts répétés du vent qui gémissait. « Ai-je fait un mauvais rêve, se demanda Corbett, ou ai-je rencontré un spectre de la nuit ? » Il se hâta de regarder à sa droite, mais Maeve était plongée dans un doux sommeil, sa chevelure blond argenté répandue, tel un halo, sur l'énorme oreiller. Il se pencha pour l'embrasser tendrement sur le front. Le hululement solitaire d'une chouette en chasse et les cris d'agonie d'un petit animal dans l'obscurité sinistre des halliers réveillèrent sa profonde mélancolie.

Il se leva, revêtit un vêtement de nuit, puis alluma une chandelle avec de l'amadou et une petite bougie. Quand il tira l'épaisse et lourde tenture qui protégeait le mur du fond, les lueurs tremblotantes redonnèrent une vie fantomatique aux personnages qui y étaient brodés. Il fit pression sur un levier habilement dissimulé : la boiserie tourna lentement sur ses gonds huilés, dévoilant l'accès à son cabinet secret. Cette pièce aux murs chaulés, parfaitement carrée, était le cœur de ses activités. C'était là le seul endroit où il pouvait s'isoler pour réfléchir, organiser et prendre toutes les mesures possibles pour contrer les ennemis du roi, en Angleterre comme à l'étranger.

Il s'étira et ressentit une vive douleur à l'épaule, là où, des mois auparavant, Luce, le chanoine dément, l'avait poignardé. Corbett avait survécu, soigné par Maeve, son épouse depuis maintenant six mois et déjà enceinte de neuf semaines. Il sourit : d'un côté, le bonheur, et de l'autre – dans cette pièce obscure – l'angoisse. Édouard Ier d'Angleterre lui avait octroyé ce manoir de Leighton, situé aux confins de l'Essex, non seulement pour services rendus à la Couronne, mais aussi pour avoir mis sur pied des réseaux d'espionnage en Angleterre, Ecosse, France et Flandre. Corbett avait accepté cette responsabilité avec plaisir, mais les renseignements qu'il avait rassemblés laissaient entrevoir d'autres problèmes. Il avait l'impression qu'ayant semé le vent il allait récolter la tempête.

Il enflamma les torches fixées dans leurs supports de fer et s'approcha de son bureau de chêne finement sculpté. Les tiroirs et les compartiments cachés renfermaient des informations confidentielles qui étaient à l'origine de ses inquiétudes et de ses soucis. Il alluma les deux candélabres sur son bureau, prit des clefs dissimulées sous une dalle, près du meuble, s'assit et ouvrit le compartiment secret.

Il prit la lettre du roi, celle qu'il avait reçue la veille alors qu'il soupait avec Maeve dans la grand-salle sombre du rez-de-chaussée. La missive avait été rédigée en code et Corbett s'était empressé de la déchiffrer. Le clerc choisit une plume dans son écritoire, lissa du parchemin et commença à esquisser sa réponse, élaborant un résumé pour éclaircir ses propres idées plus qu'un véritable compte rendu à l'adresse de son souverain.

— Le roi Édouard est âgé et occupé à combattre les rebelles écossais tout en essayant de défendre ses territoires en France. L'Échiquier et le Trésor ont fait banqueroute. La seule issue est le traité de paix imposé par le pape qui stipule les fiançailles du prince héritier avec la fille, encore enfant, du roi de France, Philippe IV.

— Le prince héritier est un être veule, un hédoniste et peut-être un sodomite. Il se laisse dominer par Gaveston, le Jeteur de Sorts, et déteste son père. Le fossé entre père et fils est constant. Le roi voudrait bannir Gaveston, mais cela pourrait provoquer une guerre civile qui ne ferait qu'aider les Écossais et entraînerait certainement l'intervention française.

— Philippe IV a exigé l'exil d'Aliénor Belmont et le prince Édouard n'a été que trop heureux d'accéder à cette requête. Lady Aliénor a été pratiquement placée en résidence surveillée au prieuré de Godstowe, propriété que le prince peut tenir à l'oeil de son palais proche de Woodstock.

— Les rumeurs selon lesquelles Lady Aliénor aurait souffert d'une maladie de poitrine seraient-elles fondées ? Le prince lui a-t-il fait parvenir des remèdes ? Si oui, était-ce vraiment des remèdes ou des poisons ?

— Dimanche dernier, Lady Aliénor ne s'est pas jointe aux religieuses pour assister à complies ou pour souper au réfectoire. Elle les a même priées de la laisser seule. Personne, à part deux soeurs âgées, Dame Elisabeth et Dame Martha, n'est resté, pendant l'office, dans le bâtiment principal qui abritait les appartements de Lady Aliénor. Après complies, toutes les religieuses se sont rendues au réfectoire, comme à l'accoutumée. Une fois le repas fini, la supérieure et les deux sous-prieures, Dame Frances et Dame Catherine, ont, comme d'habitude, fait le tour du bâtiment et sont entrées par la porte ouverte. Elles ont trouvé Lady Aliénor, vêtue de sa cape, le capuchon rabattu, gisant au bas des marches. Elles affirment qu'elle s'est rompu le cou en tombant, mais le capuchon sur sa tête n'a pas glissé.

— Lady Aliénor a-t-elle vraiment fait une chute accidentelle ? Si oui, pourquoi n'y avait-il aucun désordre dans ses vêtements ? Et pourquoi les religieuses âgées n'ont-elles pas entendu ses cris et le bruit de sa chute ? Et si elle est tombée, où se rendait-elle ou d'où venait-elle ? Est-ce un suicide ? On dit qu'elle avait sombré dans la mélancolie et qu'elle était victime d'humeurs malignes.

Corbett se caressa la joue de sa plume, écoutant distraitemment le vent gémir dans les arbres comme une âme en peine. Le feuillage bruissait et une branche heurtait constamment la fenêtre. Il trempa sa plume dans l'encre bleu-vert. Lady Aliénor aurait-elle été assassinée ? Par qui ? Par le prince Édouard ? Il se trouvait à son palais de Woodstock. Par Lord Gaveston, qui y était aussi ? Ou par les deux

ensemble ? Ou serait-ce un crime commis par quelqu'un du prieuré, agissant par jalousie ou sur ordres ? Les Français, peut-être ? Une délégation du roi Philippe, conduite par son vieil adversaire, Amaury de Craon, était arrivée en Angleterre.

Corbett se mordit les poings. Craon, son homologue au Conseil de France, était un personnage habile, à l'esprit tortueux, qui ne portait guère le roi Edouard dans son cœur, ni, d'ailleurs, le principal clerc du monarque. Un scandale éclaboussant la couronne anglaise réjouirait fort les Français. Lady Aliénor, ancienne maîtresse du prince Edouard, avait été bannie, ce qui leur enlevait un motif de plainte. Bien sûr, Gaveston pouvait avoir pris sa place, mais ils n'avaient aucune preuve démontrant qu'il y avait plus que des relations d'amitié entre le jeune prince et lui. Cependant, si Craon se mettait à insinuer que le prince et Gaveston étaient impliqués dans une affaire de meurtre, le roi Philippe pouvait très bien décider qu'il n'y aurait pas de fiançailles, que le traité de paix était nul et non avenu, et les Anglais se retrouveraient alors entraînés dans une guerre sanglante et coûteuse. Le clerc reprit sa plume et se remit à écrire.

— *J'ai appris par un de mes espions que le prince Edouard a épousé en secret Lady Aliénor. Ne serait-ce pas là un motif d'assassinat ?*

Corbett eut soudain froid dans le dos. Le prince ou son père ? Il ne se faisait plus d'illusions sur le roi et son fils. L'un et l'autre étaient impitoyables et soucieux de leurs seuls intérêts.

— *Eudo Tailler, l'agent qui hante les couloirs du Louvre, nous a envoyé, il y a quelques semaines, un renseignement laconique : un membre de la famille des Montfort se promène en toute liberté en Angleterre. Quant à Eudo, il a disparu depuis.*

L'appréhension de Corbett s'accrut. Quarante ans auparavant – six ans après sa naissance –, Édouard Ier avait écrasé une dangereuse rébellion fomentée par le comte Simon de Montfort. Le roi, qui avait failli perdre sa couronne, vainquit l'armée du comte près d'Evesham. Montfort avait été tué et Édouard avait ordonné à ses soldats de mettre son corps en pièces et de le jeter à ses chiens. Les Montfort survivants avaient fui à l'étranger et – chaque fois que c'était possible – envoyé des hommes de main en Angleterre pour attenter à la vie du souverain et à celle de ses proches. Ce conflit durait depuis des décennies. Quelques années auparavant, le roi avait requis les services de Corbett pour percer à jour l'un de ces complots. Le clerc se frotta le visage en se rappelant l'amour fatal que lui vouait Alice, la jeune femme à la tête de la société secrète. Qui était ce nouvel assassin, se demanda-t-il, et où était-il à présent ?

— Hugh ! Hugh !

Il leva les yeux. Maeve se tenait sur le seuil, emmitouflée dans une des capes de son mari. Malgré ses préoccupations, ce dernier ne put s'empêcher d'admirer sa beauté : sa chevelure blond argenté, son teint qui, à la lueur des bougies, prenait la patine du vieil or, ses yeux bleu violet qui se fermaient de sommeil.

— Que regardez-vous, mon époux ?

— Vous le savez bien ! murmura-t-il.

Il se leva, moucha les bougies et la raccompagna à leur chambre.

— Hugh, que faites-vous ?

Elle se débattit et lui fit face, l'air grave.

— Pour l'amour de Dieu, je me réveille au beau milieu de la nuit : le lit est froid et vous vous êtes envolé !

Elle lui sourit avant de laisser tomber sa cape et de l'enlacer.

— C'est la lettre du roi, n'est-ce pas ? Cette affaire de Godstowe ?

Il prit une profonde respiration.

— Oui ! Il faut que je m'y rende demain. Dès le retour de Ranulf.

Elle le fit asseoir près d'elle, au bord du lit.

— Cette femme a été assassinée, n'est-ce pas ?

— J'en ai bien peur.

— Et le roi va être tenu pour responsable ?

Corbett se passa la main sur le visage.

— Je crois que oui. Si un scandale éclate, Dieu sait ce qui arrivera.

Il lui prit la main.

— Cela fait quarante ans, Maeve, qu'il n'y a pas eu de guerre civile en Angleterre. La mort de Lady Aliénor pourrait en déclencher une.

Elle frissonna et se blottit sous l'épaisse courtepoinTE.

— Hugh, chuchota-t-elle, vous n'allez pas régler ce problème maintenant, en pleine nuit !

Il eut un pauvre sourire :

— Peut-être n'existe-t-il pas de solution, même à la lumière du jour !

Ranulf-atte-Newgate, valet de Hugh Corbett, dirigea sa monture sur le sentier inondé de soleil qui conduisait au manoir de Leighton au

moment où la cloche du village sonnait l'angélus. Il se retourna pour observer dans les champs les paysans qui, courbés, ramassaient les moyettes et les plaçaient dans de grandes charrettes à deux roues. Leurs rires parvenaient jusqu'à lui. Une femme chantait une berceuse au bébé qu'elle nourrissait. La brise apportait par intermittence les cris des enfants jouant sur les rives d'un ruisseau pendant que leurs parents s'affairaient à rentrer les moissons.

Ranulf s'était rendu à Londres pour le compte de son maître, d'abord à la Chancellerie, puis chez certain orfèvre de la Poultry. Il avait été également voir son fils, le glorieux produit issu d'une de ses nombreuses aventures galantes. Il constatait avec plaisir que son rejeton lui ressemblait chaque jour davantage : même tignasse rousse hirsute, même bouche généreuse, même nez retroussé, mêmes yeux verts impudents, vifs comme ceux d'un chat, le tout dans un visage criblé de taches de rousseur. Le bébé était né quelques mois auparavant, au plus fort de l'hiver, et Ranulf s'était laissé persuader par Corbett de le confier à des parents nourriciers habitant Candlewick Street. Mais, changeant d'avis, il avait repris l'enfant... pour l'oublier presque aussitôt dans une taverne ! En effet, une coquine à la poitrine plantureuse l'ayant aguiché, il avait déposé le bébé et rejoint la donzelle, avant de rentrer chez lui en oubliant complètement le petit paquet laissé aux bons soins de la tavernière. À la suite de cet incident, il avait, sur les conseils de Corbett, rendu l'enfant à ses parents adoptifs au coeur brisé.

— C'était une sage décision ! admit-il à mi-voix.

Tout en aimant beaucoup son fils, il ne se souvenait jamais où il l'avait laissé. Un écureuil se mit à jacasser, un oiseau jaillit d'un buisson d'ajoncs. Ranulf porta la main à son poignard. Il ne se sentait pas tranquille à la campagne. Il regrettait la capitale et aurait bien voulu que Corbett reprît son logement de Bread Street, mais l'épouse de son maître, Maeve, en avait décidé tout autrement. Ranulf poussa un léger grognement. Il poursuivait la plupart des femmes de ses assiduités. Elles l'attiraient, quels que fussent leur condition ou leur âge, non pas tant qu'il désirât les séduire toutes, mais parce qu'elles servaient de cible à ses taquineries et plaisanteries.

Il n'en était pas de même avec Maeve-app-Llewellyn. Ranulf la craignait. Ses yeux bleus qui le glaçaient semblaient lire dans ses pensées. Elle dirigeait d'une main de fer les affaires de son époux, qu'il s'agît d'acheter un champ ou d'amadouer un vieux monarque aux cheveux gris et aux traits de granit. Quand Maeve était là, Hugh était plus détendu, plus souriant même. Ranulf changea de position sur sa selle, pour soulager son dos, et franchit les portes du manoir. Maeve avait transformé Corbett. Oh, certes, son maître était encore d'un

tempérament secret et taciturne, mais il était devenu plus calme, plus réfléchi et d'humeur plus égale. Il avait travaillé autrefois à la Chancellerie et accepté des missions spéciales pour le vieux roi. Cela aussi avait changé. On aurait dit, à présent, qu'il s'était pris au jeu des intrigues en mettant sur pied un réseau d'espions qui étendait ses ramifications de Rome à Dublin en passant par Avignon, Paris, Lille et Édimbourg.

Ranulf fit faire halte à son cheval et écouta, comme le lui avait fermement recommandé Maeve, les bruits de la forêt. Il hocha la tête. Il aurait donné une pièce d'or pour entendre les cris des colporteurs et des marchands ambulants de Londres, les appels pleins d'entrain des apprentis et les vociférations rauques des boutiquiers. Il embrassa le paysage du regard : trop d'espace, un air trop pur, la perspective imminente d'un travail ardu, nul soldat à entraîner dans une partie de dés pipés ou de trictrac trafiquée, pas de jolies filles à qui conter fleurette et, surtout, pas de Maîtresse Sempler, jeune et voluptueuse épouse d'un drapier vieillissant.

Ranulf sourit, aux anges. Il avait passé, la veille, des heures fort agréables à consoler la dame de l'absence de son mari. Il repensa à la peau crémeuse, satinée de son corps épanoui et généreux lorsqu'elle s'était approchée de lui, vêtue de sa seule coiffe et de ses chausses à jarrettières. Il gémit à nouveau et jura à voix basse, puis poussa son cheval sur le terrain herbeux qui s'étendait devant le corps de logis, faisant fuir les quelques moutons qui y paissaient paresseusement.

L'abattement de Ranulf, cependant, était toujours de courte durée. Après tout, son maître possédait à présent granges et greniers bien remplis et prairies verdoyantes. Lui-même pouvait toujours prétendre qu'il n'avait pas su où donner de la tête à Londres et ainsi gagner une bonne récompense. Il mit pied à terre en s'humectant les lèvres et arbora une expression de pure désolation. Il avait bien mis au point ce qu'il allait dire. Il présenterait l'affaire sous les couleurs les plus noires, s'appesantirait sur les difficultés et les obstacles qu'il lui avait fallu surmonter pour accomplir la mission dont son maître l'avait chargé... mais il ne s'était pas préparé à affronter le spectacle qui s'offrit à lui. Corbett se tenait dans l'entrée aux boiseries de chêne, guettant son retour, bottes et éperons aux pieds et cape sur le dos. Un serviteur sortait ses fontes de selle, soigneusement remplies et attachées. Ranulf prévit le pire en voyant un sourire railleur éclairer son visage.

— *Benedicte*, Ranulf ! s'exclama le clerc. Je t'attendais. Nous allons au prieuré de Godstowe en Oxfordshire. Et ton fils, comment va ce petit chérubin ?

Le sarcasme n'échappa pas à Ranulf qui grimaça. Son maître aimait bien le petit Hugh, alias Hugolino, mais le traitait souvent de monstre, en affirmant que c'était le portrait tout craché de son père, depuis ses cheveux en épi jusqu'à son don inné pour faire des bêtises.

— Aussi bien que faire se peut, répondit Ranulf en apercevant Maeve qui sortait.

Elle aurait été ravissante, ainsi vêtue d'une simple guimpe blanche et d'une longue robe marron fermée au cou par des noeuds d'argent, si elle n'avait porté, autour de sa taille qui s'épaississait, une lourde ceinture à laquelle se balançait le trousseau des principales clefs du manoir.

Bien qu'elle arborât son air sérieux habituel, une lueur amusée dansait dans ses yeux.

— As-tu retrouvé Londres avec plaisir, Ranulf ?

Le serviteur allait mentir, mais il croisa le regard de sa maîtresse.

— Oui, Madame !

— Pas de divertissement en joyeuse compagnie ?

— Bien sûr que non ! murmura Ranulf. Je n'ai fait que travailler dur !

Il se détourna mais Maeve continua son interrogatoire. Elle finirait par découvrir la vérité sur Maîtresse Sempler, qu'il le voulût ou non, aussi marmonna-t-il une excuse et s'enfuit-il dans sa chambre. Il se lava le visage au lavarium, remplit une autre paire de sacoches en rassemblant ce qu'il pouvait trouver dans ce capharnaüm, et dévala l'escalier jusque dans la cour où un palefrenier avait déjà amené des montures fraîches et un poney de bât. Dans la grand-salle, Corbett reprochait à Maeve de trop tourmenter Ranulf et celle-ci acceptait mal ses critiques.

Lui prenant les mains et l'attirant près de lui, il lui demanda :

— Penserez-vous quelquefois à moi ?

— Jamais ! répondit-elle, taquine.

— Vous veillerez à l'installation de la clôture du grand pâturage, n'est-ce pas ?

— Non ! Je la détruirai !

— Et le grenier aux planches disjointes ?

Maeve hocha la tête.

— Je le brûlerai ainsi que la grange à dîmes. Et je dirai au père Martin, qui se plaint régulièrement que ses fidèles font du cimetière

un pré à jeux, d'aller au diable vauvert ! Ensuite, conclut-elle, Dieu seul sait ce que je ferai !

Corbett la prit dans ses bras et l'embrassa passionnément.

— Alors je vous dis adieu, ma femme !

Puis, sur un dernier clin d'oeil et un sourire, il franchit le seuil et se dirigea vers sa monture.

Chevauchant vers le nord, ils traversèrent des hameaux qui n'étaient guère plus que des groupes de pauvres chaumières blotties autour d'une église ou d'un manoir. Bientôt, les moissons seraient engrangées. Corbett se rappela sa jeunesse en voyant les hautes meules ocre qui s'élevaient près du vert des jachères et les talus étroits et herbus qui délimitaient le territoire des différents villages. Les chaumières n'étaient pas plus riches que celle de son père avec leurs murs de torchis et le minuscule potager où poussaient oignons, choux, ail et échalotes. Son cheval broncha tout à coup et il lança un chapelet de jurons. Ranulf admira, sans piper mot, sa capacité à déverser les pires obscénités qu'il eût jamais entendues ; les chemins étaient défoncés par d'énormes ornières comblées par de grossiers fagots ou par des monceaux de terre qu'emporterait la première pluie d'orage. Ils s'arrêtèrent à une auberge pour avaler un plat d'anguilles épicées et quelques rasades de godale qui leur monta à la tête. L'endroit grouillait de monde ; paysans, valets de fauconnerie, veneurs, garçons d'écurie, boulangers, brasseurs, cuisiniers et marmitons entraient pour avaler une chope de bière, côtoyant bergers et porchers, taquinant et lutinant lavandières et filles de ferme qui venaient échanger des ragots ou aguicher leur amoureux.

Assis dans un coin, Corbett écouta Ranulf évoquer leurs affaires à Londres avant de lui exposer posément ce qui les attendait au prieuré de Godstowe. Ranulf blêmit. Gaveston et le prince Edouard étaient deux fois plus dangereux que le roi, surtout Gaveston dont tout un chacun avait pu sentir la présence à la Cour et dans la capitale, et qui s'était avéré être un seigneur influent et vindicatif. Pour la première fois depuis la messe de Noël, Ranulf ferma les yeux et pria ardemment pour que son maître n'échoue ni ne tombe en disgrâce. Corbett était pris en tenailles entre le monarque et son héritier querelleur qui affichaient leur hostilité réciproque. S'il décevait le roi, Corbett sentirait sûrement le poids de son mécontentement. Quant au prince, c'était une vraie girouette. Son tempérament versatile le faisait se montrer un jour sous les traits d'un compagnon jovial et simple, et le lendemain sous ceux d'un seigneur très à cheval sur les prérogatives

de son rang. Gaveston était pire encore. Il était tout simplement dangereux. Ranulf aimait beaucoup son maître, même s'il lui dérobait, à l'occasion, un sou ou deux ou s'il se moquait *in petto* de ses façons pédantes, mais si Corbett tombait, il l'entraînerait dans sa chute. Le jeune homme sentit la panique lui tordre le ventre et décida de la noyer avec une autre cruche de godale qu'il alla commander à la souillon au tablier graisseux.

— Tout le monde est au courant du sort d'Aliénor Belmont ! s'exclama-t-il. On parlait de sa mort au Guildhall et à St Paul's Walk.

Il interrogea son maître du regard. Corbett se redressa et cessa, à contrecœur, d'observer le manège du vendeur de reliques qui était entré dans la taverne.

— Qui accuse-t-on ?

— Le prince ou le roi.

— Que raconte-t-on d'autre, Ranulf ?

— On dit que le prince aime Gaveston plus qu'aucun homme n'aime sa femme. Les vieux prédisent le retour de la guerre civile, et les armuriers et fabricants de flèches font des affaires en or.

Corbett se renfonça sur son banc. Cela concordait avec les renseignements de ses espions. Dans tout le pays, les seigneurs s'activaient à renforcer leurs châteaux et à emmagasiner nourriture et armes dans l'éventualité d'un siège. La guerre éclaterait-elle ?

La réponse à cette question pourrait se trouver à Godstowe.

Corbett regarda au-dehors : la nuit n'allait pas tarder à tomber. Tout en restant sur le qui-vive, ils reprirent leur route tandis que le soleil se couchait. Ils suivaient l'ancienne voie romaine qui s'enfonçait dans l'Oxfordshire et qu'avaient foulée, au cours de la journée, nombre de marchands, d'étudiants en toges élimées, d'escrocs et de frères prêcheurs itinérants, chargés de leur autel portatif. Mais à présent, on était entre chien et loup, et, malgré la douceur estivale, Corbett était bien conscient des périls qu'ils encouraient. Les bois et les landes désolées étaient le refuge d'individus sans foi ni loi, vêtus de loques délavées par les intempéries, d'êtres couverts de vermine et défigurés par toutes sortes de maladies et de plaies. Ces brigands hantaient la route empruntée par Corbett et Ranulf. Fiers de leurs forfaits, ils annonçaient à leurs victimes meurtries et blessées qu'elles venaient d'être dévalisées et rouées de coups par « Le Chauve », « Le Sanglant », « Robin le Mauvais » ou tout autre surnom dont ils aimaient à s'affubler. Corbett effleura l'épée et le poignard attachés à sa ceinture, et, se sentant rassuré, poussa sa monture fatiguée au petit galop.

Ils arrivèrent tard dans la nuit au village de Woodstock, situé entre le palais et le prieuré. Ils logèrent au *Taureau*, la taverne qui se trouvait en lisière de forêt, à l'extrémité du bourg. Corbett, toujours prudent, veilla à la dépense. La chambre qu'on leur donna n'était guère qu'une soupente, dont le mobilier consistait en un coffre, une table, deux tabourets et une paillasse avec une couverture de laine, que devaient partager les deux hommes. On leur promit un pichet de petite bière pour le matin, et un repas le soir, avec du gruau d'avoine. L'aubergiste au visage marqué par la vérole accepta également de loger et de nourrir leurs chevaux.

Après que son maître fut allé se coucher, Ranulf redescendit dans la salle avec le petit sac d'objets qu'il emportait toujours à la campagne : des flacons remplis d'eau colorée et de pétales de fleurs écrasés, des poils de chien roux bouilli, la peau rétrécie d'un crâne humain mélangée à de la graisse. Ces mixtures miraculeuses, il les vendit comme panacées universelles à l'aubergiste et aux clients. Puis, se félicitant d'avoir équilibré en partie les dépenses de son maître, il empocha leur argent, remonta l'escalier à pas de loup et, se couchant tout au bord du lit, s'endormit du sommeil du juste.

Pendant ce temps, le crime avait, une fois encore, dressé son camp au prieuré de Godstowe. La soeur âgée, Dame Martha, s'apprêtait à prendre un bain inhabituel dans sa chambre spacieuse. On avait entouré d'un paravent le cuveau en bois et monté des cuisines de grandes cruches en terre cuite pleines d'eau bouillante. Dame Martha voulait paraître à son avantage. Elle était convaincue que la prieure serait fort intéressée par ce qu'elle allait lui révéler.

Elle avait ôté sa robe de serge brune, bordée de bleu, l'habit de son ordre, les Dames de Sion, et elle s'affairait maintenant, vêtue de sa seule chemise de lin, à rapprocher le paravent du cuveau. Elle s'assura que la porte était fermée à clef et au loquet, puis prit un gobelet de vin qu'elle sirota avec gourmandise.

Elle regrettait de ne pas avoir de ce savon au parfum si agréable que le prieuré avait importé de Castille. Elle en avait utilisé, la dernière fois, lorsqu'elle s'était baignée juste avant la fête de Pâques, il y avait de cela cinq mois.

Elle caressa ses tresses grises en remarquant à quel point ses cheveux étaient gras. Elle s'immobilisa, se passant la langue sur les gencives, et l'éclat de ses petits yeux noirs se durcit. Oui, il lui faudrait paraître à son avantage lorsqu'elle se présenterait devant Dame Amelia. Elle devait absolument donner l'impression d'être une

religieuse maligne et perspicace et non pas une vieille radoteuse, perdue dans de stériles rêveries. Elle ne voulait pas qu'une de ces harpies, Dame Frances ou Dame Catherine, ne voient dans sa révélation que l'hallucination enfiévrée d'un esprit sénile. Non, Dame Martha avait vu quelque chose le soir où la catin du prince était morte, un détail saugrenu, et elle avait la ferme intention de se servir de cela pour obtenir de petites faveurs : des friandises, peut-être des draps de lin ou encore de plus grosses portions au réfectoire. Ce n'était que son dû, après tout ! Elle avait consacré tant d'années au service de l'Ordre !

Elle retira sa chemise de lin et entra dans le cuveau. Son corps décati aux veines apparentes s'enfonça voluptueusement dans l'eau chaude. Elle inclina la tête en arrière, mais soudain se redressa en entendant le Crime frapper à la porte.

CHAPITRE III

Corbett et Ranulf arrivèrent à Godstowe en fin de matinée, juste après que le corps noyé de Dame Martha eut été recouvert d'un drap et transporté dans le dépositoire, petite bâtisse de brique derrière l'église. Les deux cavaliers contemplèrent les bâtiments conventuels blottis au fond d'une vallée boisée peu profonde. Un haut portail à double battant leur faisait face et, plus loin, une poterne – la porte de Galilée – s'ouvrait dans l'imposant mur d'enceinte et donnait sur la forêt.

Corbett flatta l'encolure de son cheval ; celui-ci s'ébrouait nerveusement en entendant le son lugubre et discret de la cloche qui appelait au repas de la mi-journée les serviteurs travaillant dans les champs hors les murs. Le prieuré, en pierre jaune du pays, constituait un ensemble majestueux : le bâtiment principal à un étage se refermait en carré autour du cloître. Derrière s'élevait la chapelle au toit de tuiles rouges et aux tours élancées. Corbett identifia facilement les autres dépendances : l'infirmerie, le noviciat, le chapitre au-dessus du réfectoire, le logis de la prieure près de la chapelle, et puis, adossés au mur, le four du potier, la salle où se brassait la bière, et le reste des communs. Un lieu où, apparemment, régnait une atmosphère de sérénité, de méditation et de prière, songea Corbett, mais en fait un lieu qu'il lui fallait imaginer baignant dans le sang et l'intrigue.

— Ranulf, s'exclama-t-il en se tournant vers son serviteur, je te rappelle que Godstowe est un couvent, habité par des femmes qui se consacrent à Dieu. Sois prudent et n'oublie pas mon conseil. Les apparences sont trompeuses. Oh ! à propos, que contenait le sac que tu as descendu hier soir à la taverne ?

— Rien, mon maître ! s'écria Ranulf, les yeux écarquillés, l'innocence même.

Réponse qu'accueillit un grognement sceptique. Puis ils dévalèrent la colline au petit galop en suivant le sentier jusqu'à l'entrée du prieuré. Ranulf tira la cloche du portail et donna un coup de botte dans la petite porte. Celle-ci s'ouvrit soudain sur un grand échalas, au teint blanc comme un cierge de Pâques, aux yeux chassieux et au nez

aussi rouge qu'un fanal, qui sortit en refermant à moitié la porte derrière lui.

— Que voulez-vous ? cracha-t-il.

Il scruta le visage sombre du clerc et remarqua la riche cotte-hardie rembourrée, les chausses de laine et les belles bottes de prix en cuir de Cordoue.

— Je veux dire, s'empressa-t-il d'ajouter sur un ton plus courtois, quelle est l'affaire qui vous amène ici ?

Deux hommes d'armes, à la face dissimulée sous le nasal et le casque conique, vêtus de la livrée bleu et or du prince héritier et solidement armés d'épées et de poignards, le rejoignirent.

— Foutez le camp ! beugla l'un d'eux.

Il vacillait légèrement et même Ranulf, qui se tenait derrière Corbett, put sentir des relents de bière.

Corbett fit avancer son cheval, dégagea son pied de l'étrier et, appuyant fermement sa botte contre la poitrine du gaillard, le repoussa contre le portail.

— Je m'appelle Corbett ! déclara-t-il d'une voix posée. Hugh Corbett, haut dignitaire à la Chancellerie royale et envoyé spécial au prieuré de Godstowe. Et je n'aime pas du tout vos façons de faire, car moi, je m'adresse à vous poliment. Maintenant, ordonna-t-il au portier, ouvrez ce portail, sinon je tue l'un de vous trois !

Il sourit.

— Après tout, c'est trahison que de s'opposer à un envoyé du roi !

Il retira son pied et les deux soldats détalèrent comme des lapins tandis que Nez Rouge se hâtait d'ouvrir l'un des grands battants et de les faire entrer. Il ne s'arrêta même pas pour refermer le portail, tant il était pressé de les conduire à l'écurie. Ensuite, l'un des soldats, se confondant en excuses, les mena au logis de la priure. La rumeur de l'altercation avait dû les précéder car Dame Amelia les attendait dans ses appartements. Il faisait frais dans la salle de réception aux murs peints en bleu, au parquet ciré et aux fenêtres ovales ornées de vitraux délicats. La priure avait pris place au centre sur sa chaise favorite, rappelant un trône. Elle se leva à leur arrivée et tendit sa main élégante à Corbett qui y posa les lèvres.

— Vous êtes le très bienvenu, Messire Corbett. Votre visite nous avait été annoncée, aussi vous prierai-je d'excuser l'accueil qui vous a été fait.

Elle eut un sourire faux et poursuivit :

— Mais nous sommes assaillies de tant de curieux ! La mort de Lady Aliénor les attire constamment. Enfin, vous êtes le très bienvenu ici, je le répète. Je pensais que le roi, pourtant, aurait envoyé...

Elle n'acheva pas sa phrase.

—... Quelqu'un de plus important qu'un clerc, ma mère ? compléta Corbett.

Elle acquiesça.

— Et, ma mère, vous êtes fort déçue !

Corbett observa les traits hautains encadrés par la guimpe blanche amidonnée, le nez impérieux, le regard perçant comme une vrille et la bouche qui se réduisait à une ligne mince. De sa personne émanait une senteur d'herbes écrasées mêlée à une odeur de parfum et à de plus lourds et entêtants effluves. Cette dame, pensa Corbett, serait prête à tuer pour défendre son honneur ou sa fierté. Dame Amelia ne releva pas le commentaire du clerc et présenta gracieusement ses deux compagnes, les sous-prieures, qui, tels deux chenets, l'encadraient à droite et à gauche : maigre, grande et sèche, Dame Frances montrait un visage revêché aux yeux durs et aux lèvres tordues, tandis que l'avenante Dame Catherine, grassouillette et vive, arborait une mine joviale et une bouche généreuse, tout en fixant son interlocuteur de ses yeux semblables à deux galets noirs au-dessus des joues vermeilles. Dame Amelia pria Corbett de s'asseoir, puis elle tapa dans ses mains et une servante apporta de la malvoisie et des friandises. Elle oublia Ranulf qui dut rester debout derrière la chaise de son maître, ravalant sa fierté, mais en profitant pour observer tout à loisir les religieuses. Par tous les démons de l'enfer, pensa-t-il, voilà une trinité qui est loin d'être sainte ! Dame Catherine attira son attention : elle dévisageait intensément Corbett, s'humectant constamment les lèvres de sa petite langue rose. Ranulf sourit intérieurement. Fieffée coquine, se dit-il, et il se mit à rêver tranquillement à ce qui pourrait se passer s'il se retrouvait seul avec la dame dans l'intimité d'une chambre accueillante. La prieure s'installa plus confortablement et se permit un léger sourire qui éclaira son visage. Puis elle commença à grignoter des douceurs.

— Que requiert notre souverain ? demanda-t-elle.

— Rien d'autre que des explications satisfaisantes sur le décès de Lady Aliénor.

Dame Amelia eut une moue gênée.

— Nous regrettons la mort de Lady Aliénor autant que celle de la malheureuse Dame Martha. L'une de nos soeurs, se hâta-t-elle de préciser en remarquant l'incompréhension qui se lisait sur les traits de

Corbett. On l'a retrouvée noyée dans un cuveau, ce matin. Souvenez-vous, Messire : « La mort gît au cœur même de la vie. »

— Certes, mais la façon dont elle survient a son importance.

— Elle fut accidentelle, en ce qui concerne Lady Aliénor.

Corbett rajusta sa ceinture et se détendit sur son siège.

— Était-elle sujette à des accès de mélancolie noire ?

— Parfois. Elle priait souvent Dieu de la débarrasser de sa maladie. Elle souffrait de la poitrine. N'est-ce pas, Dame Catherine ? ajouta-t-elle en se tournant vers la sous-prieure replète au visage enjoué.

Cette dernière haussa les épaules comme si elle sortait à grand-peine de sa rêverie et renchérit d'une voix aiguë :

— Lady Aliénor avait une grosseur à la poitrine. Le prince lui envoyait des remèdes.

— Les apportait-il lui-même ? voulut savoir Corbett.

— Oh non !

— Recevait-elle des visites ?

— Bien sûr que non ! rétorqua Dame Amelia d'une voix acerbe. C'est un couvent, ici, pas une auberge !

— Ces remèdes... pourquoi tant de prévenance de la part du prince ?

— C'est un homme qui se soucie des autres.

— Comment le savez-vous ?

— Mon père était régisseur dans sa Maison.

— Ce qui vous a permis d'être nommée prieure ici ?

— Naturellement.

Le sourire de Dame Amelia s'effaça.

— Mais cette nomination a reçu l'aval de Monseigneur l'évêque et de notre ordre.

Dame Frances pinça les lèvres en une réfutation muette, mais éloquente, des mérites revendiqués par sa supérieure, et cette mimique n'échappa pas à Corbett.

— Ces remèdes... ?

— Oh ! intervint Dame Catherine, ils étaient achetés à un médecin de Londres et fabriqués par le meilleur apothicaire.

Dame Amelia vit un éclair de doute dans les yeux du clerc et s'essaya à un sourire plus affable. Il lui fallait veiller à ne pas répondre

trop promptement. On l'avait bien mise en garde contre ce clerc soupçonneux à la réputation d'homme intègre, qui posait des questions sans prendre de gants. Elle le scruta plus soigneusement. Oui, il était bien plus qu'un simple agent du roi, avec ses cheveux couleur de jais, ses traits sardoniques et ses yeux intelligents qui semblaient ne pas croire une seule de ses paroles. Peut-être l'attaque serait-elle la meilleure des défenses. Elle pouvait se montrer aussi acerbe que lui.

— Faites attention, Messire Corbett ! avertit-elle. Le prince avait beau avoir rompu avec Lady Aliénor, il ne lui voulait que du bien. Les remèdes étaient des potions, pas des poisons.

Elle eut un geste péremptoire. Dame Catherine se leva alors pour s'approcher d'un coffret renforcé de ferrures dont elle souleva le couvercle. Elle en extirpa une bourse et la remit à Dame Amelia qui, le regard rivé sur Corbett, l'ouvrit, se versa sur la paume un peu de poudre blanche qu'elle lécha d'un coup de langue avant de se rincer la bouche d'une gorgée de vin.

— Vous voyez, Messire, j'ai pris de cette même potion que le prince a envoyée à Lady Aliénor et je n'en meurs pas.

Corbett fit une petite grimace.

— Très bien. C'est vous qui avez découvert le corps, n'est-ce pas ?

— En effet. Juste après complies. Nous nous sommes toutes rendues au réfectoire pour la collation habituelle avant d'aller nous coucher. Comme à l'accoutumée, mes deux sous-prieures et moi-même sommes entrées dans le bâtiment principal par la grande porte. Le vestibule était plongé dans la pénombre, une seule torche brûlait. Nous avons trouvé Lady Aliénor gisant au bas de l'escalier.

La supérieure regarda Ranulf droit dans les yeux comme si elle s'apercevait enfin de sa présence.

— On aurait dit qu'elle dormait, murmura-t-elle.

— Mais comment a-t-elle pu tomber sans faire glisser son capuchon ? s'étonna Corbett.

— Oh ! j'ai entendu nombre de réflexions oiseuses à ce sujet ! répliqua-t-elle vivement. Le capuchon était bien serré.

— Et personne n'a entendu sa chute ?

— Il n'y avait personne pour ce faire.

— À l'exception de Dame Martha et de Dame Elisabeth, n'est-ce pas ? Et l'une d'elles vient de mourir.

— Elles étaient toutes les deux extrêmement sourdes, proféra Dame

Amelia sèchement.

— Alors que s'est-il passé ?

— Nous avons envoyé notre portier avertir le prince à Woodstock.

— Qu'a-t-il fait ?

— Messire Gaveston est venu s'assurer que tout allait pour le mieux, compte tenu des circonstances. Il a laissé de l'argent pour les funérailles, car le prince a donné des instructions pour que Lady Aliénor fût enterrée ici.

Elle parut lasse :

— C'est tout.

— Un médecin a-t-il examiné le corps ?

— Non, à quoi bon ? Elle était morte.

— Et qui était son amie la plus proche ?

Dame Amelia eut un sourire de triomphe comme si elle avait percé le clerc à jour :

— Je me demandais quand vous me poseriez cette question.

Elle adressa un signe convenu à Dame Frances qui sortit et revint, peu après, accompagnée d'une autre soeur. La nouvelle venue s'arrêta sur le seuil et Corbett ne put que deviner sa taille, car le voile et l'habit dissimulaient son visage et sa silhouette.

— Messire, puis-je vous présenter Dame Agatha, notre cellérierne qui s'occupe également de la sacristie ?

La religieuse s'avança. Corbett, se rappelant les bonnes manières, se leva courtoisement et entendit l'exclamation étouffée de Ranulf, derrière lui. Dame Agatha était très belle : elle avait un teint de pêche et d'adorables lèvres délicieuses et pleines ; le regard calme et serein de ses yeux bien espacés était rieur. En baisant sa main fraîche et ferme, Corbett sentit l'odeur légère de son corps, agréable et parfumée comme une rose de printemps. Dame Amelia observait avec un certain plaisir la confusion de Corbett.

— À quoi vous attendiez-vous, Messire ?

— À rien de précis, ma mère !

Dame Agatha le dévisageait attentivement. Se moquait-elle de lui ? se demanda le clerc. Dame Frances avait, comme par magie, fait apparaître un tabouret de nulle part et, sur l'ordre de la prieure, Dame Agatha prit place en priant, d'un signe, Corbett de se rasseoir.

— Vous souhaitiez me voir, *Monsieur* * ?

Elle parlait d'une voix sourde, avec un léger accent français.

— Oui. Vous étiez la dame de compagnie de Lady Aliénor, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Partagiez-vous ses appartements ?

— Non. Lady Aliénor disposait d'une aile du bâtiment principal. Dame Amelia me désigna bien pour être sa dame de compagnie, mais je dormais dans le dortoir avec les autres soeurs.

— Donc, on vous a désignée pour être sa compagne ?

— Lady Aliénor a insisté, précisa la prieure.

— Et comment était Lady Aliénor le jour de sa mort ? demanda Corbett à la jeune religieuse.

— Oh ! très heureuse, mais plutôt taciturne. Elle voulait absolument que j'aie à complies, mais elle refusa de m'accompagner.

— Elle y assistait d'habitude ?

— Oh oui !

— Et quand vous l'avez quittée, elle paraissait en bonne santé ?

Son interlocutrice eut un regard en biais, avertissant Corbett qu'elle désirait lui confier quelque chose, mais n'osait le faire en ces lieux.

— Bien sûr. Je me suis rendue tôt à l'église pour préparer l'autel puisque cela fait partie de mes fonctions. Dame Frances, vous m'y avez vue, n'est-ce pas, avant le début de complies ?

La grande religieuse au visage ascétique fit signe que oui. Corbett comprit vite ce qu'impliquait cette question et reprit :

— Dame Amelia, quand a-t-on vu Lady Aliénor vivante pour la dernière fois ?

La prieure hésita un instant, doigts posés sur les lèvres.

— Juste avant complies. Ce sont Dame Elisabeth et Dame Martha, des soeurs âgées, qui l'ont vue descendre l'allée, comme pour se diriger vers la porte de Galilée. Toutes les deux se trouvaient à bavarder dans une chambre dont les fenêtres ouvrent sur le chemin menant à la chapelle.

Corbett leva la main pour la prier de faire une pause. Il s'efforça de se remémorer le plan du couvent : à la droite du bâtiment principal s'élevait la chapelle, puis il y avait les arbres et les communs, enfin le mur d'enceinte et la porte de Galilée. Il eut un sourire d'excuse :

— Je me remettais en mémoire ce que j'ai vu. Veuillez poursuivre. Vous faisiez allusion à deux religieuses âgées qui auraient aperçu Lady Aliénor ?

La prieure haussa les épaules :

— Dame Élisabeth a ouvert sa fenêtre et l’a appelée, lui demandant si tout allait bien. Lady Aliénor s’est retournée en souriant et leur a adressé un signe de la main en criant qu’elle allait se promener un peu. C’est la dernière fois qu’on l’a vue vivante.

— Dame Agatha, que s’est-il passé, à votre avis ? demanda le clerc.

La jeune soeur fit une petite grimace et eut un mouvement charmant de doute tout en lançant un autre regard d’avertissement à Corbett.

— Je crois qu’après sa promenade elle est rentrée pendant que nous célébrions l’office de complies. En gravissant l’escalier, elle a dû trébucher, tomber en arrière et se briser la nuque. La pauvre !

— Mais une telle chute entraînerait-elle une mort instantanée ?

Corbett entendit Ranulf s’agiter nerveusement derrière lui et comprit soudain que son serviteur manoeuvrait pour se rapprocher insensiblement des figurines en argent exposées sur un plateau en or, sur le coffre de l’autre côté de la pièce. Seigneur Dieu ! pria-t-il intérieurement. Ranulf ! Je t’en prie ! Pas ici ! Pas maintenant !

— C’est fort possible !

La voix de Dame Frances s’éleva pour la première fois, dure et sans appel.

— J’ai quelques notions de médecine. Lorsqu’une femme souffre d’une grosseur maligne à la poitrine, ses os perdent de leur souplesse en même temps que s’assèchent les humeurs de son corps. Une chute, dans ces conditions, peut être fatale.

Corbett en vint alors à la question capitale, comme l’archer émérite garde pour la fin sa flèche la plus acérée.

— C’est donc dimanche dernier, avant complies, que Lady Aliénor fut aperçue vivante pour la dernière fois alors qu’elle marchait près de la chapelle. Dame Agatha, était-elle de bonne humeur lorsque vous l’avez quittée ?

La jeune religieuse fit signe que oui.

— Elle fut donc remarquée par Dame Élisabeth et Dame Martha...

— ... Et par le portier, ajouta Dame Amelia. Lui aussi l’a vue près de la chapelle, avant complies, alors qu’il franchissait la porte de Galilée.

Corbett s’éclaircit la gorge.

— Dame Amelia, je dois vous poser cette question et vous la poser en vous rappelant que je représente la justice royale : est-ce que l’une de vos soeurs ou vous-même avez quitté la chapelle pendant ou après

complies, ou décidé de ne pas aller au réfectoire ?

— Non !

— Et vous, Dame Agatha ?

— Certainement pas, s'interposa promptement Dame Frances. Elle se trouvait dans la sacristie avant complies. J'étais avec elle.

Elle jeta un regard venimeux à la cellérier.

— Il me faut toujours avoir l'oeil sur soeur Agatha, car c'est moi qui ai la responsabilité des provisions, de la vaisselle, etc.

Corbett remarqua que la jeune religieuse rougissait.

— Vous êtes parfois si distraite, n'est-ce pas, ma chère soeur ?

Dame Agatha détourna les yeux.

— Puis-je voir le corps ? s'enquit Corbett en se levant soudain. Il me faut l'examiner, ma mère. Le roi y tient absolument !

Horriifiée, Dame Amelia eut un geste de recul.

— Malgré son passé, Lady Aliénor était membre de notre ordre à sa mort ! protesta-t-elle.

— Ma mère...

Ranulf se trouvait à présent tout près des figurines d'argent.

— ... elle était également sujette du roi et elle a trouvé la mort dans des circonstances mal élucidées. Voulez-vous que je vous apporte mandats et ordres écrits ?

La prieure soupira.

— Sa dépouille mortelle repose dans le dépositaire, dit-elle d'une voix égale. Près de la chapelle. Dame Frances, soeur Agatha, emmenez-y notre hôte !

Ranulf poussa un soupir de soulagement, derrière Corbett. Il avait agi à temps et deux des figurines d'argent étaient, dorénavant, soigneusement enfouies sous son surcot. Il emboîta le pas à son maître tandis que celui-ci saluait respectueusement la prieure et suivait Dame Frances et Dame Agatha. Ils sortirent de la pièce et se retrouvèrent dans la lumière aveuglante du jour. Ranulf, tout en marchant, donnait des coups de pied dans la terre durcie et les soeurs se déplaçaient aussi légèrement et silencieusement que des ombres.

À la suite des religieuses, les deux hommes contournèrent les splendides bâtiments de grès et traversèrent la pelouse. Puis ils passèrent devant la chapelle pour se diriger vers le petit dépositaire en briques rouges, qui s'élevait près du mur d'enceinte au bout d'une allée poussiéreuse.

De temps en temps, Corbett s'arrêtait pour poser à Dame Frances des questions sur Godstowe. Elle y répondait poliment, mais de façon presque inaudible, et tentait de poursuivre son chemin, mais le clerc ne se laissait pas intimider : il restait sur place et examinait les alentours tout en bavardant à bâtons rompus. Les serviteurs du prieuré allaient et venaient d'un pas alerte, et des soeurs laïes étaient occupées à biner les parterres et à désherber le terreau autour des rosiers et dans les carrés de simples bien entretenus.

Corbett aspira l'air goulûment, se détendant sous la caresse du soleil, écoutant d'une oreille distraite les roucoulements des pigeons ramiers dans la forêt. Sous le toit de la chapelle, derrière lui, les hirondelles gazouillaient près du mur. Cependant, Dame Frances montrait autant de sang-froid que lui : elle ne baissait pas sa garde en répondant à ses questions et ne quittait pas des yeux Dame Agatha qui, elle, ne pipait mot. Corbett surprit le regard d'avertissement qu'elle lança à la jeune nonne pour lui conseiller de tenir sa langue ou de ne rien dire d'autre que ce qu'exigeait la simple politesse. Corbett contempla à nouveau le ciel bleu et s'avança de deux pas vers Dame Frances.

— C'était un tissu de mensonges, hein ? jeta-t-il d'une voix cassante. Tout à l'heure. Il s'est passé quelque chose de suspect, n'est-ce pas ? Quoi ?

Il fit mine de ne pas entendre l'exclamation étouffée de Dame Agatha, mais remarqua avec plaisir l'air affolé de Dame Frances devant un interrogatoire aussi brutal.

— Je vous rappelle que je suis juge royal ! Lady Aliénor n'a pas fait de chute, n'est-ce pas ?

Dame Frances recula, avec une mine à tâter vinaigre, battant furieusement des paupières tout en rassemblant ses esprits.

— Peut-être avez-vous raison, Messire, chuchota-t-elle. Il est fort possible que Lady Aliénor se soit donné la mort et que notre prieure s'efforce de le dissimuler. Quelque chose préoccupait Lady Aliénor, mais Dame Amelia ne veut pas entendre parler de suicide. Elle pourrait en être tenue pour responsable. De plus, poursuivit-elle à voix basse, Lady Aliénor... Vous n'ignorez pas ce qu'il adviendrait si on prouvait qu'elle a attenté à sa vie ?

Corbett lui opposa un visage de marbre.

La voix de Dame Frances se fit suraiguë.

— Lady Aliénor n'aurait pas droit à un enterrement en terre consacrée. Est-ce là ce que vous voulez, Messire ? Que son corps soit jeté dans une fosse commune, à un carrefour, un pieu fiché dans le

cœur, et que sa pauvre âme erre à jamais ? C'est ce qu'exigent les décrets de l'Église !

Corbett désigna une bâtisse au bout de l'allée :

— Et voici le dépositaire, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-elle, acerbe. Faites ce que vous avez à y faire !

Corbett ordonna à Ranulf de rester à l'extérieur, puis ouvrit la porte non verrouillée. Il faisait frais et humide à l'intérieur et une légère odeur de putréfaction se mêlait à celle de la terre. Il referma la porte derrière lui. La présence menaçante de la mort pesait sur son esprit comme une chape de plomb. Il sursauta lorsqu'une chauve-souris, dérangée par le bruit, déploya ses ailes sombres au-dessus des chevrons en poussant des cris suraigus et irrités. Une piètre lumière filtrait d'une étroite fenêtre, haut dans le mur. Assez curieusement, on avait allumé deux cierges fins en cire vierge et on les avait placés à la tête des deux simples cercueils en bois d'orme, posés sur des tréteaux. Corbett s'approcha de l'un d'eux, souleva le voile de gaze et eut un mouvement de recul à la vue du visage âgé et ridé qui semblait le fixer de ses yeux à demi fermés. Les lèvres ouvertes dévoilaient une bouche noirâtre. À la lueur tremblotante, on aurait dit que la vieille femme était sur le point de se lever. Corbett se rappela la mention qu'avait faite la prieure de la religieuse âgée qui avait décédé au début de la matinée. Il reprit son souffle, replaça le voile et alla vers l'autre cercueil.

Comme le voulait la coutume, le couvercle n'avait pas encore été scellé : il le serait juste avant le service funèbre. Le voile avait déjà été retiré du visage et Corbett eut le souffle coupé en voyant la beauté altière et froide de la jeune femme. Elle avait, comme Maeve, une chevelure d'or argenté et des traits parfaits. La mort remontant à six jours, Corbett en conclut que la prieure n'avait pas regardé à la dépense pour engager les meilleurs embaumeurs afin de préserver le corps pour les funérailles. Il récita une courte prière à la Vierge, en espérant que l'ombre de la morte saurait qu'il ne voulait commettre nul sacrilège. Il écarta un peu plus le voile, prit un cierge et examina la défunte. De chaque côté du cou, à la base, il discerna une petite ecchymose jaunâtre. Il ôta ensuite le voile complètement. Mais alors une voix de stentor retentit dans la pièce et il réprima un cri de frayeur.

— Que faites-vous là ?

Corbett se retourna. Le franciscain qui s'était jusqu'alors tenu agenouillé au pied du cercueil s'était relevé et, les mains crispées sur le bois, le foudroyait du regard. Son visage – masque d'indignation – prenait des allures sinistres à la lueur vacillante des cierges. Il était

tonsuré et sa bouche et son menton dénotaient une détermination énergique. Quant à ses yeux, ils étaient enfoncés dans les orbites sous des sourcils froncés.

— Je vous ai demandé ce que vous faisiez là ?

Corbett porta la main à son poignard en le voyant s'approcher.

— Ne touchez pas à votre arme, lui ordonna le moine d'une voix grinçante. Sinon je vous donnerai une correction que vous n'oublierez pas de sitôt !

Corbett laissa sa main posée sur le pommeau.

— Je suis en mission commandée par le roi. Mon nom est Hugh Corbett.

— Peu me chaut qui vous êtes et peu importe la raison de votre présence ici !

Il désigna la dépouille mortelle de Lady Aliénor.

— Elle a peut-être été une catin, et ses péchés sont sans doute aussi noirs que ceux de Babylone, la Grande Prostituée, mais je veux que vous la traitiez avec respect !

Il s'arrêta en voyant Corbett dégainer son poignard. Soudain, la porte s'ouvrit violemment derrière eux, et Ranulf fit irruption, à bout de souffle.

— Calme-toi, Ranulf ! s'écria le clerc tandis que le moine faisait volte-face. Le frère et moi sommes en pleine discussion.

Son serviteur referma la porte à regret.

— Mon père, poursuivit tranquillement Corbett, je ne voulais en aucune façon commettre un sacrilège. Je suis officiellement chargé d'examiner le corps. Mais qui êtes-vous ?

Le franciscain prit une profonde inspiration.

— Je suis le père Reynard, prêtre de l'église paroissiale et, par autorisation de l'évêque, chapelain de cet endroit frappé de malédiction.

Sans quitter Corbett des yeux, il désigna le cadavre.

— Il vaut mieux que vous en finissiez au plus vite, je suppose.

Corbett revint à la tête du cercueil. Il prêta une extrême attention aux ecchymoses de chaque côté du cou. Il remarqua, à la main droite, la marque blanche d'une bague. Puis il alla au pied du cercueil, remonta la robe sombre dont on avait revêtu le corps et prit bonne note de l'ecchymose jaunâtre au milieu du mollet droit. Il entendit, derrière lui, le souffle rauque du moine. Aussi délicatement que

possible, il examina le reste du cadavre et, pour la première fois, huma les effluves de putréfaction malgré les huiles et les onguents des embaumeurs. Il récita le requiem à voix basse et s'approcha de la dépouille de la soeur âgée. Il réfléchit longtemps en l'examinant, sous les yeux vigilants du prêtre, puis replaça soigneusement le voile et se dirigea sans dire un mot vers la porte. Le franciscain moucha les cierges et le rejoignit à l'extérieur. Malgré la lumière dorée du soleil, Corbett sentit un frisson lui parcourir l'échine à la pensée de ce qu'il venait de voir.

— Oui, nous sommes dans la Vallée de la Mort, lança le père Reynard en l'observant attentivement.

Corbett le dévisagea. Il n'avait pas l'air aussi inquiétant à présent. De taille moyenne, il donnait une impression de force, d'une force qu'il aurait tirée du chêne et de la terre noire et fertile. Un homme du peuple au parler franc et aux actions sans détours. Sur son visage ascétique, le rire avait creusé des rides qui contrebalançaient l'intransigeance du regard rêveur.

— Vous connaissiez Lady Aliénor ? lui demanda Corbett.

— Oui. Bien que catin, c'était une grande dame.

Le moine jeta un coup d'oeil à la ronde et fronça les sourcils en voyant Dame Frances aux côtés de Ranulf, en haut de l'allée.

— C'est un endroit hanté par le Mal, proféra-t-il du coin des lèvres. Ne vous y trompez pas, Messire ! Satan y rôde pour dévorer les âmes dont les corps brûleront éternellement dans son ventre.

— Et Lady Aliénor ?

— Un jouet des princes, une malheureuse. Elle est morte, à présent, que le Christ ait pitié de son âme !

— Comment a-t-elle péri, d'après vous ?

— Elle s'est suicidée, bien sûr !

Le franciscain s'essuya les mains et enchaîna :

— Les forces obscures qui règnent ici peuvent avoir fait chavirer son esprit.

Il désigna une pierre polie, de cinq pieds de haut, qui se dressait près du mur du couvent.

— Regardez, Messire ! Le symbole de Priape ! On raconte qu'autrefois s'élevait ici l'autel, le sanctuaire d'une divinité antique à la gueule sanglante.

Corbett suivit la direction de son regard. La pierre lisse luisait au soleil. Il sourit intérieurement. On ne pouvait guère se leurrer sur sa

forme et Corbett s'étonna que les religieuses pussent accepter la présence de cet objet païen sur leur domaine. Il s'adressa au franciscain :

— Vous ne m'avez pas encore dit, mon père, ce que vous faisiez dans le dépositaire.

— Je priais, naturellement ! J'implorais le Christ d'avoir pitié des âmes de ces pauvres malheureuses. Comme je vais prier pour vous !

Le coup d'oeil qu'il lança à Corbett était empreint de gravité.

— Croyez-moi, vous aurez bien besoin de mes prières avant d'en avoir terminé avec votre mission !

CHAPITRE IV

Corbett rejoignit Ranulf et Dame Agatha.

— Vous avez donc fait la connaissance du père Reynard ? remarqua-t-elle. C'est un brave homme, bien qu'il ne s'embarrasse pas de nuances. Il a vitupéré contre notre pierre levée, je suppose ?

Corbett l'admit.

— Pour les soeurs, ce n'est que la survivance d'une inoffensive magie, mais comme tous les hommes, le père Reynard pense que les femmes sont des créatures sans jugeote, facilement troublées par un rocher.

— Où est partie Dame Frances ? demanda Corbett plus brusquement qu'il ne l'aurait voulu.

La jeune soeur eut un sourire malicieux.

— Elle a dit qu'elle avait mieux à faire que de danser d'un pied sur l'autre à attendre le bon vouloir de certain clerc.

Elle se fit plus sérieuse :

— Elle ne vous en veut pas ; au contraire, elle vous prie d'être notre hôte et elle est allée préparer votre chambre. Vous serez des nôtres, n'est-ce pas ?

Corbett regarda Ranulf.

— À propos de danser d'un pied sur l'autre, Ranulf, tu trouveras la cabane qu'il te faut près de l'écurie ; fais le tour du bâtiment principal !

Son serviteur rougit de confusion.

— Je croyais que vous n'étiez jamais venu à Godstowe, mon maître !

— En effet, mais en arrivant, j'ai vu un palefrenier se hâter vers ce lieu et en ressortir peu après, la mine soulagée. Alors vas-y ! Ensuite, occupe-toi de nos bagages !

Il attendit que Ranulf fût hors de portée de voix pour reprendre la conversation.

— Dame Agatha, loin de moi l'idée de faire valoir mon autorité, mais j'aimerais poser quelques questions à l'autre religieuse, Dame Elisabeth. Je viens d'examiner la dépouille de son amie, ajouta-t-il en montrant le dépositoire.

— C'est normal ! approuva Dame Agatha en souriant. Je suis sûre que notre prieure n'y verra aucun inconvénient.

Elle le précéda. Ils revinrent sur leurs pas, longeant le logis de la prieure pour arriver au bâtiment principal. Là, ils gravirent les larges marches et entrèrent dans le vestibule – vaste, impressionnant et dominé par l'imposant escalier de bois entouré de recoins noyés d'ombre.

— C'est ici qu'est morte Lady Aliénor, déclara Dame Agatha à voix basse, désignant le bas des marches.

— Comment était-elle ? Je veux dire, quelle était la position de son corps ?

— Je ne sais pas exactement. C'est la prieure qui l'a trouvée et qui a envoyé Dame Catherine me chercher au réfectoire. Quand je suis arrivée, on lui avait donné une attitude plus décente.

— Qu'avez-vous pensé en la voyant ?

— Qu'elle était évanouie.

Corbett remarqua qu'elle détournait le regard en portant à ses yeux sa manche d'une blancheur immaculée et bordée de dentelles. Le clerc lui posa doucement la main sur l'épaule.

— Je suis navré, chuchota-t-il. Si seulement je pouvais vous aider...

Dame Agatha se retourna et leva sur lui des yeux vifs semblables à deux papillons noirs. Elle le remercia d'un murmure et, retroussant le bas de son habit, monta l'escalier, suivie de Corbett, qui fut bien placé pour apprécier le balancement séduisant de ses hanches et la finesse de ses élégantes chevilles. En haut, à gauche, elle prit un long couloir sombre, puis s'arrêta devant une porte massive renforcée de ferrures qui s'ouvrait sur la droite.

— Dame Elisabeth ! appela-t-elle, frappant avec insistance. Vous avez un visiteur ! Messire Corbett !

— Entrez ! Entrez !

La voix était dure et stridente. Dame Agatha ouvrit la porte et Corbett pénétra dans une chambre spacieuse, mais lugubre. Seule l'éclairait une piètre lumière filtrant par une fenêtre géminée, au fond. Celle-ci donnait sur le domaine, et les divers bruits de la congrégation lui parvenaient faiblement : paysans revenant des champs et des jardins, hennissements des chevaux dans l'écurie et bavardages des

religieuses qui profitaient des derniers rayons du soleil avant d'aller à vêpres.

La pièce était somptueusement meublée et, malgré la douceur du temps, on avait apporté des braseros à roulettes, dont le charbon de bois grésillait. De la vaisselle et des gobelets à filigrane d'argent et d'or étaient exposés sur des dressoirs adossés aux murs. Corbett remercia le ciel que Ranulf fût absent : il aurait eu des fourmis dans les doigts devant tant de richesses. Dans un coin, les portes subtilement agencées d'une armoire étaient entrebâillées et laissaient voir robes, capes et autres habits qui révélaient que Dame Élisabeth se consacrait autant à ce bas-monde qu'au prochain. Dans l'angle opposé, les courtines bordées de fourrure de l'énorme lit à baldaquin étaient tirées et l'on voyait de larges oreillers blancs, un chevet de lit sculpté et une courtepointe fauve et argent. Corbett avait entendu parler de l'opulence de certaines maisons religieuses, mais c'était la première fois qu'il la constatait de visu. Il était si fasciné par tous ces objets précieux qu'il faillit ne pas apercevoir la frêle silhouette assise sur un coffre, près d'un des braseros.

— Qui êtes-vous, Messire ?

Le petit visage rond, d'une blancheur de cire sous le voile brun, exprimait irritation et appréhension.

Corbett s'avança et dévisagea la soeur qui soutint son regard avec colère ; ses yeux minuscules évoquaient deux grains de cassis profondément enfoncés dans de la pâte et ses traits étaient tendus et revêches comme si elle était perpétuellement offensée par une odeur nauséabonde. Corbett lui sourit et, témoignant d'une courtoisie éblouissante, exécuta une courbette à faire pâlir d'envie le courtisan le plus aguerri.

— Ma soeur, commença-t-il d'une voix douce, cette chambre, votre auguste personne... Si je n'avais su qu'il en était autrement, je me serais cru en face de la reine !

Dame Élisabeth s'épanouit à vue d'oeil sous le compliment. Elle posa sa broderie et désigna à Corbett un petit quarrel recouvert de tapisserie. Vaincue par les flatteries du clerc, elle s'avéra aussi malléable que de la cire. Corbett lui parla succinctement de sa vie, s'inventant une parente éloignée qui ne tarissait jamais d'éloges sur Godstowe et envisageait de soumettre une demande d'admission à la prieure. En vieille dame bavarde qu'elle était, Dame Elisabeth avala ces couleuvres. Ils évoquèrent le passé, l'esprit agile de Corbett amenant la conversation là où il le désirait.

Bien entendu, Dame Élisabeth s'intéressait en priorité à sa santé. La litanie de ses maux et douleurs étant aussi longue qu'un jour sans

pain, ils débattirent du bien-fondé des élixirs : de celui, très efficace pour les yeux chassieux, composé de sang de cheval mélangé à des poils de belette, ou de tel autre, à base de sabot d'élan qui pouvait, si l'on parvenait à s'en procurer, guérir les souffrances les plus aiguës. À la fin, Corbett aborda la question du sort tragique de Lady Aliénor. Dame Elisabeth pinça les lèvres, comme si elle en savait long, et consentit, en se donnant l'importance voulue, à exposer, peu à peu, son point de vue.

— Oh, oui, s'exclama-t-elle, Lady Aliénor souffrait tant d'une grosseur à la poitrine que Monseigneur le prince lui faisait parvenir des poudres réservées à son usage.

— Le bruit court, l'interrompit Corbett, que c'était du poison.

— Sottises ! rétorqua la religieuse âgée d'une voix chevrotante. La prieure et Dame Agatha en ont goûté... et ne s'en sont pas portées plus mal, ajouta-t-elle avec une nuance de regret dans la voix.

— Mais qu'en était-il de son humeur ? insista Corbett. Avait-elle des accès de désespoir ?

— Oh oui, la pauvre ! Elle avait été abandonnée par son amant et ne songeait qu'à lui.

— Pensez-vous que sa mort ait été accidentelle ?

— C'est possible. Il faisait sombre dans ce vestibule et vous avez pu constater vous-même à quel point l'escalier est raide. Je ne cesse de m'en plaindre.

— L'avez-vous vue morte ?

— Oui, oui ! Elle paraissait endormie, mais elle avait une ecchymose au cou et sa tête était horriblement tordue.

— Mais vous ne croyez pas vraiment à un accident, n'est-ce pas ? Comment aurait-elle pu tomber ? Même dans le noir, cet escalier lui était familier.

Dame Elisabeth s'humecta les lèvres et se pencha vers le clerc.

— Vous dites vrai ! Il ne peut y avoir qu'une conclusion, murmura-t-elle.

Elle se rapprocha jusqu'à ce que leurs têtes s'effleurent.

— Un suicide ! lança-t-elle d'une voix sifflante.

La déception assombrit l'âme de Corbett : on n'allait pas encore lui resservir la même histoire !

— Dans ce cas, pourquoi était-elle revêtue de sa cape et de son capuchon ? argumenta-t-il. Et puis, comment se fait-il que personne n'ait entendu ses cris ou le bruit de sa chute ? Après tout, feu la soeur

Martha et vous-même étiez là.

Son interlocutrice se redressa, l'air triomphant :

— C'est exact. Mais nous nous étions déjà couchées, comme à l'accoutumée. Une soeur converse nous apporte notre repas. Et de toute façon, ce bâtiment est vieux, il craque et gémît tout le temps.

Exaspéré, Corbett se mordit les lèvres. Si elles avaient été incapables d'entendre tomber Lady Aliénor, comment pouvaient-elles être sûres que personne n'était entré dans le bâtiment ? Mais cela avait-il vraiment de l'importance ? Lady Aliénor n'aurait jamais laissé un intrus pénétrer chez elle.

— Pourtant son capuchon n'avait pas glissé ! reprit-il sur un ton plein d'espoir.

Dame Elisabeth fronça les sourcils et Corbett sentit que questionner plus avant ne ferait que susciter ses soupçons.

— Oh ! s'exclama-t-elle, péremptoire, je ne sais pas pourquoi on a monté cela en épingle. C'est très humide, ici, et glacial. Il est normal de se protéger du froid par une soirée d'automne.

— Et vous l'avez aperçue ? demanda Corbett en souriant. Vous et la soeur Martha, que Dieu ait pitié de son âme !

— C'est exact. Dame Martha était ici, dans cette pièce. Comme à son habitude, que Dieu la bénisse ! Nous nous installions souvent près de la fenêtre et regardions les soeurs se rendre à complies.

Elle désigna l'endroit :

— Là-bas !

Puis elle se tortilla sur son siège et fourra si prestement une friandise enrobée de sucre dans sa bouche que Corbett le vit à peine.

— Donc, assises là-bas, nous avons aperçu Lady Aliénor, vêtue de sa cape et du capuchon, qui semblait se diriger derrière la chapelle. Nous l'avons hélée et elle s'est tournée vers nous. Elle a crié qu'elle allait se promener et nous a fait un signe de la main.

— Vous en êtes bien sûre ?

— Naturellement ! Elle s'est retournée et nous a fait un signe de la main !

— Dame Martha a été témoin de cela aussi, n'est-ce pas ?

— Oh oui !

— C'était votre amie ?

— Disons que je l'aidais, la pauvre. C'était la fille d'un simple franc-tenancier, vous savez, ajouta-t-elle d'un ton protecteur.

— Qui ?

— Dame Martha. Son éducation laissait à désirer, aussi lui venais-je souvent en aide. Elle avait encore beaucoup à apprendre sur la vie spirituelle. Je me faisais un devoir de la guider.

La vieille dame hocha la tête.

— Je lui répétais toujours qu'elle devait se mortifier et prier davantage.

— Et maintenant elle n'est plus de ce monde !

— Que Dieu ait pitié de son âme ! C'est moi qui l'ai trouvée morte.

Corbett se pencha vers elle.

— Comment cela s'est-il passé ?

— Eh bien, cette pauvre amie avait perdu la tête. Elle voulait avoir un entretien avec la prieure, elle affirmait savoir quelque chose sur le décès de Lady Aliénor. Je lui ai conseillé de prendre un bain et de soigner son apparence.

Dame Élisabeth eut un sourire pincé :

— Elle n'était pas très à cheval sur la propreté.

— Que savait-elle sur la mort de Lady Aliénor ?

— Oh, elle parlait toujours de quelque chose qu'elle aurait vu. « *Sinistra, non dextra* », ne cessait-elle de chantonner. « La gauche, pas la droite ! » La sotte ! J'ignore ce qu'elle entendait par là, ne me le demandez donc pas ! Bref, je trouvais qu'elle mettait longtemps à se baigner et je suis allée voir. La porte n'était pas fermée à clef et je suis entrée.

Dame Élisabeth s'arrêta un instant, une moue faussement chagrine aux lèvres.

— Elle était dans le cuveau, les jambes hors de l'eau comme deux baguettes et la tête sous l'eau.

— Avez-vous remarqué quelque chose d'insolite ?

— Non, rien, sauf que j'ai failli glisser en m'enfuyant. Il y avait des flaques d'eau jusqu'à la porte.

— C'est tout ?

— Oui, répondit-elle d'un ton tranchant. Pourquoi ? Aurait-il dû y avoir autre chose ?

Corbett fit signe que non, l'air compatissant, puis dévia habilement la conversation sur le sabot d'élan et le poil de belette. À la fin, il prit congé en lui assurant le plus solennellement du monde que, si elle avait la bonté de lui accorder un autre entretien, il reviendrait bientôt,

sans faute.

Elle accepta son offre avec gratitude tandis qu'il refermait la porte. Puis il revint à grands pas vers l'escalier où un seul coup d'oeil lui suffit pour dissiper les dires oiseux de la vieille dame. Si Lady Aliénor avait voulu attenter à sa vie, elle n'aurait pas eu besoin de se jeter dans l'escalier. Une chute par la fenêtre ou par-dessus la rampe aurait été aussi efficace. Il parcourut les couloirs sombres pour gagner les appartements de Lady Aliénor, une série de vastes pièces qui occupaient toute une aile du bâtiment principal. Elles n'étaient pas fermées à clef, mais il n'y trouva rien d'intéressant, car on les avait déjà dépouillées du mobilier et des tapisseries. Il soupira et descendit l'escalier à pas de loup. Il avait espéré que Dame Agatha l'attendrait, mais n'aperçut qu'une soeur converse, à l'habit gris, qui passait en trotinant près des marches. Il se dirigea lentement vers la porte d'entrée.

— Messire !

Il se permit un léger sourire avant de faire volte-face.

— Oui, Dame Agatha ?

— Vous avez trouvé Dame Élisabeth en bonne santé ?

— Oui.

— Bien.

Il remarqua que la jeune femme avait le rouge aux joues.

— Nous avons si peu de visiteurs, expliqua-t-elle, tout agitée.

Corbett revint sur ses pas.

— Je suis navré que vous soyez enfermée dans un lieu où la mort a frappé. Je ne peux qu'imaginer votre chagrin et votre solitude.

— Il y a une fête demain, l'interrompit-elle hardiment. À l'église paroissiale. Pour célébrer les moissons. Il faut que j'aille voir le père Reynard pour les hosties : il insiste toujours pour que nous utilisions celles, sans levain, qu'il cuit lui-même. Les chemins sont...

— Ma soeur, plaça adroitement Corbett, ce serait un honneur pour moi que de vous accompagner.

Dame Agatha le conduisit en silence à l'hôtellerie du prieuré et lui montra sa chambre, une pièce agréable et confortable, avec quelques meubles. Ranulf s'activait déjà à défaire leurs sacs de voyage. Dame Agatha les quitta en leur annonçant qu'une fille de cuisine viendrait leur apporter leur repas, car la règle interdisait la présence de visiteurs au réfectoire. Corbett s'assit sur son lit et enleva ses bottes. Il attendit, pour parler, que le bruit discret des pas de la

religieuse eût déçu dans le couloir.

— Alors, Ranulf, qu'en penses-tu ?

Son serviteur s'affala sur la paille, en face de lui.

— Pour des dames censées ne s'intéresser qu'à l'autre monde, répondit-il, acerbe, elles me semblent se préoccuper grandement de celui-ci. Par l'enfer, Messire, elles vivent comme des princesses !

— Et la disparition de Lady Aliénor ?

— Je pense qu'elles mentent toutes, et qu'elles le savent. La prieure a beau se donner des grands airs, elle est morte de peur.

— Rien d'autre ?

— Les deux sous-prieures, Dame Frances et Dame Catherine, se détestent. Avez-vous remarqué qu'elles n'échangent quasiment pas un seul regard ?

Ranulf grimaça un sourire :

— Et vous, mon maître ?

— Je crois que Lady Aliénor n'est pas tombée dans l'escalier. Sinon, son corps aurait été couvert d'ecchymoses. Or je n'en ai vu que sur son cou et sur sa jambe. On l'a tuée ailleurs et déposée au bas des marches pour faire croire à un accident. J'ai aussi l'impression, ajouta-t-il à mi-voix, que la religieuse âgée a été assassinée dans son bain parce qu'elle avait été témoin de quelque chose, bien que Dieu seul sache comment je vais m'y prendre pour prouver tout ce qui s'est vraiment passé.

Étendu sur son lit, il essaya de démêler l'écheveau des événements. Une servante leur apporta du potage, des pains mollets et du faisan froid farci aux épices et garni de légumes. Après qu'ils se furent rassasiés, Ranulf partit faire une petite promenade. Il en revint ébloui par le luxe et la beauté de ce qu'il avait vu. Corbett fixait le plafond, se demandant ce que faisait Maeve. Saurait-elle prendre soin d'elle-même ? Pourrait-elle se faire obéir du régisseur et du bailli ? Demain se tiendrait la cour de justice seigneuriale : John the Heywood demandait l'autorisation de marier sa fille à un homme du village voisin. William Attwood voulait envoyer son fils à l'école. Hik, le veneur, en moulant son grain chez lui, avait enfreint l'ordonnance stipulant l'usage du moulin seigneurial. Robert Arundel avait empiété d'un yard sur le terrain de son voisin. Maeve pourrait-elle résoudre ces problèmes ? La nuit tombait. Les paupières de Corbett s'alourdissaient. Il entendit, pêle-mêle, le glapisement d'un renard en maraude et les préparatifs de son serviteur sur le point de se coucher.

— Ranulf ! chuchota-t-il.

— Oui, Messire ?

— Débrouille-toi pour rendre les figurines d'argent à la prieure.

— Oui, Messire.

Le lendemain, Corbett se leva dès potron-minet, réveillé par la cloche du couvent. Il fit ses ablutions dans une profonde bassine en cuivre placée dans le lavabo en bois, puis s'habilla et secoua Ranulf pour la première messe. La brume l'enveloppa tandis qu'il se dirigeait vers une petite ferme sise sur le domaine du prieuré. Il entendit les truies voraces avaler gloutonnement leur pâtée et un paysan héler ses fils par-dessus l'herbe encore sombre, en ce début de journée, et leur ordonner de ranger houes et pioches pour se préparer à aller à la messe. L'une des religieuses, au visage pâle comme la craie, les yeux lourds de sommeil, parlait à une soeur converse qui revenait de traire les vaches comme l'attestait le bruit des seaux accrochés à sa palanche. Une autre soeur dont les manches relevées au-dessus des coudes révélaient des bras minces, mais musclés et hâlés, rentrait lentement du puits, habit relevé, un seau plein à ras bord à chaque main. À ses côtés, une petite fille sale aux pieds nus conduisait un troupeau d'oies criaillantes à leur enclos.

Corbett fit le tour du domaine, franchit la porte de Galilée, ouverte à présent, et foula le sol desséché et poussiéreux du sentier qui longeait le prieuré en serpentant. Il avala de grandes goulées d'air en respirant toutes sortes d'agréables senteurs. Les branches des arbres qui bordaient le chemin dégouttaient encore de rosée. Coucous, ramiers et grives lançaient leur chant matinal dans l'ombre des épais feuillages. La cloche du prieuré tinta à nouveau, arrachant Corbett à son moment préféré de la journée. Il aspirait à pleins poumons l'air vif de cette belle matinée qui lui rappelait son manoir de Leighton et évoquait un flot d'autres souvenirs, plus anciens. Il ferma les yeux, savourant la paix et rassemblant ses forces pour affronter les soucis à venir. Il ne devait pas oublier que la sérénité placide de Godstowe cachait de noirs et fatals secrets qui menaçaient la Couronne elle-même.

Il rouvrit les yeux et frotta sa barbe naissante. Se promettant de se raser aussi tôt que possible, il alla rejoindre Ranulf, encore mal réveillé.

Les appartements du prieuré frappaient déjà par leur opulence, mais la chapelle, elle, aurait fait honneur à un grand seigneur ou à un baron. Une fresque murale, aux couleurs vives, représentait le Christ faisant irruption aux Enfers et libérant les âmes des griffes de démons au noir faciès, rendus plus effrayants par leur corps écarlate, velu par endroits. Quant à la massive clôture qui séparait l'édifice en deux, elle

s'ornait, sur chaque pouce, de représentations gravées, d'un travail extrêmement fouillé, d'anges, de saints et de scènes du Nouveau et de l'Ancien Testament. Lorsque Corbett et Ranulf pénétrèrent dans le chœur, la prieure leur désigna un banc tout en se dirigeant, aussi majestueusement qu'un évêque, vers sa propre stalle. Corbett s'inclina en sommant, entre ses dents, Ranulf de cesser de grommeler contre l'arrogance de certaines femmes.

Une fois assis, le clerc balaya du regard la chapelle. Les stalles, au prie-Dieu et au dorsal de chêne sculpté, entouraient les marches conduisant à la pureté de marbre blanc du saint des saints : le maître-autel couleur ivoire, recouvert, à présent, de linges précieux et éclairé par de lourds candélabres d'argent où brûlaient des cierges de cire vierge. Le soleil qui entra à flots par la petite rosace faisait briller de mille feux et rendait presque aveuglants les coupes et les calices inestimables. En entendant du bruit, Corbett se retourna et jeta un coup d'oeil au-delà du chœur. Les paysans de la ferme, revêtus de leurs surcots poussiéreux, verts, bruns ou roux, entraient dans la chapelle à la queue leu leu et s'agenouillaient sur les dalles de la nef, puisque, selon la règle, ils ne pouvaient franchir la clôture.

Corbett les observa et se revit des années en arrière, comme devant les fantômes de son propre passé. Son père et sa mère s'étaient comportés ainsi, autrefois. À peine plus riches que ces manants, et donc, par loi royale et décret divin, indignes de s'asseoir plus près de l'autel, ils avaient suivi de loin les gestes du prêtre, écouté ses sermons et étudié les fresques peintes pour leur éducation spirituelle.

La sonnette tinta. Le père Reynard, en chasuble or et pourpre flamboyant, sortit majestueusement de la sacristie et se dirigea vers l'autel. Il s'arrêta au bas des marches, se signa et de sa voix puissante entonna l'introït :

— J'irai vers l'autel de Dieu, le Dieu qui réjouit ma jeunesse !

Corbett observa les religieuses siégeant de part et d'autre et scruta leurs visages. Elles semblaient satisfaites de leur sort et, pour la plupart, étaient loin d'être maigres, à part l'austère Dame Élisabeth qui faisait notablement exception. Dame Amelia, en habit de soie et guimpe bordée de dentelles, lançait des regards hautains, comme il seyait à une dame issue de la noblesse. Plongée dans ses prières, Dame Agatha arborait une expression sereine, bien que Corbett surprît l'éclat vif de ses yeux de biche posés sur lui et y lût un éclair de malice. À présent, le père Reynard avait gravi les marches de l'autel et se dressait sous le dais bleu et or, suspendu par des cordons de velours à la coûteuse charpente. La magie spirituelle était à l'oeuvre, le Christ invoqué sous la forme du pain et du vin. Puis Corbett regarda avec

intérêt le père Reynard monter en chaire pour faire son sermon, les mains sur le grand aigle sculpté aux ailes déployées.

— Malheur à vous ! tonna le franciscain. Vous, les riches qui ne manquez de rien et méprisez les malheureux, les pauvres, les prisonniers des cachots créés par votre fortune. Le peu qu'ils gagnent en tissant, ils vous le donnent en loyers et en dîmes, et n'ont plus que du gruau coupé d'eau à offrir à leurs enfants gémissant de faim.

Il retroussa les manches de son habit sur ses forts poignets hâlés. Les yeux mi-clos, il se balançait d'avant en arrière.

— Malheur à vous, les riches qui ne manquez de rien et méprisez les manantes qui, ne voulant pas mendier, se lèvent la nuit pour bercer, coudre et récurer !

Corbett regarda la rangée des religieuses. Même les plus ensommeillées s'étaient réveillées.

— Malheur à vous, qui ne manquez de rien, vous qui avez des désirs secrets, qui ne vénerez pas la Madone, mais rêvez des mystères de la reine Mab et des putasseries offertes par des esprits malins, humains ou démoniaques. Ne voyez-vous pas les signes prémonitoires ? Satan rôde et a déjà signé son oeuvre !

Corbett se redressa en remarquant qu'une fureur évidente avait envahi les traits de Dame Amelia. Il crut même que la prieure allait se lever et sortir de la chapelle tandis que les imprécations du prêtre se faisaient de plus en plus virulentes. Une étincelle de fanatisme brillait à présent dans les yeux du père Reynard. Sa langue cinglante stigmatisait les riches en une allusion à peine voilée au prieuré de Godstowe. Corbett entendait l'agitation et les murmures d'approbation des paysans. Quant à Ranulf, il ricanait ouvertement. Issu des bas-fonds de Southwark, il s'avouait lui-même vil pécheur et avait, au moins, une qualité : celle d'être totalement dépourvu d'hypocrisie. Corbett espéra que, lui aussi, tirerait quelque bénéfice du sermon, une morale à rapporter à Londres.

Quand il eut terminé, le père Reynard bénit les fidèles et retourna, très digne, vers le choeur. Dame Amelia se leva, fit une gémissement devant l'autel et sortit à la tête des religieuses, qui avaient perdu un peu de leur superbe. Aucune n'osait lever les yeux en remontant la nef. Seule Dame Agatha, en décochant une oeillette malicieuse à Ranulf, suggéra qu'elle approuvait ce qu'avait dit le franciscain. Corbett resta à sa place. Les paroles du prêtre l'avaient bouleversé, lui aussi. Lui, qui s'employait tant à faire respecter la justice royale, montrait-il le même zèle envers ses tenanciers ou avait-il renié ses origines ? Il se souvint de son vieux professeur et mentor, Nigel Couville, qui travaillait aux archives royales de Westminster. « À quoi

sert à un homme qu'un clerc plaise à son roi en perdant son âme ? » aimait-il à plaisanter d'une voix de crécelle.

Corbett s'installa plus confortablement sur son banc et eut un petit sourire. Son souverain n'aurait guère lieu d'être content de lui. L'esprit perspicace et soupçonneux du clerc explorait les sous-entendus du sermon. Le franciscain croyait-il que Lady Aliénor avait encouru les foudres divines ? Si oui, était-il du genre à penser que l'homme se devait de prêter main-forte à la Justice de Dieu ? Il revit les doigts et les poignets robustes du prêtre. Si Lady Aliénor avait été tuée, sa nuque brisée par une main experte et son corps transporté au bas de l'escalier, un individu de la carrure du moine ferait un parfait assassin.

— Qu'as-tu appris sur le père Reynard, Ranulf ? demanda Corbett.

Son serviteur somnolent se secoua et s'étira.

— Pas grand-chose, murmura-t-il pour éviter que ses paroles ne résonnent trop fort dans la chapelle, comme dans une grotte. Mais avez-vous remarqué sa façon de marcher, Messire ? La tête bien droite et les épaules en arrière ? Je ne serais pas étonné qu'il ait passé quelque temps dans l'armée. Et son petit doigt – je l'ai vu quand il s'appuyait sur la chaire – a été tranché, il n'a plus qu'un moignon. Et il y a des marques pourpres à ses poignets.

Ranulf sourit, heureux de la satisfaction visible de son maître.

— Le père Reynard a manié l'épée, c'est certain ! Et je parierais qu'il y était aussi habile qu'il l'est à prêcher maintenant. Il y a longtemps que je n'avais entendu pareil sermon !

— Tu n'as pas les yeux dans ta poche, Ranulf ! Écoute ! Selle nos chevaux et va prévenir Dame Agatha que je vous retrouverai, tous les deux, à la porte de Galilée. Nous allons nous rendre au village de Woodstock.

Après un dernier regard de convoitise aux richesses exposées sur l'autel, Ranulf sortit en se rengorgeant.

Corbett fixa les vitraux d'où se déversait un flot de lumière. Qu'avons-nous là ? se demanda-t-il. Un prieuré richement doté qui servait de refuge à une courtisane, autrefois influente et à présent rejetée par le prince Édouard ; une femme qui avait péri dans des circonstances mystérieuses, qui n'avait pas fait de chute dans l'escalier, mais était morte autre part et dont le corps avait été déposé au bas des marches. Le bruit courait qu'elle souffrait de la poitrine.

Il réfléchit à ce qu'il avait vu en examinant sa dépouille. Cela avait été, certes, un examen rapide, mais il n'avait découvert ni tumeur, ni abcès, ni autre signe de maladie. Il n'avait que des rudiments de médecine, mais Maeve lui avait affirmé que ce genre de maladie était

en général fatal et se signalait par le dessèchement de la peau, dû à ce que la malade refusait toute nourriture. Or Lady Aliénor avait un corps aux proportions harmonieuses qui ne présentait aucune anomalie. De plus, cela faisait deux ans qu'elle était emprisonnée à Godstowe, et Maeve lui avait certifié qu'une maladie de la poitrine emportait normalement sa victime en quelques mois. Pourtant, Lady Aliénor avait pu, sans problème, manger, boire et se promener. Aucun compte rendu n'avait mentionné le fait qu'elle se serait trouvée aux portes de la mort ou gravement malade, et personne ne l'avait même suggéré.

Corbett se frotta le visage d'un geste las. Comment était-elle donc morte ? Pas de suicide. Il y aurait eu des ecchymoses sur tout le corps et une dame comme elle aurait certainement choisi une voie plus rapide vers l'oubli.

Il leva les yeux et contempla, sans ciller, le grand crucifix de bois suspendu au-dessus de l'autel. C'était donc un assassinat, mais qui l'avait tramé ? Lady Aliénor avait été aperçue pour la dernière fois se promenant sur le domaine avant complies. Toutes les religieuses, y compris la prieure, les deux sous-prieures et soeur Agatha, se trouvaient à la chapelle. Aucune n'avait quitté l'office avant la fin, aucune ne s'était excusée pour revenir au bâtiment principal avant d'aller au réfectoire. Bien sûr, la supérieure pouvait mentir, mais Dame Élisabeth avait affirmé n'avoir entendu personne gravir l'escalier, certainement pas pendant complies. La vieille femme était sourde, certes, mais la conclusion semblait s'imposer d'elle-même, pensa Corbett : le ou les assassins venaient de l'extérieur.

Le clerc se mordilla la lèvre. Mais qui voulait sa mort ? Le roi n'aurait été que trop heureux d'être débarrassé d'une source de gêne pendant les négociations délicates sur les fiançailles de son fils à une princesse française. Le favori du prince, Gaveston, la détestait et voyait en elle une rivale potentielle. Il aurait eu les moyens – et la perfidie – de louer les services de tueurs discrets. Et le prince héritier ? Ce jeune incapable se serait-il lassé d'une ancienne maîtresse ? Corbett soupira. Le prince aurait-il voulu supprimer Lady Aliénor parce qu'elle détenait un certain secret ? Un mariage clandestin, par exemple ? Trois ans seulement s'étaient écoulés depuis que le coup de foudre du jeune prince pour Lady Aliénor avait déclenché un délicieux scandale, qui avait fasciné toute la Cour.

Corbett alla s'asseoir dans une stalle. Si l'on prouvait, songea-t-il, que le roi ou son fils avaient été impliqués dans un assassinat, l'opprobre ferait chanceler le trône, provoquerait une extrême confusion à l'étranger et livrerait Édouard d'Angleterre pieds et poings liés à Philippe de France. Corbett eut un sourire amer. Il connaissait le

roi Philippe : prêchant la morale en public et faisant le mal en privé. Il ne se gênerait pas pour remuer la fange de la cour d'Angleterre où se trouvait actuellement son envoyé et maître assassin Amaury de Craon. Mais Craon avait-il pu introduire un meurtrier dans le prieuré ou avait-il déjà un agent dans la place ? L'assassin serait-il quelqu'un qui n'avait absolument aucun lien avec l'univers trouble de la cour d'Angleterre ? Quelqu'un comme le père Reynard, un prêtre capable de se prendre pour l'incarnation de la Colère Divine...

— Messire Corbett, désirez-vous faire partie de notre congrégation ?

Le clerc leva les yeux : Dame Amelia se tenait à l'entrée du choeur.

— Ma mère, dit le clerc en se levant, veuillez m'excuser ! Mais, ajouta-t-il en embrassant la chapelle du regard, cet endroit est si beau, si calme, si propice à la réflexion !

La prieure s'avança lentement en jouant avec la cordelette argentée autour de sa taille.

— Rasseyez-vous, mon ami ! souffla-t-elle d'une voix ferme.

Corbett la dévisagea attentivement tandis qu'elle prenait lourdement place dans la stalle voisine.

— Qu'avez-vous pensé du sermon du père Reynard ?

Corbett haussa les épaules.

— Je l'ai pris pour ce qu'il était : une sévère admonestation aux riches.

— C'est nous qu'il visait, rétorqua Dame Amelia. Et il s'est montré un peu injuste.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous n'avons pas fait vœu de pauvreté. Notre congrégation est un refuge pour les femmes qui ne peuvent pas survivre dans le monde impitoyable des hommes. Savez-vous ce que c'est que d'être mariée de force à un époux que vous détestez, ou encore abandonnée et obligée de vous défendre seule ? Vous connaissez la justice du roi. Nous sommes là, comme des faisans à qui l'on permet de s'ébattre sous un nid de rapaces. Ce sont les hommes qui dirigent l'Église, vont à la guerre, construisent des navires et parcourent les mers.

Elle soupira.

— La congrégation des Dames de Sion est un refuge. C'est pour cette raison qu'on nous a envoyé Lady Aliénor.

— Éprouviez-vous quelque amitié pour elle ?

— Disons qu'elle était fort réservée. Elle empruntait des livres,

allait se promener. Bref, elle se conformait à notre routine et à la règle. C'était une jeune femme triste qui ne s'était jamais remise de sa soudaine disgrâce. J'étais opposée à sa venue, mais l'ordre du roi fut très explicite. Elle a élevé beaucoup de protestations au début, mais au bout de deux ans, déclara la prieure avec une petite grimace, elle était devenue l'une d'entre nous.

— Alors pourquoi ne me dites-vous pas la vérité sur sa mort ?

La prieure jeta un bref coup d'oeil à Corbett, qui remarqua à quel point elle était belle sans son air arrogant et hautain. Elle allongea le bras et essuya une fine pellicule de poussière sur son prie – Dieu.

— Vous êtes perspicace, Messire Corbett. Je me demandais quand vous reviendriez me poser cette question impertinente.

— Ma mère, je suis au service du roi. J'interroge en son nom. Et vous êtes tenue de me répondre.

— Il vaut mieux que vous m'accompagniez.

Elle prit délicatement Corbett, surpris, par le poignet et le mena jusqu'au maître-autel. L'évangélaire, à la couverture rouge et or, s'y trouvait encore. Elle y posa de longs doigts fuselés.

— Questionnez-moi, Messire ! Je ne désire que vous aider. Je n'ai rien à cacher et, la main sur les saints Évangiles, je jure de dire la vérité. Quand cette affaire sera résolue, je ne voudrais pas être chassée d'ici par le mécontentement du roi, bien que les réponses que je vais vous donner puissent également lui déplaire.

Corbett s'appuya contre l'autel.

— Lady Aliénor souffrait-elle d'une maladie de poitrine ?

— C'est ce qu'elle affirmait, en tout cas.

— Le prince lui a-t-il envoyé des potions ?

— Oui. Nous les avons goûtées, sans conséquences néfastes.

— Lady Aliénor recevait-elle des visiteurs ?

— Non. Le prince n'est jamais venu, mais il lui a fait apporter lettres et cadeaux par des messagers. Les lettres, elle les brûlait, et les cadeaux, elle les donnait à la communauté.

— Pourquoi n'est-elle pas allée à complies, le soir de sa mort ?

— Je ne sais pas. Elle s'était montrée très réservée la semaine précédente, mais nous l'attribuions à de la mélancolie.

— Vous êtes sûre qu'à part Dame Elisabeth et Dame Martha, toute la congrégation assistait à complies et se rendit ensuite au réfectoire ?

— Oui. Vous m'avez vue ce matin, passant les stalles en revue,

personnellement. Certaines soeurs, comme Dame Agatha et Dame Frances, s'y trouvaient juste avant complies. Après l'office, nous sommes allées au réfectoire. Là non plus, il n'y avait pas d'absentes. Et Dame Agatha, je m'en souviens bien, lisait ce soir-là un passage des homélies de saint Jérôme pendant que les autres soeurs dînaient.

— Et ensuite ? Les deux sous-prieures et vous-même êtes retournées au bâtiment principal et y avez trouvé Lady Aliénor, n'est-ce pas ?

— Oui et non.

Corbett jeta un regard perçant à la supérieure, qui le soutint tranquillement, la main encore posée sur l'évangélaire.

— Je veux dire, reprit-elle lentement, que nous sommes bien revenues au bâtiment. Je m'inquiétais de l'absence prolongée de Lady Aliénor. Il n'y avait personne dans le vestibule, qui était plongé dans la pénombre. Nous sommes montées. Dame Martha et Dame Élisabeth, comme d'habitude, étaient profondément endormies. Nous nous sommes précipitées vers la chambre de Lady Aliénor. La porte n'était pas fermée à clef, et il faisait sombre dans la pièce. Lady Aliénor gisait par terre. Elle était vêtue d'une cape, son capuchon bien rabattu sur la tête. Je la crus évanouie, mais Dame Frances déclara qu'elle était morte.

La prieure détourna les yeux.

— J'ai été prise de panique. Le roi m'avait chargée de veiller sur sa sécurité et sa santé, et j'avais échoué. Nous avons alors transporté son corps au bas des marches et l'avons déposé de façon à simuler un accident ou un suicide. J'ai envoyé chercher Dame Agatha et un messenger est allé prévenir le père Reynard. C'est tout, murmura-t-elle.

Corbett sentit qu'elle ne mentait pas, mais qu'elle ne disait pas toute la vérité.

— Donc Lady Aliénor a été assassinée !

La prieure confirma d'un signe de tête.

— Par qui ?

— Je l'ignore, marmonna-t-elle. N'importe qui aurait pu engager des sicaires pour franchir le mur et attendre le moment propice.

Corbett réfléchit : le meurtre expliquerait les ecchymoses de chaque côté du cou et sur la jambe, provoquées au moment où Lady Aliénor se serait débattue dans son agonie. Il ne faisait guère de doute, dans l'esprit de Corbett, qu'un tueur à gages avait supprimé l'infortunée.

— Connaissez-vous la raison pour laquelle la vieille Dame Martha

voulait avoir un entretien avec vous ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête négativement.

— Ou ce que signifiait ce qu'elle répétait : « Sinistra, non dextra » ?

— Non, chuchota-t-elle. Mais Dame Martha était sénile. Elle radotait souvent.

— Et ensuite ?

— Le père Reynard administra l'extrême-onction à Lady Aliénor. Le prince envoya des serviteurs reprendre ses bijoux ; il y tenait énormément. Ce fut assez pitoyable de les voir dépouiller le corps de ses bijoux, en particulier de ce gros saphir qu'il lui avait offert. Symbole, ajouta la prieure sarcastiquement, de son amour prétendu éternel. Je vous ai tout dit, Messire.

Elle fit le tour de l'autel.

— Ma mère, reprit doucement Corbett, s'est-il produit un fait étrange à Godstowe ou dans le voisinage pendant les deux ans que Lady Aliénor a passés avec vous ?

Dame Amelia fronça les sourcils et contempla la nef.

— Oui, deux choses, en fait !

Elle fit vivement volte-face.

— D'abord, il y a environ dix-huit mois, on a retrouvé deux cadavres : un adolescent et une femme. Ils avaient eu la gorge tranchée et on a découvert leurs corps nus dans une petite fondrière au coeur de la forêt. Personne ne les a identifiés comme étant de la région et nul n'est venu réclamer les corps. On n'a retrouvé ni leurs habits ni leurs biens. Je crois qu'on les a enterrés dans la fosse commune du cimetière. Cela fit du bruit à l'époque.

— Et on n'a jamais su qui ils étaient ? Ou pourquoi on les avait assassinés ?

— Non.

— Et l'autre fait ?

— C'est un Français, un envoyé du roi Philippe. Il voulait venir présenter ses respects à Lady Aliénor, mais il n'avait aucune autorisation, aucun mandat. Comme le roi Edouard se montrait très intransigeant sur ce point, je ne l'ai pas laissé entrer.

— Quand était-ce ?

— Pourquoi ? Le connaissez-vous ?

Corbett se contenta de hocher la tête et regarda la prieure quitter le chœur de sa démarche princière. Ce n'est qu'alors qu'il se permit un

petit sourire. Bien sûr qu'il le connaissait ! Son vieil ennemi, ce fourbe d'Amaury, seigneur de Craon, avait fourré son vilain nez dans une affaire qui ne le concernait en rien.

— Oh, Messire !

Il leva les yeux. La prieure était revenue sur ses pas et se tenait sur le seuil de la clôture.

— Oui ?

— Le père Reynard... il était près du couvent le soir de la mort de Lady Aliénor. Tous les dimanches soir, en expiation de ses péchés, il parcourt pieds nus le sentier qui va du village à la porte de Galilée.

Elle sourit.

— Demandez-lui s'il a vu quelque chose de suspect en récitant ses psaumes !

Et avant que Corbett réponde, elle tourna les talons et sortit de la chapelle, visiblement très agitée.

CHAPITRE V

Ranulf et Dame Agatha l'attendaient près de la porte de Galilée, la religieuse se divertissant fort, apparemment, au récit d'un des nombreux exploits londoniens du jeune homme.

— Sommes-nous prêts, Ranulf ? Et vous, ma soeur ?

Son serviteur acquiesça, l'air renfrogné, puis se montra très prévenant pour aider la religieuse à se mettre en selle en déplorant, entre ses dents, la fâcheuse habitude qu'avaient certains clercs d'arriver au moment où leur présence était le moins souhaitée. Corbett se contenta de lui adresser un sourire narquois et ils s'engagèrent, à sa suite, sur le chemin menant au village de Woodstock. Le clerc fut tenté, un instant, de traverser le bourg pour aller voir le prince au palais, mais, compte tenu de ce qu'il venait d'apprendre, il jugea préférable de remettre cette visite à plus tard.

C'était une belle journée. Suivi d'un Ranulf qui chantonait des couplets grivois, Corbett apprécia fort cette tranquille chevauchée sur le sentier serpentant sous la voûte verdoyante des arbres. Le soleil d'automne éclairait la campagne paisible et le silence n'était rompu que par les trilles des oiseaux, les stridulations des insectes et le sonore bourdonnement des abeilles en quête de pollen. Élégante en son habit marron clair de cavalière, Dame Agatha montait en amazone un petit cob docile appartenant au prieuré. Corbett avait délibérément donné un tour désinvolte à la conversation pour la mettre à l'aise et la rassurer.

Ils atteignirent le village et se joignirent à la foule qui se hâtait vers le pré communal devant l'église paroissiale. Des paysans endimanchés et arborant foulards, rubans et dentelles dansaient et cabriolaient autour de chevaux grossièrement taillés dans du bois, tandis que résonnaient, entre autres, cornemuses et tambourins. Corbett et ses compagnons s'arrêtèrent un peu pour les regarder, puis le clerc aida Dame Agatha à mettre pied à terre. Elle montra une grande bâtisse à un étage, située de l'autre côté du pré.

— J'ai affaire avec le marchand qui importe notre vin, déclara-t-elle. Je vous retrouverai à l'église.

Corbett acquiesça et ordonna à Ranulf d'escorter la religieuse. Ensuite, il se rendit au *Taureau* où il laissa les chevaux à l'écurie et alla s'asseoir sur un des bancs extérieurs. Là, il commanda du levequin et se laissa, un moment, bercer par la caresse du soleil. Puis, regardant l'église et se rappelant le sermon du père Reynard, il poussa jusqu'au cimetière dont il ouvrit la porte à claire-voie. C'était un endroit calme, étonnamment bien entretenu : l'herbe était fauchée et les ormes vigoureux soigneusement taillés. Passant devant l'église, il gagna le presbytère et frappa doucement à la porte entrebâillée.

On parlait à l'intérieur et soudain le père Reynard apparut.

— Entrez ! Entrez ! dit-il avec un sourire spontané et chaleureux.

Il désigna un banc à Corbett avant de revenir à la table où se trouvait un grand livre relié de cuir qu'il se mit à consulter en compagnie d'un jeune villageois. Corbett parcourut la pièce du regard. Un presbytère tout simple : deux salles en bas et peut-être deux chambres en haut, un sol de terre battue, des murs chaulés pour éloigner les mouches, un âtre de grosses pierres... Apparemment, les biens du franciscain se résumaient à quelques meubles, des coffres et des ustensiles de cuisine sur une étagère. Le clerc fut agréablement impressionné. Un certain nombre de prêtres de campagne s'obstinaient à vivre dans le luxe, revêtant de beaux atours, des pourpoints et des chausses multicolores, et s'efforçant de compenser, de leur mieux, la dureté de leur existence. Quelques-uns, même, s'adonnaient à des activités illégales. Corbett avait assisté au Banc du Roi à des procès d'ecclésiastiques qui avaient brassé de la bière, organisé des jeux d'argent ou pire dans leur église.

Tout à coup le villageois poussa à voix basse des exclamations de joie en lisant ce que lui montrait le franciscain, puis il lui serra la main et sortit rapidement. Le père Reynard referma le livre et le rangea avec respect dans un énorme coffre cerclé de fer.

— Le registre de la paroisse, précisa-t-il en se redressant. Il indique qui a épousé qui dans le village. La fiancée de ce jeune homme est une parente, mais seulement au septième degré.

Il ajouta avec un sourire :

— Je suis ravi d'avoir rendu quelqu'un heureux aujourd'hui ! Puis-je faire de même pour vous ?

— Vous avez jeté feu et flammes dans votre sermon, mon père ! Les soeurs n'en menaient pas large !

Le prêtre fronça les sourcils.

— On doit les rappeler à leurs devoirs, rétorqua-t-il, acerbe. Que diront-elles lorsque le Christ viendra et leur montrera son corps

meurtri et ensanglanté ? C'est nous, les pauvres et les dépossédés, qui sommes les plaies du Christ tandis que les nantis se prélassent dans le confort de leurs soues !

— Considériez-vous Lady Aliénor comme une de ces nanties ?

— Je vous l'ai déjà dit !

— Vous avez été soldat, mon père, n'est-ce pas ?

Le prêtre s'assit sur le banc, à côté de Corbett.

— Oui, répondit-il d'une voix lasse. Maître archer et sergent du roi. J'ai versé le sang en Ecosse, au pays de Galles et en Gascogne.

Il leva les yeux.

— J'ai pourchassé les ennemis de notre souverain sur terre et sur mer, mais j'ai compris, à présent, que tuer ne résout rien.

— Quelquefois si, n'est-ce pas ?

Le père Reynard fixa le sol, coudes sur les genoux.

— Peut-être, si c'est la volonté du Créateur. Dieu a ordonné à David d'abattre les Philistins et appelé des héros pour défendre son peuple.

— Lady Aliénor méritait-elle de mourir, à votre avis ?

— Possible... Ses péchés la poursuivaient, mais ce n'était pas à moi d'en juger.

— Vous vous trouviez près de Godstowe lorsqu'elle est morte. Je crois savoir qu'en signe de pénitence vous parcourez pieds nus le sentier qui va d'ici à la porte de Galilée en récitant votre chapelet et que vous revenez en chantant des psaumes. Une étrange habitude, mon père ?

Le prêtre se passa la main sur le visage.

— Mes péchés, chuchota-t-il, me hantent. Mes désirs impurs, mon goût pour la boisson, les ennemis que j'ai tués. Comment en répondrai-je devant le Christ, mon ami ?

Il se tourna vers Corbett et le scruta sans ciller. Le clerc vit une lueur de folie dans ses yeux. Un personnage tourmenté, songea-t-il, qui lutte pour se libérer de violentes émotions.

— Vous étiez à Godstowe ce dimanche-là, mon père. Quand exactement ?

— Les soeurs étaient à complies...

Le père Reynard se rapprocha de lui et Corbett sentit son haleine empestant le vin.

—... Mais je ne suis pas entré dans le prieuré, si c'est ce que vous voulez dire. Je n'aurais jamais porté la main sur Lady Aliénor, même si mon regard...

Il n'acheva pas sa phrase.

— Même si votre regard... ? Vous trouviez Lady Aliénor séduisante, vous, un prêtre ?

Le père Reynard, avec un sourire, s'étira de tout son corps puissamment charpenté et fit jouer ses doigts.

— Elle était si belle, concéda-t-il à mi-voix. De toutes les femmes créées par Dieu...

Il hocha la tête, perdu dans ses pensées.

—... l'une des plus charmantes que j'aie jamais vues.

Corbett contempla ses mains : puissantes, calleuses, hâlées, elles auraient pu tordre le cou de cygne de Lady Aliénor aussi facilement qu'une brindille. Le franciscain respira profondément.

— Vous savez, Corbett, si vous aviez insinué cela avant mon entrée dans les ordres, je vous aurais tué. Je suis bien allé jusqu'à la porte de Galilée, mais ensuite, j'ai fait demi-tour et suis revenu à mon église. Je suis resté chez moi jusqu'à ce que Dame Arrogance, la prieure, m'envoie chercher. Je suis retourné alors à Godstowe, j'ai récité des prières pour l'âme de cette malheureuse, lui ai administré l'extrême-onction et suis reparti ; mais venez ! vous me poserez vos questions ailleurs. J'ai à faire dans l'église.

Il sortit de la maison. Le clerc le suivit, nullement désarçonné par ses menaces. Le père Reynard aspirait à mener une vie d'ascète, mais il cachait quelque chose. On aurait dit qu'il voulait éloigner son visiteur avant que ce dernier ne remarquât quelque détail bizarre dans le presbytère.

L'église bourdonnait d'activité. Les villageois avaient tiré dans la nef une énorme charrette, surmontée d'un griffon doré et ornée, en son fond, d'une toile peinte, représentant grossièrement la gueule de l'Enfer. Les deux autres côtés, drapés de bougran coloré, délimitaient sommairement la scène d'un mystère. L'accueil fait au père Reynard fut très chaleureux. Il était évident, constata Corbett, que ses paroissiens l'admiraient et même l'aimaient. Le clerc contempla le modeste sanctuaire, récemment décoré. Un peintre achevait, à grands traits vigoureux, le portrait de l'Ange de l'Apocalypse surgissant du soleil levant. Certains bancs étaient neufs, le chœur et la clôture avaient été refaits. Corbett attendait. L'entretien du prêtre et des villageois s'acheva.

— Notre église vous plaît-elle, Messire ? demanda fièrement le franciscain.

— Oui, vous en avez accompli, du travail ! Vous devez avoir un bienfaiteur généreux !

Le prêtre détourna le regard.

— Le Seigneur nous a comblés de ses bienfaits, murmura-t-il. Et ses voies sont impénétrables.

— Sauf pour les deux malheureux enterrés dans votre cimetière.

Le franciscain fronça les sourcils :

— Que voulez-vous dire ?

— Il y a environ dix-huit mois, enchaîna Corbett, on a retrouvé, dans les bois, le cadavre de deux inconnus, un adolescent et une femme, complètement dépouillés de leurs vêtements et de leurs biens.

— Ah oui !

Le père Reynard fixa un point au-dessus de la tête de Corbett.

— C'est exact, reconnut-il à voix basse. On les a ensevelis dans la fosse commune, sous le vieil orme, dans un coin du cimetière. Pourquoi cette remarque ?

— Pour rien en particulier. Je me demandais si vous saviez quelque chose à leur sujet ?

— Non, sinon, je l'aurais dit aux enquêteurs royaux, mais on n'a jamais rien découvert sur eux ni sur les circonstances de leur mort atroce.

Le père Reynard se retourna pour parler à l'un de ses paroissiens alors que Dame Agatha et Ranulf entraient dans la nef. Ranulf avait le visage cramoisi. Il avait dû pas mal goûter à la forte bière de la taverne, pensa Corbett, qui le foudroya du regard. Mais son serviteur lui adressa une grimace narquoise en vacillant légèrement, avant de contempler l'église avec admiration. Dame Agatha prit le père Reynard par la manche et ils s'éloignèrent, la jeune religieuse élevant la voix pour s'excuser d'être en retard et lui demander de lui donner les hosties maintenant, car elle devait retourner au prieuré. Corbett entraîna son serviteur sous le porche.

— Alors, la bière était bonne ?

Ranulf, avec malice, fit un signe de connivence.

— J'ai renoué connaissance avec la servante du *Taureau*. J'en ai appris de belles, Messire, et pas seulement au sens charnel.

Il s'humecta les lèvres.

— Les apparences sont trompeuses, par ici.

— Je l'avais deviné, confirma sèchement Corbett. Que sais-tu de neuf ?

Il allait répondre lorsque Dame Agatha réapparut, portant les hosties dans un coffret en bois. Ils traversèrent alors la place pour aller récupérer leurs chevaux tandis que le soleil d'automne descendait déjà à l'horizon. Les villageois, fatigués, mettaient fin aux festivités et s'égaillaient sur le pré communal pour se diriger soit vers la taverne, soit vers leurs foyers où les attendaient d'autres divertissements. Laissant Ranulf somnoler, affalé sur sa selle, Corbett attendit que la jeune femme arrivât à sa hauteur.

— Je crois que les funérailles de Lady Aliénor auront lieu demain, n'est-ce pas ?

Son interlocutrice sembla mettre toute son âme dans le regard qu'elle lui décocha. Il en eut le souffle coupé. À l'exception de Maeve, il n'avait jamais vu dame plus belle. La lumière automnale la paraît d'un éclat particulier ; ses yeux étaient plus grands, plus sombres, ses lèvres pleines étaient entrouvertes et évoquaient la douceur du miel. Il toussa pour s'éclaircir la gorge.

— Quelle triste journée pour vous !

— Oui !

Elle eut un pauvre sourire.

— Une triste journée pour moi et notre communauté.

Corbett jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule. Ranulf était profondément endormi à présent et le clerc pria pour qu'il ne tombât pas de cheval et ne se rompît pas le cou. Il émit également l'espoir que Dame Agatha apporterait quelques lueurs sur le meurtre de Godstowe.

— Vous blâmez-vous, interrogea-t-il doucement, d'avoir laissé Lady Aliénor toute seule ? Je veux dire, bredouilla-t-il, que lorsque je vous ai parlé de son enterrement, vous avez eu l'air bouleversée et chagrinée. Cette énigme est si embrouillée, s'empessa-t-il d'ajouter. Je crois que Lady Aliénor vous aimait bien ?

Dame Agatha acquiesça d'un signe de tête.

— Et pourtant, elle vous a éloignée ce jour-là. Traversait-elle une crise de mélancolie ?

Dame Agatha reprit les rênes en main et poussa sa monture vers Corbett.

— C'est ce que tout le monde dit, murmura-t-elle. Savez-vous que la prière vous a menti lors de cet entretien, le premier jour ?

— Oui, je l'ai deviné en vous regardant.

Dame Agatha eut un petit sourire, comme pour elle-même.

— Oui, elle ment mal. Je veux dire... est-ce qu'une femme, minée par le désespoir, ordonnerait à tout son entourage de s'éloigner d'elle ? Je vous assure, Messire, que les semaines précédant sa mort, son humeur s'était grandement améliorée. Elle montrait plus de vivacité et de joie de vivre. Si elle avait été vraiment désespérée, je ne l'aurais jamais laissée seule.

— Qu'est-ce qui a provoqué ce changement, à votre avis ?

Dame Agatha eut un sourire moqueur.

— Je l'ignore. Quelquefois, je pense qu'elle avait un amant caché.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

La jeune religieuse se mordilla les lèvres, pesant soigneusement ses paroles.

— Une semaine avant de mourir, elle écrivit une de ses rares lettres au prince. Une brève missive. J'ai pu y jeter les yeux. Rien d'extraordinaire, sauf qu'elle y exprimait l'espoir qu'elle serait bientôt délivrée de son malheur. Je pense qu'elle avait un secret qu'elle n'a divulgué à personne.

— Vous croyez donc qu'elle avait un amant ? insista le clerc. Je veux dire, en plus du prince ?

— Peut-être ! Mais je ne le soutiendrais pas publiquement. Le prince est un homme dangereux. Je ne veux pas que l'on apprenne de ma bouche qu'il était cocu et qu'on en fasse des gorges chaudes.

— Ce dimanche soir-là, enchaîna Corbett, Lady Aliénor attendait-elle son amant, d'après vous ? On l'a vue marcher près de la chapelle. Peut-être avait-elle un rendez-vous secret ?

Dame Agatha lui lança un regard peu amène et Corbett eut un moment d'appréhension. Allait-elle refuser de répondre ?

— Vous me promettez de ne rien dire à personne ?

Corbett leva la main droite.

— Je le jure !

— Je crois, dit-elle dans un chuchotement presque inaudible, comme si des espions étaient tapis dans chaque arbre, je crois que Lady Aliénor s'apprêtait à s'enfuir du prieuré de Godstowe.

— Pourquoi cette supposition ?

— Elle recevait des messages. Il y a un chêne creux derrière la chapelle. Lady Aliénor m'avait mise dans la confidence et révélé

qu'elle s'y rendait, tous les jours, tard dans la soirée, pour voir si on y avait laissé une lettre.

— Combien de messages a-t-elle eus ?

— Dans le mois précédant sa mort, deux ou trois. Ils étaient dans une petite bourse en cuir.

— Vous ne les avez jamais lus par curiosité ?

— Non, la bourse était fermée d'un sceau. Lady Aliénor se serait vite aperçue que je l'avais ouverte. Mais je suis formelle : ces messages l'emplissaient de joie. Elle était devenue plus heureuse, plus sereine. Elle fit même allusion, à une ou deux reprises, à un départ éventuel.

— Mais qui pouvait bien lui envoyer ces messages ?

Dame Agatha haussa les épaules.

— Je l'ignore, mais le soir de sa mort, la prieure me demanda de l'aider à transporter le corps dans sa chambre. Il faisait sombre et, dans notre précipitation, nous n'allumâmes qu'une bougie. Je l'aidai à arranger la dépouille sur le lit et à tirer les courtines. Ce ne fut qu'à ce moment-là que je remarquai, dans un coin, deux sacoches de voyage remplies de vêtements et de cassettes de bijoux. C'est moi qui les ai défaites, ensuite. Je n'en ai parlé à personne jusqu'à aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— Vous plairait-il d'être celui qui insinuerait que Lady Aliénor s'apprêtait à fuir Godstowe et le prince ? Vous comprenez, poursuivit-elle avec émotion, je suis convaincue que, dans sa hâte, elle a trébuché dans l'escalier et fait cette chute mortelle.

Corbett eut un geste de doute.

— Serait-elle partie sans ses sacoches ? argumenta-t-il sans révéler que la prieure avait déjà réfuté la thèse de la chute dans l'escalier.

Dame Agatha pinça les lèvres.

— Je n'ai pas de réponse à cela.

— Vous n'avez rien découvert d'autre ?

Elle fit signe que non en souriant.

— Et la soeur âgée, celle qui s'est noyée dans son bain ? Avez-vous une idée de ce qu'elle voulait dire par « Sinistra, non dextra » ?

— » La gauche, pas la droite », murmura Dame Agatha. Absolument pas.

— Depuis combien de temps étiez-vous la dame de compagnie de Lady Aliénor ?

— Mon nom de famille est Savigny, dit-elle. Je suis née d'un père

gascon et d'une mère anglaise, dans la ville de Béarn, près de Bordeaux. Je suis devenue orpheline très tôt et pupille de la Cour. Je voulus entrer dans les ordres et décidai de partir en Angleterre.

Elle plissa les paupières.

— Il y a environ dix-huit mois de cela. Lady Aliénor se trouvait déjà à Godstowe. J'ai fait sa connaissance et elle a demandé à la prieure si je pouvais être sa dame de compagnie.

La monture du clerc renâcla soudain en entendant un animal s'agiter dans les halliers, près du sentier, et Corbett dut la calmer. Dame Agatha et lui éclatèrent de rire, alors, car le bruit avait réveillé Ranulf qui jura entre ses dents et fit claquer ses lèvres, tout ragaillardi, apparemment, par son petit somme. À ce moment-là, ils abordaient le tournant qui les mettait en vue de la flèche vert foncé du prieuré. Ranulf se porta à leur hauteur et, l'humeur badine, commença à se moquer gentiment de Dame Agatha. Corbett, lui, retomba dans le silence. La porte de Galilée franchie, le clerc souhaita bonne nuit à la soeur et ordonna à Ranulf de ramener les chevaux à l'écurie. Il le regarda s'éloigner en compagnie de la jeune religieuse qu'il continuait à taquiner jovialement et à qui il demandait, l'air innocent, si elle connaissait l'histoire du moine paillard de Ludlow. Corbett hocha la tête et rentra à l'hôtellerie où il alla voir la soeur hôtelière pour savoir s'il avait reçu des lettres.

— Des laitues ? s'écria-t-elle. Oh non ! La récolte de cette année a été désastreuse.

Il poussa un gémissement et monta à sa chambre. Là, il se jeta sur l'étroit lit de camp et réfléchit à ce qu'il avait appris. D'abord le père Reynard admirait en secret Lady Aliénor et se trouvait près de la porte de Galilée le soir fatidique. Ensuite Lady Aliénor avait été assassinée dans ses appartements le jour où elle complotait de fuir vers un mystérieux amant ou ami. Qui cela pouvait-il être ? Il laissa libre cours à sa rêverie et ne put se départir d'un sentiment de culpabilité, car lorsqu'il songeait à Maeve, il voyait également le visage d'ange de Dame Agatha.

Il se leva, redescendit l'escalier et sortit dans le crépuscule. Il traversa le domaine et passa derrière la chapelle d'où lui parvinrent les accents mélodieux du plain-chant : les religieuses avaient entonné le premier psaume des complies. Le vieux chêne mort semblait lui faire signe comme un grand doigt surgi de l'herbe verdoyante. Il examina minutieusement l'énorme cavité : rien, à part du bois pourri et une poignée de feuilles mortes.

— Celui qui a apporté les messages a dû forcément franchir le mur, constata-t-il à voix basse.

Il mesura les trente pas qui le séparaient de l'enceinte crénelée, haute d'environ vingt pieds, et la contempla pensivement. Le mystérieux messenger avait dû être extrêmement souple pour l'escalader et repartir ensuite par le même chemin après avoir déposé sa lettre. Il n'y avait pas d'autre issue, à moins de traverser le prieuré, mais un intrus aurait été arrêté par le portier ou repéré par un membre de la communauté, religieuse ou soeur converse. Corbett se passa une main sur le visage. Il sentait qu'il y avait anguille sous roche, mais il était trop épuisé pour arriver à une conclusion quelconque. Il revint donc à sa chambre où Ranulf l'attendait, un gobelet de vin à la main.

— J'espère que les chevaux sont à l'écurie et que Dame Agatha est revenue, saine et sauve, au sein de sa congrégation ?

Ranulf se contenta de grimacer un sourire.

— Et qu'as-tu glané au village ?

— Eh bien, répondit Ranulf en se grattant la tête, comme je vous l'ai dit, les apparences sont trompeuses. Le père Reynard se montre, peut-être, virulent dans ses sermons, mais il est source de réconfort spirituel et matériel pour ses paroissiens.

— Comment cela ?

— Hum ! Non seulement il refuse de percevoir la dîme, mais il semble avoir des fonds qui lui permettent de distribuer des aumônes et de faire entretenir, peindre et meubler l'église.

— Et pas de bienfaiteur connu ?

Ranulf fit signe que non.

— Quoi d'autre ?

— La servante du *Taureau* affirme avoir vu l'adolescent et la femme qui ont été retrouvés assassinés dans la forêt. Elle les a aperçus quand ils sont passés devant la taverne. Ils prenaient la direction de Godstowe.

— Et on ne les a jamais revus vivants ? demanda Corbett.

— La fille soupçonne aussi son patron, le tavernier, de braconner.

— Et alors ?

Ranulf eut un sourire malin.

— Elle m'a dit qu'il avait rencontré quelqu'un du couvent la nuit de la mort de Lady Aliénor, et que le père Reynard est bien parti vers Godstowe, mais qu'il a disparu, ensuite, jusqu'au lendemain matin.

Corbett se laissa aller sur l'oreiller et fixa le plafond.

— Il y a quelqu'un que nous avons oublié d'interroger, reprit-il, c'est cet ivrogne de portier. Il pourrait nous apporter des éclaircissements sur cette affaire.

Il observa son compagnon.

— Je suppose que tu as l'intention de faire la fête tard, cette nuit ?

Ranulf opina du bonnet et reposa son gobelet. Puis, prenant sa cape, il descendit l'escalier avant de pousser un soupir de soulagement en entendant les doux accords de la flûte que Corbett portait toujours sur lui : cela signifiait que son maître, satisfait, se livrait à de mystérieuses cogitations et qu'il ne le surveillait donc pas. Ranulf, lui aussi, avait tout lieu d'être heureux : non seulement la servante du *Taureau* lui semblait être une jeune personne aux dons prometteurs, mais en plus il se faisait un joli petit pactole en vendant ses remèdes exotiques aux clients de la taverne et aux villageois.

La nuit s'annonçait plutôt fraîche et, rasant le mur d'enceinte, il gagna au petit trot la loge du portier, près du grand portail. Il frappa doucement à l'huis qui s'ouvrit sur Nez Rouge, et jeta un rapide coup d'oeil par-dessus l'épaule de ce dernier. À l'intérieur, les deux soldats du prince, assis à la table, avaient déjà un coup dans le nez. Ranulf entrevit des dés et sourit.

— Bonsoir, Messeigneurs ! s'exclama-t-il. Je m'ennuie et n'arrive pas à trouver le sommeil.

Il fit tinter les pièces de son escarcelle.

— Je suis prêt à me payer du vin, et puis j'ai des dés et aimerais bien apprendre toutes les finesses du jeu !

Le portier et les gardes l'accueillirent comme le Messie. Il s'affala sur un banc et tendit une pièce d'argent.

— Mon écot pour le vin... Et voici les dés, ajouta-t-il jovialement. Je les ai achetés à Londres, mais mon maître...

Il n'acheva pas sa phrase tandis que ses hôtes s'empressaient de le rassurer. Et son « éducation » commença. Il fit son naïf, perdant au début pour aiguïser leur appétit, mais au bout d'une heure, les bourses de ses trois victimes étaient vides. Les soldats, que l'ivresse rendait pratiquement incapables de comprendre qu'ils avaient été roulés, se traînèrent vers leurs paillasses. Le portier, en revanche, résista mieux à l'alcool et la lueur de méfiance qui brillait dans ses yeux chassieux déplut fort à Ranulf.

— Écoute, mon vieux, proposa le jeune homme, je vais partager mes gains avec toi. Ce n'est que justice. J'ai eu la chance des débutants.

Le portier tendit la main.

— Un instant. Parle-moi d'abord de la mort de Lady Aliénor ! enchaîna Ranulf.

L'autre recula et s'essuya la bouche d'un revers de main. Ranulf remplit les gobelets. Dehors le vent s'était levé et leur apportait, mêlés à son faible gémissement, les cris lointains des créatures nocturnes qui peuplaient la sombre forêt au-delà du mur d'enceinte. Le toit de chaume craquait comme pour se lamenter sur les secrets épouvantables que recelait le prieuré. Ranulf ferma à demi les paupières, puis se leva avec un soupir et commença à ranger l'argent gagné dans une petite escarcelle de cuir.

— Attendez !

Le portier se mit péniblement debout.

— Je vais vous dire un secret, mais il faudra m'accompagner.

Ranulf accepta et, le portier éméché à ses côtés, il s'enfonça dans la nuit, une lanterne en corne à la main. La porte se referma violemment derrière eux, comme un coup de tonnerre. Le jeune homme regarda le ciel et poussa un petit grommèlement. L'orage n'allait pas tarder, assurément. Les nuages s'amoncelaient et cachaient la pleine lune. Ranulf tressaillit en entendant le hululement d'une chouette et les chuintements menaçants d'autres oiseaux nocturnes. Le vent soufflait sa sourde mélopée, les feuillages s'agitaient en bruissant étrangement comme si des ombres les guettaient dans les ténèbres. Ranulf s'emmitoufla dans sa cape et s'arrêta pour contempler l'énorme masse noire du prieuré qui se détachait contre la voûte céleste. Aucune lumière n'y brillait, à présent. L'air vif le dégrisa et, sans plus dissimuler ses intentions, il se mit à interroger le portier sur ce qu'il venait de dire. L'autre esquiva les questions, mais Ranulf insista. À la fin, son interlocuteur s'écarta de lui.

— Vous saurez tout bientôt, promit-il d'une voix pâteuse.

Ils contournèrent les bâtiments pour gagner la porte de Galilée, Ranulf restant délibérément derrière son compagnon. Le portier se mit à manipuler son lourd trousseau de clefs en bredouillant des obscénités, et il lui fallut un certain temps pour trouver enfin la bonne. Ils s'engagèrent alors dans le sentier qui, baigné de clair de lune, courait sous la voûte des arbres comme une rivière argentée. Ils poursuivirent leur chemin jusqu'à ce que le portier tournât soudain dans un routin qui s'enfonçait dans l'obscurité et l'épaisseur de la forêt. L'endroit était sinistre, bien que le portier fût assez cocasse avec son allure hésitante et ses jurons d'ivrogne, s'arrêtant de temps à autre pour presser Ranulf et lui ordonner de tenir la lanterne plus haut ; ils

parcoururent au moins trois milles avant de sortir du bois et de déboucher sur un sentier menant à un croisement.

Ranulf leva sa lanterne et son sang se glaça dans ses veines quand il aperçut le gibet. Un corps à moitié décomposé tournait et se tordait encore dans ses chaînes. Le portier fit signe d'approcher à Ranulf.

— Vous voulez connaître mon secret ? proposa-t-il d'une voix mal assurée.

— Oui ! siffla le jeune homme.

— Jurez que vous n'en direz rien !

Ranulf leva la main droite.

— Non, gronda le portier. Ici !

Saisissant le jeune homme par la main, il le conduisit à la potence. Là, il fit passer de force cette main entre les chaînes jusqu'à ce que le bout des doigts touche la chair corrompue du pendu, juste au-dessus de l'endroit où battait le coeur, autrefois. Ranulf eut la nausée et crut qu'il allait rendre tout le vin qu'il avait ingurgité. Le portier, titubant à ses côtés, fit craquer et gémir le pendu dans ses fers jusqu'à ce que tous les trois parussent mener une danse macabre. Ranulf donna sa parole, mais le pire était à venir. Le portier prit son couteau, taillada le cadavre et fit une petite entaille au poignet du jeune homme. Puis il l'obligea à approcher la main de celle du supplicié. Ranulf sentit, sur sa peau, la rugosité visqueuse du cadavre comme si un immonde serpent se coulait le long de son bras. Il faillit s'évanouir de terreur, mais en maudissant Corbett et sans prêter la moindre attention aux paroles qu'il prononçait, il jura de ne jamais révéler le secret, ni dans ce bas monde, ni dans l'autre. Une fois achevée cette funèbre comédie, il recula de quelques pas. Sa jovialité habituelle avait disparu et il porta la main au poignard qui pendait à sa ceinture. Le portier, encore ivre, avait du mal à se tenir droit.

— Écoute, mon vieux, s'écria sèchement Ranulf, j'ai prêté serment, alors maintenant, vide ton sac ! Que sais-tu de si épouvantable et mystérieux sur la mort de Lady Aliénor ?

— Je n'ai pas dit « Lady Aliénor » ! chantonna l'autre. Je n'ai pas dit « Lady Aliénor » ! J'ai dit « mon secret ». Vous avez promis de jurer et de partager vos gains avec moi en échange de mon secret !

Il s'immobilisa et ses traits avinés s'affaissèrent quand Ranulf le piqua sous le menton de la pointe de son arme.

— Doucement ! Doucement ! plaida-t-il d'une voix embarrassée.

— Ton secret, gredin !

Le portier s'agenouilla et se mit à gratter la terre meuble près du

poteau du gibet. Il écarta cailloux et mottes pour finalement extraire un sac en lambeaux.

— Voici mon secret !

Ranulf s'accroupit près de lui, trancha le cuir et déversa le contenu du sac dans le faible rond lumineux projeté par la lanterne. Pas grand-chose. Des os fins et jaunâtres, et un petit collier en cuir.

— Qu'est-ce que c'est ? marmonna Ranulf.

— Eh bien ! Vous avez entendu parler du meurtre ? répondit le portier. L'adolescent et la femme dont on a retrouvé les corps nus dans une fondrière ? Une semaine après, je braconnais dans les parages et je suis tombé sur le cadavre d'un petit chien de compagnie. La pauvre bête avait dû mourir de faim et de soif, peut-être, ou encore de chagrin pour sa maîtresse. Seules les grandes dames ont des petits chiens de compagnie comme celui-là ! Personne, dans le village, ne posséderait ce genre de chien, et au couvent, la prieure y est fermement opposée. J'en ai donc conclu qu'il devait appartenir à la jeune femme assassinée.

Son rictus satisfait révéla des chicots jaunes qui luisaient étrangement dans la pénombre. Il montra le morceau de cuir élimé.

— C'est le seul indice qu'on a sur elle.

— Pourquoi ne pas l'avoir remis au shérif ou aux juges ? demanda Ranulf.

— Parce qu'il y avait un fermoir en or, marmonna son interlocuteur. Je l'ai vendu à un rétameur. C'est pourquoi j'ai pensé que ce serait mieux d'enterrer la pauvre bête.

Il lut la colère dans les yeux de Ranulf.

— Prenez ce collier ! le pressa-t-il. Une devise y est gravée. Examinez-la soigneusement. Eh bien, voilà ! C'est mon secret ! geignit-il. Je ne sais rien de Lady Aliénor. J'étais saoul comme une grive le soir de sa mort. Il a fallu que je cuve mon vin avant que la prieure m'envoie à Woodstock. Dieu sait comment j'ai réussi à y aller ! J'ai donné le message à un chambellan et je suis revenu tant bien que mal.

— Tu t'y es rendu à cheval ?

— Non, il y a un raccourci par les champs, qui est très visible en plein jour. Allez de l'autre côté du prieuré, derrière la ferme. Vous verrez le chemin. Il faut moins d'une heure pour atteindre le palais.

Ranulf empocha le collier de cuir avec un soupir et attendit que son compagnon réenterre les os. Puis ils revinrent au prieuré, Ranulf soutenant le portier et l'écoutant se décerner compliment sur compliment.

— Personne n'aurait l'idée de chercher sous une potence ! ne cessait-il de bafouiller.

Ranulf se gardait bien de le contredire, et une fois franchie la porte de Galilée, il lui tendit l'argent promis et rentra à l'hôtellerie.

Corbett ne dormait pas. Il était assis par terre, des parchemins éparpillés tout autour de lui. Ranulf devina qu'il avait passé son temps à gribouiller des notes en s'efforçant de trouver une logique à l'énigme qui le préoccupait. Il lui raconta succinctement ce qui venait de lui arriver. Corbett grommelait avec impatience et le pressait d'en arriver au fait. À la fin, il s'empara du collier abîmé. Il ordonna à Ranulf de lever la chandelle et examina soigneusement l'inscription gravée sur le cuir défraîchi : *Noli me tangere*. « Ne me touchez pas ! »

— Qu'en penses-tu, Ranulf ?

— On dirait la devise d'une famille.

— C'est possible.

Corbett frotta le collier entre ses doigts et alla à la fenêtre, écoutant d'une oreille distraite les bruits de la nuit. Il avait l'intime conviction que l'assassinat de Lady Aliénor et les meurtres atroces et silencieux de cette mystérieuse jeune femme et de son compagnon dans les bois étaient inextricablement liés.

Les cachots du Louvre étaient l'antichambre de l'Enfer. Peu, parmi ceux qui descendaient le sombre escalier de pierre, réapparaissaient pour raconter leurs épreuves. Les bourreaux de Philippe IV, une bande composite d'Italiens et d'étranges barbares venus de Valachie, s'avéraient experts dans l'art de briser corps et âmes. Eudo Tailler, pourtant, avait prouvé qu'il était une de leurs victimes les plus résistantes. Malgré sa blessure à la cuisse, due au carreau d'arbalète, il avait survécu au chevalet, au brodequin et à l'estrapade. Il avait tous les membres brisés mais il s'accrochait féroce à la vie. Il avait vu le jeune clerc français qu'avait séduit Céleste céder en quelques jours et avouer tout ce que l'on avait voulu. Eudo était d'une autre trempe. Il n'avait pas peur, car sa haine des Français était plus forte que sa crainte de la mort. Quinze ans auparavant, les troupes de Philippe avaient attaqué et rasé le village de son père, massacrant en une seule nuit les frères et soeurs d'Eudo, ainsi que sa jeune femme et son enfant.

Il refusait de révéler quoi que ce soit. Oh, bien sûr, il leur avait débité un tas de mensonges. Ils l'avaient piégé en lui demandant le nom des autres agents anglais à Paris. Il leur avait raconté des

sornettes, mais, après vérification, ils étaient revenus à la charge, plus furibonds que jamais. Ils l'avaient extirpé de la fange de son cachot fétide pour le traîner sous les hautes voûtes de la salle des tortures et le soumettre de nouveau à la question. Eudo avait, par intermittence, aperçu le roi de France, sa chevelure blonde reflétant la lueur des torches crépitantes. Le monarque, debout derrière les bourreaux masqués de noir, guettait ses réponses. Maintenant, c'était fini. Eudo savait qu'il allait mourir. Il avait compris, également, ce que voulaient les Français : la vérité sur l'ancienne maîtresse du prince héritier, que l'on avait bannie à Godstowe.

Que lui avait raconté Corbett à son propos ? lui demandaient-ils. Avait-elle épousé le prince ? Certaines des religieuses n'étaient-elles pas des agents au service du roi ? Le nom de Courcy lui rappelait-il quelque chose ?

Les lèvres sanglantes et tuméfiées, Eudo avait affirmé qu'il ne savait rien. Ses tortionnaires avaient donc changé de refrain.

Qui était ce tueur à gages, ce Montfort qui suivait Édouard d'Angleterre ? Se trouvait-il à Godstowe ou à Londres ?

Il aurait été bien incapable de le leur dire. Tout ce qu'il savait, il l'avait appris par une conversation entendue par hasard dans une auberge de Bordeaux. Mais le Gascon avait sa petite idée sur la véritable identité du tueur. À présent, en ce dernier jour de son existence, il était évident qu'il ne pouvait plus supporter la douleur. Ils l'avaient enchaîné à un mur et posaient des barres rougies au feu aux endroits les plus sensibles et fragiles de son corps. Il ouvrit ses lèvres sanguinolentes sur un cri silencieux.

— Le nom du tueur, Messire Tailler ?

Eudo fit un signe de dénégation. La douleur le fouailla à nouveau.

— Le nom du tueur, Messire Eudo ? Donnez-nous son nom et vous pourrez dormir.

Eudo sentit sa vie lui échapper. Il eut une impression de détachement, comme s'il flottait au-dessus des bourreaux qui n'auraient fait que jouer avec ce qui avait été, autrefois, son corps, ce tas de chair misérable. Il se mit à réciter son acte de contrition. Dieu n'oublierait sûrement pas sa loyauté envers son roi. Un clerc qui avait accompagné le monarque dans la salle de torture fit signe aux tortionnaires de s'éloigner. Puis, dissimulant son dégoût, il approcha l'oreille de la bouche du mourant.

— Qu'avez-vous dit, *Monsieur*. Tailler ? Le nom du tueur ?

Eudo rassembla toutes ses forces et bredouilla un nom, comme s'il ne pouvait résister à la souffrance. Le clerc se redressa et, par-dessus

son épaule, adressa un sourire de triomphe à son souverain.

— Il nous l'a dit, Sire ! Nous le tenons !

Le roi demeura impassible.

— Demandez-le-lui encore ! ordonna-t-il d'une voix péremptoire.

Le clerc s'avança, jeta un coup d'oeil à Eudo et recula hâtivement.

— Il est mort, Sire !

Philippe IV hocha la tête.

— Détachez-le ! lança-t-il.

Puis il se tourna vers le clerc :

— Faites parvenir au seigneur de Craon ce message codé. Il doit le recevoir le plus vite possible.

CHAPITRE VI

Le lendemain, dûment secoué par son maître, Ranulf s'éveilla, les yeux rougis.

— Pour l'amour de Dieu, Messire !

— Ou plutôt celui du Diable, que tu sers depuis belle lurette par tes beuveries nocturnes et ta paresse pour te lever ! plaisanta Corbett.

— C'est à votre service que je suis resté trop longtemps ! grommela Ranulf.

Il sauta du lit, se frotta les dents d'un doigt trempé dans du sel, se lava le visage dans de l'eau de rose, mit ses bottes et, précédé d'un Corbett encore goguenard, descendit prendre son petit déjeuner dans la cuisine.

— Qu'allons-nous faire aujourd'hui, Messire ?

Corbett, l'air pensif, mâchait un petit pain mollet tiré d'un panier couvert d'un linge blanc.

— Crois-tu à l'Enfer, Ranulf ? demanda-t-il soudain.

— Bien sûr ! Pourquoi ?

Corbett désigna l'unique vitrail de la pièce, où l'artiste avait illustré à grand renfort de détails sa propre vision de l'Enfer : des démons aux yeux flamboyants de cruauté, les narines et la bouche exhalant leur souffle fétide, déchiraient la chair des damnés avec des tenailles chauffées au rouge et les transperçaient de clous rougeoyants tandis que d'autres battaient les malheureux avec des fouets et des pointes de fer. Ranulf examina le vitrail avec curiosité et un frisson d'angoisse lui parcourut l'échine : certains pécheurs étaient jetés dans des fours brûlants ou des chaudrons d'huile bouillante, d'autres avaient les membres rompus sur d'énormes roues tournoyantes ; au bas du vitrail les guettaient serpents, dragons, vipères, furets, crapauds repoussants et vers immondes.

— Si on regarde assez longtemps, Messire, on se croit véritablement en Enfer, commenta Ranulf à mi-voix. Pourquoi cette question ?

Corbett sirota sa boisson, la mine songeuse.

— Quel endroit paisible que ce prieuré ! Écoute !

Son serviteur regarda à l'extérieur et prêta l'oreille aux divers sons de la communauté vaquant à ses occupations : cliquetis de seaux à lait, fracas de charrettes, gazouillis limpide d'oiseaux et en contrepoint les doux accents du plain-chant en provenance de la chapelle.

— Comme c'est calme ! reprit Corbett. Et pourtant, j'ai la conviction que Satan lui-même, le Prince des Ténèbres, s'est échappé de ce chaudron de l'Enfer pour venir rôder dans ces lieux ensoleillés.

Ranulf tressaillit.

— Tu sais, Ranulf, poursuivit Corbett en s'essuyant les lèvres d'un linge, quand j'étais enfant, ma mère m'emmena un jour écouter un prédicateur célèbre qui décrivit l'Enfer comme un lac de fournaise grouillant de serpents venimeux. Les calomniateurs y entraient jusqu'aux genoux, les fornicateurs...

Corbett jeta un coup d'oeil narquois à Ranulf.

—... y étaient plongés jusqu'au cou, les traîtres et les adultères jusqu'aux yeux.

Corbett sourit.

— Je me rappelle bien ce sermon parce que mon père, un pince-sans-rire, se pencha vers moi et me chuchota qu'à en juger par son évocation éloquente de l'Enfer, le prédicateur devait y avoir fait un petit séjour !

Ranulf se détendit en grimaçant.

— Cela dit, reprit Corbett, en bouclant baudrier et épée, je me souviens d'une chose : ce prêtre était en réalité un homme d'une très grande bonté qui certifia à ma mère que notre sainte mère l'Église ne désirait qu'effrayer ses ouailles, à l'exception, précisa le clerc en regardant dehors entre ses paupières mi-closes, à l'exception des assassins, des tueurs et en particulier de ces fils de Caïn qui complotent la mort de ceux qu'ils détestent avec une froide et haineuse détermination.

Corbett se tut un instant.

— C'est ce dont il s'agit à Godstowe, Ranulf. D'abord, énuméra-t-il sur ses doigts, on a assassiné Lady Aliénor Belmont. Crois-moi, ce n'est pas un accident, mais un meurtre prémédité et commis de sang-froid. Ensuite, on a également tué cette soeur âgée, Dame Martha, parce qu'elle savait quelque chose. Et enfin, je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a un lien entre les cadavres retrouvés dans la forêt voisine et ces deux assassinats.

La mine grave, il regarda son serviteur bien en face.

— À mon avis, il est grand temps de dire deux mots à notre vieil ami, le portier !

— Messire !

— Oui ?

— Je n'ai pas fini mon vin ! lança Ranulf, l'oeil torve.

Corbett s'adossa au chambranle en souriant.

— J'attendrai, mais ce n'est pas ce qui te tracasse, n'est-ce pas ?

Ranulf avala une longue gorgée.

— Non, en effet ! Je me demande bien qui est l'assassin.

— Dieu seul le sait ! Le roi ? Le prince ? Gaveston ? Ce damné favori sodomite est capable de tout.

Corbett soupira.

— Ou le meurtrier pourrait être l'une des religieuses, ou même ce bon prêtre de la paroisse.

Il fit une pause.

— Tu es prêt, maintenant ?

— Comme toujours, mon maître.

Ils se dirigèrent vers la loge du portier. Assez curieusement, l'homme était déjà levé. Affalé sur un banc, près du seuil, il se réchauffait au soleil, les mains serrées autour d'une chope de bière.

— Je vous souhaite bien le bonjour, Messire !

Il grimaça sous le soleil et fit une mimique de connivence à l'adresse de Ranulf.

— Vous voulez nous quitter ?

— Bonjour, dit Corbett en frappant doucement de sa botte celle de son interlocuteur. Oui, je voudrais partir, mais avant j'aimerais que tu nous montres l'endroit où l'on a retrouvé ces deux cadavres.

— Quels cadavres ? riposta l'autre en jetant un coup d'oeil furieux à Ranulf.

Le clerc se pencha et referma une poigne d'acier sur son épaule.

— Ne joue pas au plus fin ! chuchota-t-il. Il y a environ dix-huit mois, on a découvert les corps dénudés d'un adolescent et d'une jeune femme dans la forêt. Ils avaient eu la gorge tranchée. Toi, tu es tombé ensuite sur le cadavre d'un petit chien de compagnie, pas très loin. Tu as pris le collier, vendu le fermoir en or et enterré les restes au pied du

gibet.

Corbett vit la peur s'emparer de l'homme.

— Bon, enchaîna-t-il, il se peut que tu ne sois pas l'assassin, mais en tout cas, tu es un voleur ! Tu as dévalisé des morts et dissimulé des renseignements aux juges royaux et au shérif. Je suis prêt à l'oublier si... si tu acceptes de faire une petite promenade en cette belle journée.

Sur un dernier regard venimeux à Ranulf, le portier reposa violemment sa chope de bière sur le banc, ouvrit la poterne en grommelant et les précéda sur le chemin poussiéreux qui serpentait entre les arbres jusqu'au village de Woodstock. Le portier marchait en tête, Corbett et Ranulf le suivaient d'un pas nonchalant. Le clerc aspira de bonnes goulées d'air frais en s'étirant.

— Pourquoi faut-il voir cet endroit ? gémit Ranulf.

— Par curiosité ! lui rétorqua Corbett.

Soudain le clerc s'arrêta dans un tournant et saisit son serviteur par le bras.

— Chut ! Ecoute ! siffla-t-il tandis que le portier continuait sa route, sans se rendre compte de ce qui se passait derrière lui.

Ranulf tendit l'oreille en s'efforçant de faire abstraction des bruits de la forêt, du babillage des oiseaux et du bruissement de la sauvagine courant sous les épaisses fougères vertes. Puis lui aussi entendit les pas glissant sur l'ardoise fine du chemin. Le portier s'arrêta et se retourna. Corbett lui fit signe de se taire et de ne pas bouger d'un pouce. Quelqu'un approchait.

— Je crois deviner qui c'est ! murmura Corbett.

Ils perçurent une respiration haletante. Puis apparut une silhouette portant l'habit gris du prieuré. Corbett aperçut des joues roses et des yeux étincelants sous la guimpe.

— Dame Catherine ! s'exclama-t-il.

La soeur sursauta en poussant un petit cri et ses doigts voletèrent à sa bouche.

— Bien le bonjour, Dame Catherine !

— Bonjour à vous, Messire, répondit la religieuse, toute troublée. J'allais...

Corbett quitta le couvert des arbres.

— Ne mentez pas, ma soeur ! Dame Amelia ne vous permettrait jamais de vous promener seule, et je suis sûr que rien ne vous appelle au village !

Le visage de Dame Catherine s'empourpra plus encore. Ranulf, en connaisseur, lorgnait sa poitrine généreuse qui palpitait sous la robe de laine grise.

— Vous nous suiviez ! déclara Corbett. Je vous ai aperçue du coin de l'oeil quand je parlais au portier.

— Je...

La soeur détourna le regard.

— Vous avez raison, je vous suivais, avoua-t-elle. Je vous ai vus en grande conversation avec le portier, puis vous êtes partis brusquement. Alors j'ai cédé à la curiosité.

— Pourquoi ? lui demanda Corbett.

Les traits de Dame Catherine se durcirent.

— Vous êtes venus dans notre prieuré pour insinuer que des faits abominables s'y étaient produits, répondit-elle, acerbe.

— Mais c'est la stricte vérité, ma soeur !

Corbett se retourna et, d'un geste agacé, signifia au portier de rester là où il était.

— À mon avis, Lady Aliénor n'est pas tombée dans l'escalier, et j'ai des doutes, également, quant à la noyade de Dame Martha. Enfin, vous pouvez informer Dame Amelia que je m'intéresse maintenant à ces deux corps que l'on a retrouvés dans la forêt voisine.

— Oh !

Corbett se rapprocha.

— Vous avez entendu parler de cette affaire ? s'interposa Ranulf.

— Bien sûr ! Nous sommes toutes au courant. Je suis persuadée que Dame Amelia vous a confié tout ce que nous savions.

Corbett se passa les doigts dans les cheveux.

— Que nous a révélé vraiment Dame Amelia, ma soeur ?

Le clerc regarda le ciel sans nuages.

— Allons ! insista-t-il doucement. Vous avez quitté le prieuré ce matin sur ses ordres, alors dites-moi ce que Dame Amelia et vous-même savez sur ces cadavres. Cela nous évitera de vous interroger à nouveau.

La religieuse eut un geste résigné.

— On les a découverts dans une morasse, il y a dix-huit mois. On les a mis dans des sacs en toile et transportés à l'église de Woodstock pour qu'ils y soient enterrés. Le shérif et le coroner sont venus dans le

village et ont procédé à une *inquisitio post mortem*, mais il n'en est rien sorti, à part que deux voyageurs leur ressemblant avaient traversé le bourg un peu plus tôt.

Dame Catherine grimaça.

— On les a retrouvés assassinés et entièrement nus, et personne ne s'est présenté pour réclamer les corps.

— Où allaient-ils ?

— Nous l'ignorons.

— Aviez-vous prévu leur arrivée à Godstowe ?

— Non ! Nous avons quelques visiteurs, mais la plupart ont l'aval de la prieure pour venir voir leurs parentes. Nous n'attendons personne de ce genre. Je...

Elle s'interrompit et redressa un peu sa guimpe.

— C'est moi qui suis responsable de l'accueil des visiteurs. Le shérif m'a déjà posé cette question et je lui ai donné la même réponse.

— Et alors ?

Dame Catherine humecta ses lèvres desséchées.

— Le shérif a conclu, comme nous, que ces deux malheureux étaient des voyageurs surpris par des hors-la-loi.

Puis, fixant les profondeurs sombres de la forêt verdoyante, elle ajouta :

— Il y a des bandits de grand chemin par ici. Et maintenant, vous vous rendez à l'endroit où on a découvert les corps, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec un sourire faux.

— Oui, le portier a offert de nous y emmener, mentit Corbett.

— Je ferais mieux alors... bégaya-t-elle. Je ferais mieux de rentrer.

— Dame Catherine ?

— Oui, Messire ?

— Aviez-vous quelque estime pour Lady Aliénor ?

— C'était une courtisane, la courtisane du prince !

Dame Catherine cracha presque les mots.

— Croyez ce que vous voulez, mais j'affirme qu'on n'aurait jamais dû l'envoyer à Godstowe !

— Pourtant la prieure ne s'y est pas opposée ?

— Notre prieure fait la loi à elle toute seule ! fit remarquer la soeur d'un ton hargneux. Elle suit ses propres règles. Elle a obtenu cette

charge de prière grâce aux services rendus par son père au prince, il y a longtemps.

— Vous ne la portez pas dans votre cœur ? s'enquit Ranulf avec curiosité.

— Elle peut se montrer fort stricte, répondit prudemment Dame Catherine. Elle a banni toutes festivités et animaux de compagnie. Elle est très pointilleuse en ce qui concerne les lieux où nous nous rendons, et elle limite le nombre de nos visiteurs. Elle a interdit la chasse et les faucons, mais par contre...

— ... Mais par contre, l'interrompt doucement Corbett, elle a permis à la courtisane d'un prince de rejoindre votre congrégation.

— En effet.

— Mais est-ce que vous l'estimiez ? insista Ranulf. Je veux dire, Lady Aliénor ?

Dame Catherine pinça les lèvres.

— Nous ne nous occupions pas d'elle. Elle était hautaine, distante. Les seules à qui elle adressait la parole étaient la prieure et Dame Agatha.

— En ce cas, Dame Catherine, vous n'avez plus besoin de nous accompagner, dit Corbett en la saluant et en tapant sur l'épaule de Ranulf. Vous pouvez révéler à Dame Amelia l'endroit où nous allons nous promener. Annoncez-lui aussi que nous rentrerons sous peu.

Sous le regard attentif des deux hommes, elle fit volte-face et s'éloigna en s'efforçant de préserver sa dignité, malgré sa démarche dandinante.

— Étrange, laissa tomber Corbett. Où la prieure pensait-elle donc que nous allions ? Cela m'intrigue !

Ils reprirent le chemin, rameutant en passant le portier qui, l'air renfrogné, était accroupi sur le talus, occupé à mâchonner un brin d'herbe.

— Que voulait Dame Catherine ? demanda-t-il. Vous ne lui avez pas parlé du collier, hein ?

— Elle est venue nous souhaiter bon voyage, répondit ironiquement Ranulf. Et nous ne lui avons pas parlé du collier. Ni, ajouta-t-il malicieusement, du fermoir en or que tu as volé !

Ils marchèrent encore pendant quelque dix minutes et étaient déjà en vue des fumées bleues du bourg, chauffées au charbon de bois, qui s'élevaient au-dessus des arbres lorsque le portier s'arrêta tout d'un coup et tourna à gauche dans une sente au tracé bien visible. Ranulf

frissonna. Les bois obscurs et silencieux, les ombres étranges, les trouées soudaines de soleil, le babillage et le remue-ménage constant des oiseaux et des animaux invisibles le mettaient toujours mal à l'aise.

— Vive les coupe-gorge de Southwark ! bougonna-t-il.

— À chacun son royaume ! rétorqua Corbett.

Ils suivirent le portier sur la sente sinueuse, puis débouchèrent soudain dans une clairière bordée de bouquets d'arbres. Le silence n'y était rompu que par le gazouillis d'un petit cours d'eau qui tombait en cascade sur des rochers surgissant du sol, tels les doigts d'un géant enterré.

— Faites attention ! murmura le portier.

Il désigna les abords du ruisseau où l'herbe semblait plus sombre, plus longue, plus touffue.

— Regardez ! insista-t-il.

Il ramassa une branche et la jeta au beau milieu de la tache de verdure. Ranulf déglutit nerveusement lorsque le bout de bois toucha le sol. Il y eut un bruit de succion, une petite mare se forma et le rameau disparut sans laisser de traces.

— C'est une fondrière, expliqua le portier. Il y en a un certain nombre dans cette forêt. Seuls des imbéciles viendraient s'y promener ! ajouta-t-il avec un rictus qui dévoila ses chicots.

— Où a-t-on retrouvé les corps exactement ?

— Eh bien, dit le portier en se grattant la tête, d'après ce que j'ai compris, on les avait traînés jusqu'à la morasse, mais ils n'étaient pas tout à fait enlisés. Deux amoureux du village, qui cherchaient un coin tranquille, les ont aperçus et sont tout de suite allés chercher du secours. Nous les avons retirés de la fondrière.

— Quel aspect avaient-ils ?

— Alors ça, ça nous a bien intrigués ! Quand j'ai appris la nouvelle, je suis parti en vitesse du prieuré. J'étais présent lorsque les baillis sont arrivés. Les corps étaient nus comme au jour de leur naissance, aucun vêtement, aucun bijou, aucun bien ! Et pourtant, leurs visages...

Le portier hocha la tête.

— Marbrés de blanc et de noir, et la gorge tranchée d'une oreille à l'autre.

— Et personne n'a réclamé les corps ? demanda Corbett.

— Non.

— On n'attendait pas ces visiteurs au prieuré ?

— Non.

— Alors comment as-tu trouvé le cadavre du chien ?

Le portier se balançait d'un pied sur l'autre.

— Eh bien, tout cela me trottait dans la cervelle, alors deux jours après, je suis revenu. Je connais bien la forêt. Je pensais qu'il pourrait y avoir quelque chose d'intéressant.

Il montra les arbres.

— C'est là, dans les fougères, que j'ai aperçu cette pauvre bête. D'abord j'ai cru que c'était un lapin. Je suis allé voir. C'était un chien de compagnie.

— Ce n'est pas toi qui l'as tué, par hasard ? lança Ranulf d'une voix dure.

— Ah, Dieu m'est témoin que non !

Le portier passa nerveusement sa langue sur ses lèvres.

— Les cadavres sont probablement restés dans la morasse pendant des jours, peut-être des semaines. Le chien a dû s'enfuir, puis revenir, parce qu'il avait l'habitude d'être choyé. Et il est mort de chagrin ! Moi, j'ai ôté le collier et pris le fermoir. Ensuite j'ai mis le cadavre dans un sac et l'ai emporté au gibet. Vous connaissez la suite, conclut-il, foudroyant Ranulf du regard.

Puis il fixa le sol.

— Y a-t-il des bandits de grand chemin par ici ? s'enquit Corbett.

L'autre fit une grimace.

— Non, Messire ! C'est ce qui nous a paru louche, au village. Oh, bien sûr, il y a de jeunes vauriens qui braconnent ici et là. Mais, dites-moi, demanda-t-il en répétant d'un air de défi les conversations de taverne, quel hors-la-loi un peu sensé viendrait se réfugier dans un bois entouré d'un côté par un palais royal et de l'autre par un prieuré plein de grandes dames ? Sans parler du bourg et des fermes ! Il y a des tas de forêts plus profondes où se cacher !

Corbett embrassa du regard la clairière où régnait un étrange silence.

— Si seulement les feuilles de ces arbres pouvaient se transformer en langues, chuchota-t-il, quels récits ne feraient-elles pas !

Un frisson saisit Ranulf.

— Un endroit où se reposer, murmura Corbett, mais peut-être pas où mourir.

— Je ne sais pas, avança son serviteur en blêmissant. J'ai connu un vieux marin, natif de Gravesend, autrefois. Il m'a raconté que lors d'un de ses voyages, il était passé près d'une île flottante, habitée par une foule de forgerons démoniaques qui martelaient et forgeaient les âmes damnées des assassins.

Il hocha la tête.

— Je pense que cet endroit s'y prête mieux que n'importe quelle île.

Il dévisagea Corbett.

— Je n'aime pas cela du tout, mon maître. Ça pue la mort !

— Alors, ami portier, déclara Corbett, il ne nous reste qu'à rentrer.

Ils regagnèrent le sentier et Corbett renvoya l'homme. Puis lui et Ranulf, plus calme à présent, s'assirent sur un tronc d'arbre à l'orée de la forêt.

— Qu'avons-nous ? marmonna Corbett dès que le portier fut hors de portée de voix. Deux voyageurs attirés dans un guet-apens et assassinés dans cette clairière par des bandits ?

Il hocha la tête, sceptique.

— C'est le portier qui a raison. L'explication de Dame Catherine ne tient pas. Aucun brigand n'oserait rôder si près d'un palais royal et d'un important prieuré.

Ranulf rota bruyamment et s'excusa, ajoutant :

— Je suis d'accord. En outre, aucun hors-la-loi ne dépouillerait des cadavres aussi méticuleusement : les bijoux et l'argent, oui, les chevaux et les harnais peut-être, mais pas de la façon décrite par le portier. Et nul bandit, conclut-il, ne prendrait la peine de dissimuler les corps. Il s'emparerait de son bien mal acquis et s'enfuirait tout de suite.

Corbett se frotta le menton.

— L'affaire devient de plus en plus énigmatique. Pourquoi les tuer, Ranulf ? Pourquoi ne pas se contenter de les dévaliser et de décamper ? L'assassin a pris leurs biens, leurs chevaux, puis les a jetés nus dans la morasse, mais, contrairement à ce qu'il escomptait, les corps n'ont pas complètement disparu. C'est presque, réfléchit Corbett à haute voix, comme s'il avait voulu cacher l'identité de ses victimes.

Le clerc se mordilla les lèvres.

— Il y a d'autres points obscurs. Les deux voyageurs étaient apparemment des étrangers au pays. En ce cas, comment connaissaient-ils l'existence de cette sente menant à la clairière, là où

il y a de l'eau pour se rafraîchir ? Et qui aurait assez de force pour venir à bout d'un jeune homme ainsi que d'une damoiselle que l'on peut supposer en bonne santé ?

— Qu'en déduisez-vous, Messire ?

— Eh bien, que c'est par trahison qu'on les a attirés dans ce piège mortel. On les a amenés dans cette clairière pour les y massacrer. Et pourquoi, dit Corbett avec un brusque ricanement, se sont-ils contentés de tendre leur gorge au meurtrier ?

Il se tourna vers Ranulf.

— Tu y comprends quelque chose, toi ?

— Non, je me pose les mêmes questions. Qui étaient-ils ? Où allaient-ils ? Pas au prieuré, puisqu'on ne les attendait pas.

Ranulf souffla bruyamment.

— Et comme vous le dites, mon maître, comment les a-t-on entraînés dans ce traquenard et pourquoi se sont-ils si facilement laissé tuer ?

Corbett bondit sur ses pieds et balaya d'un revers de main la mousse accrochée à ses vêtements.

— Une énigme au coeur d'une autre énigme ! murmura-t-il. Mais je t'assure, Ranulf, que, bien que n'ayant aucun début de preuve, je suis convaincu que leur mort est liée à l'assassinat de Lady Aliénor Belmont.

Ranulf fixait toujours le sol.

— Messire ?

— Oui ?

— Dame Catherine et le portier ont dit que ces cadavres avaient été retrouvés dans le bois situé entre le prieuré et le palais. Le meurtrier pourrait-il habiter l'un ou l'autre ?

Corbett fit un geste évasif.

— Ce serait difficile à prouver. Comme l'a dit le portier, les cadavres pouvaient être là depuis des jours, voire des semaines. Si c'était quelqu'un du prieuré, pourquoi une soeur assassinerait-elle deux voyageurs ? Et nos grands seigneurs du palais auraient fait du travail plus soigné.

Corbett regarda le ciel en plissant les yeux.

— Je pense qu'on a affaire à un seul assassin plutôt qu'à plusieurs. Un homme qui agit précipitamment, traîne les corps dans la morasse et s'enfuit.

Le clerc grimaça un sourire et donna une petite tape sur l'épaule de son compagnon.

— Ce qui, mon cher Ranulf, soulève un autre problème : une seule personne aurait-elle pu se rendre maître de deux individus en bonne santé ?

Ranulf se leva en s'étirant.

— On sent une certaine tension au sein du prieuré.

Corbett eut une mimique narquoise.

— Cela s'explique. Dame Amelia n'est pas très aimée. Elle a mis le holà à tous les petits plaisirs des soeurs, mais a autorisé une catin à résider au sein de la communauté. En outre, nous connaissons bien notre doux souverain, Ranulf : un beau jour, je suis sûr qu'il va lui demander des comptes.

— Où allons-nous maintenant ?

— Eh bien, je pense que nous en avons fini avec le prieuré pour l'instant, et les braves villageois de Woodstock n'en savent pas long. Il serait peut-être temps de rendre visite au noble prince héritier et à Lord Gaveston au palais !

Ranulf ferma les yeux en grommelant.

— Pense au bon côté des choses, lui lança Corbett en s'éloignant d'un pas alerte. Qui dit « palais » dit « jolies filles » !

Ranulf jeta un regard furibond en direction de son maître.

— Pour sûr, bougonna-t-il, mais qui dit « Gaveston » dit « Diable » !

CHAPITRE VII

Édouard d'Angleterre siégeait sous son pavillon tendu de soie pourpre, dressé au centre du camp impressionnant qui s'étendait dans les prairies en contrebas de la masse redoutable du château de Nottingham. On rassemblait les troupes : archers aux broignes sombres, fantassins armés de longues lances et revêtus de surcots rembourrés et de casques coniques. Le souverain écoutait les ordres lancés par ses sergents, ainsi que les hennissements et les ébrouements des destriers à l'orgueilleuse lignée.

Le roi, qui venait d'avoir soixante ans, était assis sur l'un des grands coffres de paie et il en tapotait le bois. Il espérait que ses barons lui avaient amené le ban et l'arrière-ban. Il était fermement décidé à prendre la tête de la plus puissante armée qu'il eût jamais commandée : il irait écraser les rebelles écossais, les piéger dans leurs vallées encaissées, raser leurs villages et pendre leur chef, Comyn le Roux. Il mettrait l'Écosse à feu et à sang, et flanquerait à ces traîtres une leçon qu'ils n'oublieraient pas de sitôt. Si seulement son fils était à ses côtés...

Peu enclin à verser des larmes sur lui-même, le souverain sentit son cœur endurci battre un peu plus vite. Quelle erreur avait-il commise ? Il aimait son fils, il l'avait toujours aimé et il l'aimerait toujours. La mort de sa mère peut-être ? Ou aurait-il trop exigé de son enfant ? Les yeux clos, il se remémora les étés dorés... il y avait une éternité de cela. Aliénor, son épouse aux yeux noirs et à la peau mate, qui envoyait leur fils l'embrasser et lui, le fils à la chevelure blond argenté qui, fou de joie en le voyant, traversait un pré vert de toute la vitesse de ses petites jambes mal assurées. Oh, Seigneur ! Le roi crispa les paupières lorsque les souvenirs l'envahirent. Oh, Christ de Miséricorde ! pria-t-il, pourquoi ces visions laissaient-elles toujours une impression douce-amère dans son âme ?

— Je donnerais tout ce que j'ai, marmonna-t-il, pour revivre ce temps-là !

Mais son humeur changea brusquement et il grinça des dents de rage. Gaveston veillerait à y faire obstacle. Ce jeteur de sorts, ce fils

pervers né d'une mère perverse ! Il avait bien pensé à le bannir, mais, derrière lui, se profilait le spectre de la guerre civile, car son fils résisterait et certains des grands barons – surtout parmi les plus jeunes – sauteraient sur l'occasion pour suivre son héritier. Si la guerre civile éclatait, les Écossais envahiraient les Marches du Nord, les Gallois se rebelleraient et les navires de Philippe de France mouilleraient au large de Douvres en moins d'une semaine. Mais Édouard connaissait la vraie raison pour laquelle il ne pouvait se résoudre à exiler Gaveston : il était incapable de refuser quoi que ce soit à son fils ! Ces yeux bleus, brillants d'innocence, les souvenirs de ces jours heureux, de cette époque insouciance...

— Sire ! Sire !

Le monarque ouvrit les yeux. John de Warenne, comte de Surrey, se tenait, bien campé sur ses jambes, à l'entrée de la tente, une bouteille de bière dans une main et, dans l'autre, un poulet à moitié dévoré.

— Vous arrivez trop tôt, John !

Voyant les larmes sur les joues de son souverain, Warenne détourna le regard.

— À quoi sert à un roi de conquérir l'univers s'il perd son fils bien-aimé, John ?

Warenne le dévisagea sans comprendre et Édouard grimaça un sourire. Brave Warenne, pensa-t-il, avec ses manières carrées, sa face rougeaude et son cœur noir de duplicité ! Un bon soldat, mais un mauvais général. Sa réponse à tout problème était une grosse charge de cavalerie. Il s'était même offert à tuer Gaveston.

— Qu'y a-t-il, John ?

— Rien, à part Craon.

Édouard leva les yeux au ciel.

— Ainsi l'envoyé de Philippe a fini par me retrouver ! murmura-t-il.

— Abandonnez ces mines de carême, Sire ! lança Warenne d'une voix grinçante. Veuillez sécher vos larmes et reprendre vos esprits, car voici le Diable et son train !

— L'affaire de Godstowe ?

Warenne opina du bonnet.

— Ça ne peut être que cela ! Les ragots poussent comme de la mauvaise herbe et je soupçonne Craon d'être celui qui les sème. On chuchote dans tous les coins. Même à Londres, on affirme que le

prince a tué sa maîtresse pour plaire à son amant. Craon veut dénicher les bruits les plus juteux ; quand il l'aura fait, il les enverra à Paris et, ensuite, ce sera Rome et le Saint-Père.

— Silence, Warenne !

Le monarque frappa le sol du bout de sa botte. Oh, il voyait déjà le roi Philippe mimant l'innocence outragée, puis viendrait la lettre du pape. Il en devinait le début :

« *Pervertit ad aures nostras* – Nous avons ouï dire, bien cher fils en Christ... », suivi des habituelles phrases moralisatrices. Ensuite il y aurait les accusations de sodomie et d'assassinat ; puis le prince héritier serait déclaré indigne d'épouser une innocente princesse française, le traité dissous et, au bout du compte, une guerre sanglante. Par l'Enfer ! songea Edouard, que faisait donc ce sacré fouineur de Corbett, à part lui envoyer des mises en garde répétées à propos d'un sicaire, d'un Montfort, qui rôdait en Angleterre ? Édouard eut un sourire triste. Il ne le redoutait pas, celui-là ! Il devrait peut-être s'en ouvrir à Corbett. Non, c'était cette affaire de Godstowe qui lui mettait martel en tête ! Il fallait défendre la Couronne, il fallait protéger son fils ! Mais que diable fabriquait son propre agent à Godstowe ?

— Si vous désirez vous rendormir, Sire...

— Je vous ferai étripper, Warenne ! Introduisez ce gredin, ordonna-t-il avec un rictus.

Quelques secondes après, Craon entra, l'air agité, un sourire mielleux aux lèvres. Il multiplia les courbettes tout en fixant le roi de ses yeux de serpent. Édouard le trouva un peu ridicule dans son habit de sarcenet moelleux et ses bottes couleur fauve, mais il resta impassible. Craon avait des goûts étranges. Un de ces jours...

— *Monsieur* de Craon !

Le roi avait omis délibérément le « *seigneur** ».

— Nous sommes ravis de vous rencontrer. Vous avez fait bon voyage ? Nous attendions votre arrivée avec impatience.

— Pas autant que je brûlais d'envie de vous voir, Sire, dit Craon en se courbant à demi. Mon maître, le roi Philippe, vous envoie son salut fraternel. Il est profondément préoccupé par les problèmes que vous rencontrez en Écosse. Il se propose comme médiateur et fera tout pour trouver une solution. Comme, par exemple, envoyer une centaine de navires pleins d'hommes et de munitions pour aider ces traîtres, songea Edouard. Du pied, il rapprocha un siège.

— Asseyez-vous, je vous en prie !

Craon remarqua que le siège était bancal.

— Vous me flattez, Sire. Je n'oserais user de ce privilège !

Il lui faudrait se méfier d'Édouard. Il observa les yeux légèrement obliques dont l'un était mi-clos – une affectation que le roi avait adoptée dans sa jeunesse – et scruta le monarque dont le cruel visage de rapace, encadré par des cheveux gris acier, disait assez la violence de caractère. Craon décida de faire montre de circonspection.

— Sire, reprit-il, mon maître vous salue et espère que sa bien-aimée soeur Marguerite se porte bien.

Édouard pensa à sa nouvelle épouse au teint blafard et émit un grognement.

— Le problème de la Guyenne...

— Il n'y a pas de problème ! trancha le roi.

— Ses droits et sa suzeraineté... ? demanda timidement Craon.

— ... sont à moi.

— De quel droit ?

Edouard soupira.

— Mon cher Craon, mes troupes y sont.

— Vos troupes n'ont pas été payées.

— Elles le seront ! rugit le roi.

— Sire, reprit Craon, le geste large, tout serait résolu par le mariage de votre fils bien-aimé et de la princesse Isabelle.

— Vous avez vu mon fils bien-aimé ?

— À Woodstock, Sire !

— À Woodstock, Sire ! le singea Édouard.

— Sire, votre fils a-t-il été banni ?

— Non ! Je veux tout simplement qu'il y soit, par l'Enfer !

— Pour être près de Godstowe ?

— Pour être près d'Oxford.

— Il pleure la perte de Lady Aliénor.

— Qui est-ce ? demanda Édouard d'une voix sèche.

Craon sourit.

— Vous plaisantez, Sire !

Il reprit sa mine grave.

Nous y voilà ! pensa Édouard.

— Sire, je suis extrêmement inquiet et bouleversé à cause des rumeurs répandues par des esprits malveillants. Il court d'infâmes calomnies selon lesquelles votre fils aurait fait assassiner Lady Aliénor pour être avec son très cher ami, le Gascon Piers Gaveston.

— Mensonges et trahisures ! Qui prétendra cela sera pendu haut et court !

— Bien sûr, Sire ! Mais d'aucuns se demandent comment une femme a pu faire une chute dans l'escalier et se rompre le cou sans faire glisser son capuchon. On dit que votre fils lui envoyait des potions et que la dame a donc pu être empoisonnée.

— Mon fils n'a rien à voir avec le décès de Lady Aliénor. Elle est morte un dimanche soir. Le prince héritier n'en a eu vent que le lundi matin.

Craon cligna des yeux et prit l'air tragique.

— Veuillez me pardonner, Sire, mais votre fils était au courant de la mort de Lady Aliénor le dimanche soir.

Craon approcha son visage de fouine. Édouard était paralysé de peur, l'une des rares fois dans sa vie où il se sentait en proie à la panique. Mon fils, un assassin ! C'est cela la rumeur qui va bientôt circuler : un empoisonneur et un sodomite ! Un tueur de femmes innocentes ! J'aurai la tête de Corbett ! pensa-t-il.

Il vit Warenne, debout derrière Craon, dégainer subrepticement son poignard. Le roi n'avait qu'à lever le petit doigt et le Français était mort. Il eut un signe de refus et Warenne rengaina son arme.

— Comment savez-vous tout cela ?

— Votre fils lui-même me l'a confié, Sire.

— Il doit s'agir d'une erreur.

— Non. Ses propres paroles furent...

Craon ferma les yeux.

— Je lui ai demandé des nouvelles de Lady Aliénor et il m'a répondu : « Elle est à l'article de la mort, une chute, un accident. Elle a dû tomber dans l'escalier. »

Craon sourit poliment.

— Cela se passait après minuit, Sire. Le prince avait un peu bu, mais j'ai trouvé cela bien étrange, car le portier du prieuré de Godstowe n'arriva qu'au petit matin, le lendemain.

Édouard se tourna vers sa cassette de bijoux, l'ouvrit et prit une petite bague en or, sertie d'un rubis précieux qui brillait de mille feux.

— *Monsieur*, acceptez ceci en cadeau. Je vais réfléchir à ce que vous m'avez dit.

Craon tendit la main. Le monarque saisit son poignet et le broya dans une étreinte de fer, jusqu'à ce qu'il vît l'envoyé grimacer de douleur.

— Un cadeau, *Monsieur*, murmura-t-il. Et un avertissement à ceux qui répandent de vils ragots. Si je peux prouver que ces histoires scandaleuses ne sont qu'un tissu de mensonges, je révélerai leur source à mon frère, le roi de France, et à Sa Sainteté. Ils ne seront guère contents.

Craon hocha la tête et le roi lâcha prise. Le Français était rouge de confusion.

— Sire, avança-t-il d'une voix rauque, je vous rends grâce pour votre cadeau et votre message.

Et faisant volte-face, il sortit à grands pas du pavillon.

Édouard fit signe à Warrenne d'approcher.

— John, votre meilleur cavalier ?

— Ralph Maltote, Sire.

— Je veux qu'il fasse route, immédiatement, vers le sud et se rende à Godstowe. Qu'il prenne notre cheval le plus rapide et une monture de rechange ! Il devra galoper à bride abattue pour remettre un message à mon clerc, Corbett, qui se trouve au prieuré de Godstowe. Cette lettre doit absolument lui parvenir. C'est bien compris ? Allez maintenant !

Dès que Warrenne eut disparu, Édouard se prit la tête entre les mains en essayant de maîtriser sa colère et sa terreur. Que se passait-il ? Pourquoi Corbett n'avait-il pas déjà tout tiré au clair ? Et son propre agent à Godstowe... ? L'oeil gauche du monarque se referma presque complètement tandis qu'il se mordillait la lèvre. Si Craon gagnait la partie, il le ferait payer cher à Corbett et à son agent !

Tandis que le roi Édouard d'Angleterre fulminait sur ce qu'il avait appris, le seigneur Amaury de Craon caressait son poignet endolori et lançait des ordres à ses serviteurs pour repartir sans délai vers l'Oxfordshire. Il avait avancé ses pions. Il fallait attendre, à présent. Oh ! il avait bien compris la mise en garde d'Édouard et aurait pu arrêter le jeu, mais il ne détenait, encore, aucune preuve. Il avait lancé une pierre, il devait voir où elle retomberait. Il pensait pouvoir rouler et leurrer le roi d'Angleterre, car lui aussi avait un agent à Godstowe pour surveiller Corbett. En outre, il avait reçu un message urgent de la part de son maître : un autre joueur participait à la partie, mais dans

l'ombre... Montfort, le tueur. Craon pensait son poignet blessé... et son orgueil atteint. Bientôt, Édouard d'Angleterre serait échec et mat. Le seul danger viendrait de Corbett. Le clerc anglais allait, sans doute, mettre les bouchées doubles, soit pour résoudre l'énigme, soit pour la dissimuler habilement sous un réseau de demi vérités. Craon frotta son poignet. Il faudrait lui mettre des bâtons dans les roues. Il jeta un coup d'oeil sous sa tente : deux silhouettes sombres et encapuchonnées s'y tenaient accroupies.

— Nous retournons dans le Sud, leur cria-t-il. J'ai un petit travail pour vous.

Le lendemain de la rencontre de Ranulf et du portier éméché, Corbett décida que, pour le moment, il n'en apprendrait guère plus au prieuré, où les religieuses, en outre, s'affairaient aux préparatifs des obsèques de leurs deux compagnes. L'orage avait cédé la place au beau temps, et ils choisirent de se rendre à pied, plutôt qu'à cheval, au palais de Woodstock. Le portier, presque dessoûlé à présent, les accueillit comme de vieux amis et les accompagna à l'extérieur des murs pour leur donner quelques précisions sur le raccourci à travers champs.

Corbett apprécia beaucoup cette promenade qui lui permettait d'échapper à la lugubre atmosphère de deuil qui régnait à Godstowe. Le chemin, bien tracé, coupait à travers prairies et terres cultivées, en longeant, de temps à autre, des bosquets touffus. En moins d'une heure, ils furent en vue des créneaux et des tours du palais de Woodstock et débouchèrent bientôt sur une route qui menait à la porte, ouverte, du palais. Un sergent d'armes à la livrée du roi les arrêta et leur demanda ce qu'ils voulaient avant de les laisser passer. La cour fourmillait d'activité. Palefreniers, valets d'écurie et maréchaux-ferrants sortaient ou emmenaient des chevaux aux écuries tandis que marmitons et gâte-sauce apportaient, dans la cuisine, d'énormes quartiers de viande fraîchement découpés.

— Le prince doit nous attendre ! lança Ranulf sardoniquement. Un banquet, peut-être ?

— Un festin, certainement ! rétorqua Corbett. Mais je doute qu'il soit ravi de me voir.

Des palefreniers s'occupèrent de leurs chevaux pendant qu'un intendant pompeux, appartenant à la suite du prince, les précédait dans le vaste escalier qui menait dans l'immense salle de réception. Corbett savait que le roi aimait le luxe et Woodstock était le plus

agréable des palais royaux, avec ses vastes dimensions et ses belles charpentes. On en avait restauré l'extérieur récemment : les pignons noirs avaient été redorés, les poutres repeintes en un superbe marron foncé et le plâtre nettoyé et reblanchi. L'opulence de la grand-salle coupa le souffle à Ranulf : les tapisseries resplendissaient de couleurs et de motifs or et argent, des nappes de soie somptueuses recouvraient les tables, le dos des chaises et les crédences. Des hanaps aux pierres fines étincelantes et des plats d'argent étaient exposés sur des dressoirs et des coffres splendides. Des pages disposaient les tables pour le banquet et de bonnes odeurs épicées, montant des cuisines, flottaient dans l'air et leur mettaient l'eau à la bouche. On ne leur donna pas le temps de s'attarder, cependant. On les conduisit en haut, le long d'un couloir, dans une petite chambre dont l'austère simplicité contrastait vivement avec l'opulence qu'ils avaient vue.

Gaveston et le prince les attendaient. Le favori était assis dans l'embrasure de la fenêtre, sur le banc de pierre recouvert d'un coussin. Le jeune Édouard était affalé sur une chaise, à ses côtés. Tous deux regardaient dehors, l'air d'enfants tristes, comme s'ils souhaitent ardemment être ailleurs. Le prince héritier demeurerait à Woodstock, avait décrété le roi, et, bien sûr, Gaveston l'y avait suivi comme son ombre.

Les deux jeunes gens aimaient s'habiller de façon ostentatoire, mais ce jour-là ils avaient opté plus simplement pour des chausses enfoncées dans des bottes de cuir souple, des chemises de batiste ornées de dentelle et des mantelets de taffetas rouge sang, jetés sur l'épaule. Gaveston resta de glace quand on annonça Corbett et Ranulf. Le prince, lui, esquissa un sourire faux en se redressant sur sa chaise et en se passant les mains, qu'il avait longues et fines, dans ses cheveux blonds.

— Messire Corbett, je me souviens bien de vous. Vous êtes au service de mon père.

— Et au vôtre, Monseigneur !

Le prince, l'air satisfait, ordonna à un valet d'apporter deux chaises.

— Veuillez prendre place, vous et votre serviteur qui ouvre de si grands yeux ! Désirez-vous du vin ?

Et, sans attendre la réponse de Corbett, le prince se tourna vers une table basse et remplit à ras bord deux gobelets qu'il tendit, sans aménité, à ses invités indésirables. Corbett murmura des remerciements et sirota son verre avec délicatesse, tandis que Ranulf le vida en deux gorgées bruyantes. Le prince eut un sourire narquois et Gaveston se retourna, saluant leur présence d'un ricanement

condescendant. Corbett s'interdit d'être froissé. Il devina que les deux hommes avaient un peu trop bu, mais Gaveston, même à moitié somnolent, était aussi dangereux qu'un sanglier endormi. Le clerc scruta les traits fins du Gascon, son teint mat et la perle, rehaussée de pierres fines, qui se balançait avec arrogance à son oreille. Le parfait courtisan ! Le roi lui avait confié que Gaveston, dévoré d'ambition, aspirait à devenir comte et à utiliser son amitié avec le prince pour fonder une dynastie comparable à celles des Clare, des Beaumont et autres qui avaient franchi la Manche aux côtés de Guillaume le Conquérant.

Quant à Gaveston, il observait le clerc en humectant ses lèvres pleines et charnues. Il maudit le vin, ses pensées mélancoliques et le prince qui avait accepté de recevoir Corbett. Il savait, au plus profond de lui-même, que le jeune Édouard aimait bien le clerc dont il admirait la loyauté et la répugnance à le noircir aux yeux de son redoutable père. Gaveston ne redoutait personne – ni le roi, ni Warenne, ni aucun seigneur –, mais il se méfiait de Corbett, de son visage impénétrable et de son regard caché sous des paupières tombantes. Bientôt pleuvraient les questions et il faudrait bien y répondre. Oh ! il pourrait se retrancher derrière son rang, mais Corbett en informerait le roi et le prince devrait se justifier, de toute façon. Gaveston serra les poings. Pourquoi ne les laissait-on pas tranquilles, tous les deux ? Il jeta un coup d'oeil rapide à son ami et Corbett lut l'agacement sur le visage du prince.

— Monseigneur, demanda-t-il, voyez-vous quelque objection à ma présence ?

— Non, Corbett. Ce qui m'intrigue, c'est la raison de votre visite.

— La mort de Lady Aliénor.

Le prince haussa les sourcils.

— Il y a un problème ? s'étonna-t-il. Je pensais que c'était un accident.

— Non, le bruit court qu'elle a été assassinée.

Corbett soutint son regard et remarqua le trouble qu'avait causé sa sinistre annonce.

— Vous avez des preuves ? s'enquit Gaveston.

— J'en aurai bientôt, Monseigneur, mais aucune ne pèsera bien lourd aux yeux des ennemis du prince. Ils s'obstineront à dire qu'il l'a fait tuer.

Corbett se pencha.

— Je ne dis pas que c'est ce que je crois. Je vous fais simplement

part de mon impression et de la rumeur qui se propage. Il s'ensuit que plus j'aurai de faits en ma possession, plus je serai armé pour défendre le prince et détruire ces ragots.

Edouard fixa un moment Corbett, puis se mit à rire à gorge déployée. Gaveston eut l'air perplexe. Corbett resta impassible, immobile jusqu'à ce que le prince eût retrouvé son sérieux.

— Oh, tout cela est fort amusant, Corbett ! dit-il en essuyant une larme. Votre inquiétude pour moi m'émeut et l'intérêt que vous portez à ma cause m'emplit de gratitude.

Son humeur changea soudain.

— Je sais pourquoi vous êtes ici ! Pour l'amour de Dieu, finissons-en !

Le clerc haussa les épaules.

— On dit, Monseigneur, que Lady Aliénor était malade.

Il se hâta de préciser :

— Une maladie de poitrine ?

Le prince acquiesça.

— Depuis combien de temps ?

— Oh ! environ une année.

— Certains affirment qu'elle l'était depuis plus longtemps.

— Alors certains mentent ! Je ne suis pas responsable de ce qu'inventent les gens, protesta le prince d'une voix agacée. Ils fouillent dans la fange et peuvent en tirer tout ce qu'ils veulent.

— Vous n'êtes pas allé voir Lady Aliénor à Godstowe ?

— Non. Je ne l'aimais plus. Pour moi, nos relations étaient terminées.

— Je n'en doute pas ! répliqua Corbett sèchement, regrettant aussitôt d'avoir lâché cette repartie en voyant l'éclair de haine dans les yeux bleu clair du prince. Vous deviez vous inquiéter pour elle, s'empressa-t-il d'ajouter.

— Elle ne manquait de rien. Elle vivait dans le confort, voire le luxe. La prieure veillait à satisfaire tous ses besoins.

— Lui avez-vous envoyé des remèdes, Monseigneur ?

Édouard, songeur, se mordilla la lèvre.

— Je sais ce que vous pensez ! intervint Gaveston, en se levant du banc près de la fenêtre. C'est moi qui les lui ai fait parvenir. Libre à vous de croire qu'ils ont été empoisonnés, mais je vous rappelle qu'on

les goûtait au prieuré, et je doute que Lady Aliénor se serait fiée à la seule parole du prince pour les avaler.

— Je suis convaincu que vous avez raison, concéda Corbett. Mais de quelles poudres s'agissait-il ?

— Écoutez, Corbett, grogna le Gascon, je suis un courtisan et un ex-soldat ! Je ne suis pas un apothicaire ! C'était de simples potions, visant à soulager les maux de poitrine de Lady Aliénor et à lui permettre de dormir.

Sentant qu'il ne pouvait continuer dans cette voie, Corbett décida de changer de sujet.

— Le jour de la mort de Lady Aliénor, Monseigneur...

— J'étais à Woodstock. J'ai passé l'après-midi à chasser et la soirée à festoyer. Tous les convives de haut rang m'ont vu, y compris l'envoyé français, le seigneur Amaury de Craon.

— Avez-vous envoyé des messages, ce jour-là ?

— Non ! Piers a fait parvenir des potions. Ah, non ! ça, c'était la veille de l'accident.

— Bon ! Revenons à nos potions ! Était-ce Lady Aliénor qui en avait demandé ?

— Oui, répondit Gaveston avec véhémence. Elle affirmait qu'elles la soulageaient grandement.

— À propos, Monseigneur, avait-elle des accès de mélancolie ?

— Oui, répondit le prince en faisant montre de compassion pour la première fois. La pauvre femme était malade. Elle savait que je ne l'aimais plus. Je ne m'en cachais pas. Que vous dire d'autre ?

Corbett lança un bref regard à Ranulf, qui restait immobile, comme pétrifié, hypnotisé par la rapidité de leur échange verbal, comme le spectateur d'une joute acharnée.

— Qu'est-il arrivé, à votre avis, le jour de la mort de Lady Aliénor ?

— Je n'en sais pas plus que vous, Corbett. Les faits avérés sont les suivants : Lady Aliénor, qui ne se mêlait guère aux religieuses, a mis sa cape pour aller se promener, puis, dans la pénombre, a trébuché sur les marches et s'est brisé le cou.

Le prince bâilla comme s'il s'ennuyait.

— Eh bien, Messire, c'est tout !

Il se leva et posa la main sur l'épaule de son favori.

— Vous voulez en savoir plus ?

— Oui, Monseigneur ! Est-ce que vous et Lady Aliénor étiez

secrètement mariés ?

Ranulf avala bruyamment sa salive en voyant le prince blêmir et Gaveston se raidir, comme un chien prêt à bondir.

— Bien sûr que non ! Pourquoi cette question ?

— Pour rien ! Ou plutôt, à cause de calomnies haineuses. Et vous avez appris la mort de Lady Aliénor le lundi matin, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est le portier qui m'a apporté la nouvelle. Vous le savez, Corbett. Ne vous obstinez pas à me tendre des pièges !

Le prince leur donna congé d'un mouvement brusque de son poignet couvert de dentelles.

— Maintenant, pour l'amour de Dieu, laissez-nous !

— Attendez ! cria Gaveston, tout sucre et tout miel. Monseigneur, Messire Corbett s'est donné beaucoup de mal. Le prieuré a des avantages, mais pas pour un homme accoutumé au luxe de ce monde.

Il adressa un clin d'oeil au clerc.

— Le prince et moi avons organisé un somptueux banquet, ce soir. Nous en sommes les hôtes et les seuls invités, ajouta-t-il, caustique. Je vous en prie, joignez-vous à nous !

Il frappa dans ses mains et l'intendant réapparut. Gaveston écarta les protestations de Corbett d'un geste.

— Nous insistons, n'est-ce pas, Monseigneur ?

Édouard coula un regard vers son compagnon et opina.

— En effet, répondit-il lentement. Nous vous prions instamment de partager notre souper.

Gaveston fit signe à l'intendant.

— Emmenez Messire Corbett et son serviteur aux cuisines. Soignez-les bien ! Ce sont nos invités.

Gaveston se leva et s'approcha de Corbett qu'il prit doucement par la main.

— Hugh, murmura-t-il, ses yeux sans âme rivés à ceux du clerc, nous tenons absolument à ce que vous restiez ! Il y a certains problèmes dont nous voudrions discuter.

CHAPITRE VIII

L'intendant leur fit retraverser la grand-salle pour gagner la vaste cuisine au sol dallé. Cette pièce voûtée – d'une propreté irréprochable si on ne tenait pas compte des mouches qui festoyaient sur les grosses gouttes de sang étoilant les murs chaulés – fourmillait d'activité : un boulanger et ses deux apprentis, face cramoisie et ruisselante de sueur, s'activaient à glisser dans un énorme four en brique des planches couvertes de boules de pâte blanche ; des valets et des pages entraient et sortaient en coup de vent, portant grils, broches, casseroles débordantes, pelles à feu, chaudrons en cuivre, gobelets en étain ou paniers d'herbes aromatiques. Un cuisinier bourru, le poignet barré d'une plaie ouverte, servit à Corbett et Ranulf des bols de lait abondamment assaisonnés de noix muscade et deux tourtes au poulet dont la fraîcheur laissait à désirer, accompagnées de légumes trop cuits. Corbett toucha à peine aux plats tandis que son serviteur, qui mourait de faim, dévora le tout à pleines dents.

— Nous n'avons pas appris grand-chose, Messire !

Corbett le rassura :

— Tout n'est pas perdu, Ranulf ! Il nous faut battre le fer tant qu'il est chaud.

Leur repas achevé, ils remontèrent à l'étage sans se presser. Dans un couloir, Corbett arrêta l'intendant qui se hâtait, une pile de linges précieux en étoffe croisée de Turquie sous le bras.

— Veuillez me pardonner, dit Corbett en souriant, mais savez-vous si le prince va se rendre à Godstowe ? Je veux dire, aux obsèques de Lady Aliénor ?

Surpris par la question, son interlocuteur eut un mouvement de recul, mais Corbett lui montra deux pièces d'argent sur sa paume ouverte.

— Un petit dédommagement pour votre temps...

L'homme jeta un coup d'oeil à la ronde en s'humectant les lèvres, puis attira Corbett et Ranulf dans une discrète embrasure de fenêtre.

— Que voulez-vous savoir ?

— C'est simple. Comment le prince a-t-il appris la mort de Lady Aliénor ?

L'autre tendit la main et Corbett y plaça une pièce d'argent.

— Le portier de Godstowe est venu l'annoncer.

— C'est tout ?

L'intendant se passa la langue sur les lèvres en lorgnant sur la seconde pièce.

— Il y a une rumeur qui court, répondit-il prudemment. On dit que le prince était déjà au courant. Un de ses valets l'a entendu en discuter à voix basse avec son favori gascon.

Corbett s'approcha et demanda d'une voix sifflante :

— En êtes-vous sûr ?

— Oui. À présent, vous en savez autant que moi.

Corbett lui remit l'argent et le laissa partir. Le clerc s'adossa au mur.

— Oh, Seigneur ! marmonna-t-il. Ranulf, si le prince était instruit de la mort de Lady Aliénor avant l'arrivée du portier, cela ne peut signifier qu'une chose : qu'il a trempé, d'une façon ou d'une autre, dans cet assassinat. Et maintenant, comment annoncer au roi que son fils est un meurtrier ?

— Corbett ! Messire Corbett !

Ils se retournèrent. Gaveston, l'air nonchalant, était appuyé au mur, au bout du couloir.

— Messire, s'exclama-t-il, je viens vous présenter nos excuses pour ne pas vous avoir reçu très courtoisement. Mais le prince et moi avons à nous entretenir de certains problèmes. Quoi qu'il en soit, venez ! Je vais vous faire visiter Woodstock.

Corbett leva les yeux au ciel, puis du regard invita Ranulf à la prudence. Gaveston s'approcha, désinvolte. Il adressa un sourire éblouissant à Ranulf et prit le clerc par le bras.

— Je crois savoir que le roi vous a octroyé un manoir. Avez-vous des écuries ? Aimez-vous la chasse ?

— Je vous dirai, Monseigneur, que j'ai plus à coeur de faire fructifier mon domaine et m'occupe surtout de récoltes et d'essartages, mais... Oui, je chasse.

— Alors, je dois vous montrer quelque chose ! déclara Gaveston. Des chiens de chasse, nouvellement arrivés d'Irlande, de vrais fauves à

longs poils raides. Ils font la joie et l'orgueil du prince. Après moi, ajouta-t-il d'un ton moqueur.

Il les conduisit à l'arrière du palais en empruntant tout un dédale de couloirs. Ils traversèrent alors une cour vide et poussiéreuse pour gagner les communs et pénétrer dans l'un des grands bâtiments. Il y faisait froid et les murs visqueux suintaient d'humidité.

Gaveston s'affaira dans l'obscurité et dénicha de l'amadou. Bientôt une torche s'alluma.

Corbett était mal à l'aise. Soudain il entendit un hurlement – horrible, cruel, interminable – qui semblait provenir des entrailles de la terre. Il fut parcouru de frissons et porta la main au pommeau en os de son poignard, mais sans oser dégainer. Gaveston ouvrit une porte et les précéda dans un escalier qu'éclairaient faiblement des torches fixées au mur par des attaches de fer. Les flammes tremblotaient en une danse désordonnée, comme si des bouches invisibles tentaient de les souffler, et malgré la piètre lumière, un regard suffit à Corbett pour apercevoir le visage livide et inondé de sueur de son serviteur. Il sut qu'une menace impitoyable pesait sur eux, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

Ils arrivèrent dans un tunnel sombre et avaient à peine parcouru quelques pas que retentit à nouveau le long hurlement rauque. Corbett dégaina silencieusement son arme et se tint sur ses gardes. Ils tournèrent un coin et Corbett dut réprimer un tremblement lorsqu'ils se trouvèrent nez à nez avec un petit homme trapu et borgne qui semblait surgir du néant. Il portait un capuchon de cuir goudronné et une souquenille brune crasseuse. La sueur perlait à son front. Son bandeau noir sur l'oeil conférait à son visage cruel, taillé à coups de serpe, un aspect encore plus sinistre.

— Ah, Gyrth !

Gaveston s'exprimait aussi calmement que s'ils se trouvaient dans une roseraie.

— J'ai amené mes invités voir les chiens.

L'autre eut un rictus qui dévoila une bouche édentée et des gencives noirâtres d'où coulait un filet de salive. Il émit un étrange grognement en ouvrant grand la bouche.

— Gyrth n'a plus de langue, expliqua Gaveston. Le malencontreux résultat d'un désaccord, n'est-ce pas, Gyrth ?

Le muet opina du bonnet, en lançant un regard méfiant au Gascon.

— Allez, Gyrth ! Nous attendons ! La porte !

Il trottina devant eux comme une petite araignée noire, ouvrit une

porte verrouillée et les fit entrer. Au même moment explosa un concert de furieux aboiements. Corbett s'avança. Le mur formait un renfoncement et, derrière une solide grille en fer, quatre paires d'yeux rouges luisaient férocement dans la pénombre. Gaveston repoussa Ranulf derrière lui.

— Reste ici ! lui intima-t-il avant de se glisser souplement près de Corbett.

Les quatre mastiffs noirs et gigantesques se déchaînèrent : babines retroussées, crocs étincelants, gueule bavante, ils écrasèrent leurs grands corps musclés contre la grille. Celle-ci eût-elle été levée qu'ils auraient déchiré Corbett à belles dents. Le clerc ne recula pas, mais les observa attentivement. Cette race ne lui était pas inconnue. Le roi Édouard en avait utilisé comme chiens de guerre au pays de Galles mais les avait vite fait supprimer car, affolés par l'odeur du sang, ils ne distinguaient parfois pas l'ami de l'ennemi.

La tête ronde et les oreilles plates, les quatre mastiffs avaient une carrure massive et les attaches des muscles haut sur les épaules au-dessus de longues pattes robustes. Ils donnaient l'impression de n'être rien d'autre que des machines à tuer avec leurs énormes mâchoires, leurs crocs blanchâtres et acérés, leurs yeux fous et injectés de sang. Ils cessèrent un instant de hurler, le regard rivé sur Corbett, puis, comme s'ils ne possédaient qu'une seule volonté à eux quatre, ils se jetèrent de nouveau contre leur cage de fer, le chef de la meute se dressant sur ses pattes arrière et appuyant son museau contre la grille.

Corbett estima leur taille supérieure à celle d'un homme. Respirant leur haleine fétide, il s'efforça de maîtriser les tremblements qui s'étaient emparés de lui, de résister à la panique et à la nausée qui lui tordaient l'estomac et lui coupaient les jambes. Il se sentait si faible qu'il lui tardait de s'asseoir. Gaveston se jouait de lui et, par ce divertissement cruel, le mettait à l'épreuve. Il entendait le Gascon défier Ranulf d'avancer et celui-ci refuser avec colère.

— Ranulf n'aime pas les chiens ! déclara-t-il en tournant la tête. Il en a peur depuis qu'enfant il a été attaqué par un chien méchant.

Il parcourut l'endroit du regard. Au pied de la grille, il vit un baquet rempli de gros morceaux juteux de viande rouge. Il alla piquer l'un d'eux de son poignard et le présenta au mastiff. Le chien gémit. Corbett remarqua qu'un carré de la grille, plus grand que les autres, servait probablement à nourrir les bêtes, et il y introduisit la viande. Le chef de meute la saisit dans ses énormes mâchoires, la jeta en l'air et l'engloutit, le sang et la bave mêlés dégoulinant de sa gueule noirâtre. Corbett essuya son poignard sur le bout de sa botte avant de le rengainer et de sortir.

— De superbes bêtes, Monseigneur ! Je vous fais tous mes compliments, mais je vous recommande la prudence. Ce sont des animaux prêts à mordre la main qui les nourrit !

Gaveston applaudit doucement en riant.

— Un bon mot*, Messire. Allons, venez ! Vous en avez vu assez !

Ils revinrent lentement par le tunnel. Derrière eux, les aboiements des chiens s'élevaient comme un chœur démoniaque. Gaveston les reconduisit au cœur du palais, et là un serviteur les mena à une chambre située au dernier étage. La pièce, aux simples murs chaulés, était austère, mais au moins on leur apporta de l'eau de rose, des linges propres et un pichet de vin auquel Corbett interdit à son compagnon de toucher. Ils tuèrent le temps comme ils purent : Ranulf joua aux dés contre lui-même, seule occasion où il perdait, et Corbett sommeilla sur le lit, en se demandant paresseusement ce que faisait Maeve et en rêvassant à Dame Agatha. Les religieuses devaient être en train de célébrer les obsèques de Lady Aliénor et de Dame Martha. Corbett s'agita nerveusement en pensant aux soupçons qu'avait fait naître l'intendant. Comment le prince avait-il pu être au courant si tôt de la mort de Lady Aliénor ? Corbett imagina qu'il s'agissait d'un problème de logique. Il devait choisir entre deux voies : soit essayer de le résoudre en sachant que cela pouvait faire empirer la situation, soit reconnaître que le prince était impliqué dans cet assassinat, et peut-être même coupable, auquel cas il aurait à étouffer le scandale pour sauver la Couronne.

Des hirondelles se querellaient sous le toit près de la fenêtre, une cloche solitaire sonna et des appels assourdis montèrent de la cour. Il s'assoupit, mais se réveilla en sursaut. Il avait rêvé que les chiens de l'Enfer qu'il venait de voir flairaient le seuil de la chambre, mais ce n'était que Ranulf qui traînait un tabouret sur la jonchée poussiéreuse. Un serviteur frappa à la porte et annonça que le banquet commencerait dans une heure. Corbett se leva, fit sa toilette et soigna particulièrement sa tenue. Ranulf, lui, rangea ses dés dans son aumônière en cuir. Enfin, ils descendirent l'escalier à vis et entrèrent dans la grand-salle.

Le banquet fut somptueux et digne de Lucullus. Les imposantes bannières accrochées aux belles poutres noires arboraient les armoiries royales d'Angleterre – les léopards d'or rugissants – aux côtés du lys de France et du dragon rouge des Galles. On avait disposé en carré les tables sur tréteaux, recouvertes de nappes de lin immaculées, et ornées, en leur centre, de candélabres à plusieurs branches, dont la lumière, ajoutée à celle des flambeaux aux murs, illuminait toute la salle. Corbett huma les lourdes odeurs épicées des

plats qu'il avait vu préparer aux cuisines et qui lui avaient déjà mis l'eau à la bouche. Des pages à la livrée bleu et or du prince et de Gaveston allaient et venaient, portant de la vaisselle d'argent qu'on avait préférée aux habituels tranchoirs de pain rassis. Des musiciens, dans la galerie au fond de la salle, jouaient en sourdine du tambourin, du rebec et du luth tandis que s'élevait la douce mélodie d'un lai de troubadour chanté par de jeunes garçons à la mine avenante, vêtus d'or et d'argent. Un lévrier leva la patte sur le pied d'une table, mais fut vite chassé.

Un chambellan les guida à leurs places, juste au pied de la haute table, qui s'embellissait d'une salière-nef d'argent incrustée de pierres fines. Corbett embrassa la salle du regard. Les autres convives – clercs, officiers de la Maison, capitaines de mercenaires, quelques prêtres et chapelains – appartenaient tous à la suite soit du prince, soit de Gaveston. On ne leur prêta aucune attention, ce qui le mit mal à l'aise. Une sonnerie stridente de trompettes fit cesser le brouhaha et le prince apparut, tenant Gaveston par la main. Ils portaient tous deux des cercles d'argent ciselé pour retenir leur chevelure et étaient vêtus d'or de la tête aux pieds. Ils furent accueillis par les exclamations flatteuses de leurs courtisans. Le prince remercia d'un geste tandis que son favori et lui prenaient place à la haute table, sur des cathèdres semblables à des trônes. Corbett détourna le regard en frissonnant. Si le roi avait été présent, il en aurait eu une attaque d'apoplexie, car le prince traitait ouvertement Gaveston comme si ce dernier avait été son épouse. Les trompettes retentirent derechef et le banquet commença. Les maîtres cuisiniers français avaient fait appel à toutes les ressources de leur art : on servit des soupes et des potages parfumés aux herbes, du faisan et des cailles, puis du saumon, du turbot et de la tanche. Suivirent le coeur d'un sanglier farci de clous de girofle, de l'agneau à la menthe et à la marjolaine, des cuissots de venaison et un cygne rôti et reconstitué qui, sur son plateau d'argent, semblait nager sur un étang enchanté. Blancs-mangers et pâtisseries complétaient le festin arrosé des meilleurs crus de Bordeaux et des vins blancs et frais de la vallée du Rhin.

Bien sûr, Ranulf dévora comme quatre pendant que Corbett mangeait du bout des dents. Le clerc se sentait inquiet et oppressé : le prince et Gaveston les avaient à peine gratifiés d'un regard, et leurs voisins de table faisaient comme s'ils n'existaient pas. Les cruches de vin circulaient plus vite à présent, les conversations et les rires devenaient plus bruyants, les nappes argentées se couvraient de taches. Une minuscule saltimbanque, d'à peine trois pieds de haut, vint pirouetter devant la table tout en évitant habilement la vaisselle et la nourriture qu'on lui jetait. Corbett s'aperçut soudain qu'ils étaient

placés dans un coin de la grand-salle. En cas d'échauffourée, ils seraient pris au piège. Choissant le moment propice, il força Ranulf à se lever et s'inclina vers le prince. Ils se retirèrent discrètement et, une fois sortis, Corbett envoya son serviteur chercher leurs affaires dans la chambre. Celui-ci revint rapidement avec sa cape et un seul gant.

— Je n'en ai trouvé qu'un, Messire.

Le clerc haussa les épaules.

— Aucune importance. J'ai dû le perdre, et je ne vais pas fouiller le palais à la recherche d'un gant !

— Si nous prenions des chevaux aux écuries ? suggéra Ranulf.

Corbett refusa d'un geste.

— Non ! Je ne me sens pas tranquille. Plus vite nous serons partis d'ici, mieux ce sera ! Le prieuré n'est pas loin, la nuit est belle et l'air vif nous éclaircira les idées.

Ils se glissèrent dehors par une petite porte et franchirent bientôt une des poternes du palais. Ensuite, ils n'eurent aucun mal à retrouver le chemin qu'ils avaient parcouru le matin même. La pleine lune de septembre baignait la campagne endormie d'une lumière argentée, et les champs, en cette tiède nuit, reposaient sous un ciel d'automne sans nuages. Ils suivaient le sentier poussiéreux qui longeait des haies touffues et gravissait une hauteur. Le clerc écoutait d'une oreille distraite Ranulf commenter le banquet et les marques d'affection qu'avait ostensiblement prodiguées le prince à Gaveston. Ils étaient arrivés au sommet de la colline quand leur parvinrent des aboiements à glacer le sang. Ils s'arrêtèrent, cloués sur place, pétrifiés par l'épouvante. Corbett sentit sa tête et sa nuque se raidir comme si on l'avait coiffé d'un lourd heaume de fer. Il voulut se retourner, mais ne l'osa pas. Puis un hurlement s'éleva de nouveau, comme si l'un des démons de Satan surgissait des tréfonds de l'Enfer. Corbett scruta alors le chemin éclairé par la lune. Il vivait un cauchemar. Son coeur battit à tout rompre : des silhouettes ramassées au poil hirsute et gris noirâtre bondissaient à longues foulées dans la prairie. Il revit les yeux fous et injectés de sang qui avaient flamboyé de haine derrière la grille, le jour même, ainsi que les gueules énormes, dégoulinantes de bave et synonymes de mort. Il agrippa son serviteur.

— Cours, Ranulf ! Cours !

Il se débarrassa de sa cape et la laissa choir à terre. Ranulf hésita, comme pour la ramasser.

— Laisse ! cria Corbett. Cela les retardera un peu ! Cours !

Ranulf ne se le fit pas dire deux fois et fila comme une flèche. Le

clerc le suivit, longea les champs plongés dans la pénombre et atteignit le couvert des arbres qui se dressaient comme les soldats silencieux d'une armée ensorcelée. Ils couraient éperdument, sachant que leur vie était en jeu, tandis que les chiens de l'Enfer flairaient leur piste et clatissaient avec une joie sauvage. Les aboiements se rapprochaient : les molosses gagnaient du terrain. L'air vif de la nuit brûlait les poumons épuisés de Corbett. Les arbres s'espacèrent et les deux hommes firent à travers une prairie. Le clerc leva les yeux et, au clair de lune, distingua les toits et les tours du prieuré de Godstowe. Ils s'arrêtèrent juste après le sommet d'une colline.

— Ranulf, haleta Corbett. C'est moi qu'ils veulent ! Le gant... ils l'ont volé ! Grimpe à un arbre et cache-toi !

Ranulf, blanc comme un linge, les cheveux trempés de sueur, refusa d'un signe de tête.

— S'il me faut mourir, mon maître, j'aime autant que ce soit avec vous. De toute façon, il pourrait y avoir des chasseurs qui me feraient tomber de l'arbre.

Corbett acquiesça et ils reprirent leur fuite en trébuchant, couverts de sueur et aveuglés par la panique. Leurs jambes, lourdes comme plomb, menaçaient de les trahir à tout instant. Ils traversèrent un labour, le souffle court, des sanglots dans la gorge. À un moment, Corbett crut apercevoir une autre silhouette, une ombre presque, mais il continua à fuir. Derrière lui, les chiens aboyèrent triomphalement. Puis tout d'un coup jaillit un cri hallucinant qui transperça le cœur de Corbett, un cri de désespoir épouvantable. Il se retourna. Les chiens n'avaient pas encore atteint le sommet de la colline. Et Ranulf... Où était-il ? Il regarda autour de lui, fut pris de vertiges et dut se ressaisir. Puis il vit Ranulf à genoux, les bras entourant sa poitrine pantelante.

— Je n'en peux plus, Messire !

— Il le faut ! gronda Corbett.

Il le força à se remettre debout et l'entraîna vers l'enceinte du prieuré où ils s'appuyèrent, en râlant. Les mastiffs étaient devenus étrangement silencieux.

— Le mur est trop haut ! pesta Corbett. Viens par ici !

Tout en poussant Ranulf, il contourna l'enceinte, dépassa la porte de Galilée, fermée à clef, et arriva au grand portail. Il frappa à coups redoublés avec le pommeau de son poignard.

— Ouvrez ! s'époumona-t-il. Pour l'amour de Dieu, ouvrez !

Le portier, encore soûl comme une bourrique, ouvrit la poterne. Corbett tira Ranulf à l'intérieur et referma l'huis d'un coup de pied.

— Mets la barre ! rugit-il.

L'autre le fixa de ses yeux vagues, mais en entendant l'appel rauque et sinistre des chiens, il s'empessa de pousser la barre. Le clerc se précipita dans la loge du portier. Les deux soldats y étaient affalés, à moitié endormis. Il arracha une torche de son attache, s'empara d'une arbalète posée contre le mur et d'une grosse trousse en cuir remplie de redoutables carreaux barbelés. Ensuite, il gravit quatre à quatre l'étroit escalier menant au chemin de ronde. Appuyé contre la courtine, la sueur lui piquant les yeux, il banda l'arbalète et plaça le carreau avec force jurons. Il entendit alors un concert d'aboiements frénétiques : deux mastiffs arrivaient lourdement au coin de l'enceinte, en contrebas. Il prit la torche et la jeta. Les bêtes s'arrêtèrent, levèrent la tête et grondèrent. Dans la lueur tremblotante, Corbett eut le temps de voir leurs mufles maculés de sang.

— Salauds ! beugla-t-il. Fils de Satan !

Les chiens se jetèrent sur le portail. Corbett se mit soudain à rire.

— Très bien, salauds ! hurla-t-il. Ne bougez pas !

Il arma l'arbalète et, penché sur la courtine, relâcha la détente. Le carreau fila en vrombissant et atteignit le chef de meute à la nuque, s'enfonçant profondément dans la chair et tranchant la colonne vertébrale. Corbett poussa un cri de joie. La bête bondit en l'air en un dernier spasme terrifiant avant de s'écrouler, s'étouffant dans son sang. Maugréant, Corbett réarma l'arbalète. Cette fois-là, il se montra maladroit. Le trait partit en sifflant et alla égratigner l'arrière-train de l'autre chien qui s'enfuit dans l'obscurité en glapissant. Le clerc s'accouda à la courtine et vomit immédiatement. Puis, au bout d'un moment, il reprit ses esprits et redescendit d'un pas mal assuré jusqu'à la loge du portier.

Ranulf était assis près de la porte, dos au mur, le visage blême et couvert de sueur, le devant de son surcot taché de vomissures. Le portier, accroupi à ses côtés, était trop ivre pour leur être d'un quelconque secours. Corbett se versa du vin, en but, puis mit le gobelet de force entre les lèvres de son serviteur, ordonnant d'un ton rogue au portier d'apporter une couverture.

On frappa à la porte. Dame Amelia, accompagnée de Dame Catherine et de Dame Frances, entra d'un pas vif. Elles s'étaient emmitouflées de couvertures, mais leurs visages étaient pâles et leurs paupières lourdes de sommeil.

— Que se passe-t-il, Messire ?

— Rien ! répondit-il, grinçant, hors de lui.

Il vit que Ranulf reprenait des couleurs et se leva.

— Je suis désolé, murmura-t-il. En revenant de Woodstock, nous avons été poursuivis par des chiens de guerre.

Dame Amelia le regarda sans comprendre.

— Des chiens, expliqua lentement Corbett, dressés à pourchasser et à tuer des êtres humains.

N'ouvrez pas les portes cette nuit ! Ils nous auraient massacrés ! Je vais vous dire quelque chose : nous devons notre salut à un malheureux – un colporteur ou un vagabond. Lui l'a payé de sa vie, là-bas, dans la nuit !

Comme pour tourner ses paroles en dérision, un hurlement rauque et lugubre s'éleva dans les ténèbres derrière le mur d'enceinte. Dame Amelia se tourna froidement en direction du bruit.

— Dame Catherine, s'exclama-t-elle avec autorité, alertez les paysans ! Sonnez le tocsin ! Que l'on vérifie toutes les issues : il faut qu'elles soient solidement fermées et barrées. Que personne ne sorte du prieuré ! Corbett, suivez-moi !

Tandis que résonnaient le tocsin et le bruit de courses précipitées, elle conduisit Corbett et Ranulf à l'infirmerie, harmonieux bâtiment d'un étage à côté du réfectoire. La soeur infirmière, un vieux dragon, les enveloppa d'épaisses couvertures et les força à boire du vin chaud épicé. Ce n'est que lorsqu'il ferma les yeux et s'abandonna au sommeil que Corbett comprit que la boisson avait dû être légèrement additionnée d'une potion destinée à les endormir.

Il se réveilla le lendemain matin, les idées claires. Ranulf, déjà levé et débarbouillé, se tenait accroupi près du lit. Il s'était changé et avait apporté à Corbett des chausses et un pourpoint propres.

— C'était un cauchemar, Messire !

— Oui, Ranulf, un cauchemar.

Il rejeta la couverture et constata avec plaisir qu'il ne se ressentait en rien de l'épouvantable poursuite de la veille.

— Bon, dit-il, je vais me laver, me raser, me changer et prendre un petit déjeuner copieux. Puis, en avant pour Woodstock, armé et à cheval ! Je suis bien décidé à en découdre avec ce foutu pervers.

Ranulf grimaça un sourire. Corbett sortait rarement de ses gonds, mais quand cela se produisait, c'était un vrai bonheur !

— Est-ce prudent, Messire ?

— Que cela le soit ou non, je m'en moque comme de ma première chemise, pour reprendre tes expressions, Ranulf ! Je suis ici au nom du roi et c'est encore lui qui commande ! Nous allons emmener les

deux gardes. Il est grand temps qu'ils justifient leur solde.

Ranulf se frotta les mains : cette fois-ci, les choses seraient différentes. Il aurait épée, poignard et arbalète. Il cligna rapidement des yeux.

— Messire, il y a un messenger, un certain Ralph Maltote, qui vient du camp du roi à Nottingham et vous a apporté un message urgent. Il est arrivé juste après l'aube. La prieure a aussi envoyé des cavaliers à la recherche des chiens, mais ils n'ont rien trouvé à part le cadavre de celui que vous avez abattu. Elle a ordonné d'aller le brûler dans la forêt. Ils ont aussi découvert, ajouta Ranulf en toussant et en détournant les yeux, les restes mutilés d'un homme.

Ranulf se tut un moment avant de reprendre :

— L'un des paysans l'a reconnu. L'aubergiste du *Taureau* n'ira plus jamais braconner.

Corbett siffla entre ses dents.

— Qu'il repose en paix ! Je suppose que cet aubergiste était l'ami braconnier du portier. Fais entrer Maltote !

Ralph Maltote s'avéra être un jeune gaillard corpulent, l'air passablement ridicule avec sa broigne de cuir bouilli, ses jambières et ses bottes de soldat. Il avait un visage rond et rouge comme une pomme d'api. La sueur avait assombri ses cheveux blonds clairsemés et le regard ébahi de ses yeux bleus ainsi que sa mine de chien battu en faisaient le courrier royal le plus surprenant qu'eût jamais vu Corbett. Il se tenait bien droit, serrant gauchement son casque sous le bras.

— Tu viens de loin, n'est-ce pas, et tu as fait vite ! s'exclama Corbett avec un coup d'oeil irrité vers Ranulf qui ricanait discrètement à ses côtés.

— Oui, Messire !

Maltote se laissa choir sur le tabouret, mais, ce faisant, il se prit les jambes dans sa longue épée et faillit se retrouver face contre terre.

— Et alors ?

Le courrier eut l'air effaré.

— Le message ? demanda Corbett. Tu n'as pas fait tout ce chemin depuis Nottingham pour rien, non ?

Maltote hocha la tête, déglutit nerveusement et fouilla dans la poche intérieure de sa broigne entrouverte.

Il tendit un long rouleau de parchemin à Corbett qui vérifia le sceau de cire pourpre du roi avant de le briser et de dérouler le vélin.

Le message était court et laconique. Les pires craintes de Corbett se réalisaient : le roi avait constaté avec déplaisir que le clerc n'avancait pas dans son enquête. De fait, l'envoyé français Amaury de Craon en savait plus, puisqu'il affirmait que le prince lui avait annoncé la mort de Lady Aliénor avant l'arrivée du portier à Woodstock. Corbett donna la lettre à Ranulf :

— Lis-la et brûle-la !

Puis, désignant le messenger, il ajouta :

— Ensuite, tu emmèneras Maltote aux cuisines et lui dénicheras de quoi se restaurer. Nous partirons après à Woodstock.

Ranulf sortit nonchalamment, son jeune compagnon le suivant comme un chiot perdu. Corbett finissait ses ablutions lorsqu'il entendit frapper à la porte.

— Entrez ! lança-t-il d'un ton brusque qu'il regretta aussitôt en voyant Dame Agatha chargée d'un plateau recouvert d'un linge.

— Désirez-vous prendre votre petit déjeuner, Messire, avant de partir ?

Corbett lui sourit.

— Je vous souhaite le bonjour, Dame Agatha. Qui vous a prévenue de mon départ ?

— Votre serviteur. Voulez-vous manger maintenant ?

Corbett opina, assez gêné. La religieuse s'affaira dans la pièce, posa le plateau sur une table basse et tira un tabouret. Elle avait apporté un bouillon de poulet, des petits pains juste sortis du four et une chope de bière coupée d'eau. Lorsque Corbett prit la cuillère d'étain et entama son repas, elle ne fit pas mine de sortir.

— Vous n'êtes pas blessé ? s'enquit-elle anxieusement.

— Non, sauf dans mon orgueil, ma soeur.

Elle posa sa douce main blanche sur son bras. Corbett la dévisagea. Comme c'était étrange d'être seul dans cette chambre en compagnie de cette jeune femme si prévenante et si belle !

— Soyez prudent, murmura-t-elle. N'agissez pas à la légère ! Gaveston est un fin merle. Dame Amelia affirme que c'est lui qui a lâché les chiens, mais nous n'avons pas l'ombre d'une preuve. Ne lui fournissez pas prétexte à vous frapper !

Du revers de la main, elle lui effleura délicatement la joue. Corbett rougit et se remit à manger, muet, sans oser lever la tête jusqu'à ce qu'il entendît son pas léger décroître et la porte se refermer. Il était certes touché par sa sollicitude angoissée, mais trouvait difficile de

l'accepter. Il se sentait à la fois coupable en pensant au doux visage de Maeve et rempli de confusion à l'idée d'être si fortement attiré par une femme qui avait voué sa vie à Dieu. Cela dit, elle lui avait donné un fort bon conseil et Corbett se rasséra. Il décida de montrer qu'il n'avait pas peur, mais sans rien faire d'irréfléchi. Gaveston était le favori d'un prince de sang et le seul fait de tirer l'épée en présence du prince héritier pouvait être interprété comme un acte de trahison.

Mâchant distraitement son pain, Corbett analysait la situation. Ses études de logique lui avaient appris à atteindre une conclusion acceptable en réexaminant les différents points qui y menaient. Comment procéder à présent ? Le sourire aux lèvres, il alla chercher la sacoche que Ranulf avait dissimulée sous le lit et tourna et retourna, amusé, les ingrédients qui constituaient le fonds de commerce de Ranulf. Il prit un pot d'onguent, descendit les marches et gagna le corps de logis. Personne à l'horizon ! Il se faufila silencieusement dans l'escalier et frappa doucement à la porte de Dame Élisabeth.

— Entrez ! Entrez !

La vieille dame, au tempérament toujours aussi impérieux, fut visiblement amadouée par l'apparition de Corbett et reçut son cadeau avec un plaisir évident.

— C'est un baume très rare ! assura Corbett sur un ton de connivence.

Seigneur, songea-t-il, que contient-il ? Ranulf était inoffensif, certes, mais le baume peut-être pas !

— C'est une pommade, avança-t-il, fabriquée à partir de sabots d'élan et mélangée à des herbes médicinales. Enduisez-en les quatre colonnes de votre lit tous les soirs. Cela chassera les humeurs malignes, vous respirerez mieux et dormirez comme un loir !

La religieuse hocha la tête d'un air entendu et Corbett eut un peu honte de ses affabulations. Il plaça l'onguent sur la table près d'elle et alla à la fenêtre. Il observa la cour en bas.

— Que regardez-vous, Messire ?

— Je me souviens simplement que Dame Martha et vous aviez aperçu Lady Aliénor le soir de sa mort. Êtes-vous sûre que c'était bien elle ?

— Oh oui ! affirma Dame Élisabeth en mâchouillant ses gencives. Écoutez ! Dame Martha se tenait là où vous êtes. Elle m'a appelée et me l'a montrée. « Venez voir, a-t-elle dit, c'est Lady Aliénor ! »

— Quand était-ce ?

— Oh, juste avant complies !

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— Nous avons frappé à la croisée et interpellé Lady Aliénor. Elle s'est retournée et nous a fait un signe de la main.

— Avez-vous entendu sa voix ?

— Oui. Dame Martha a ouvert la fenêtre et lui a demandé où elle se rendait. Lady Aliénor a répondu qu'elle allait se promener derrière l'église.

La religieuse plissa les yeux.

— Elle faisait toujours une promenade là-bas.

— Vous êtes certaine que c'était elle ?

— Bien sûr !

— Que portait-elle ?

— L'une de ses robes bleues. C'était sa couleur préférée.

— Mais vous avez bien distingué ses traits ?

— Oh oui ! Elle avait son capuchon, mais elle s'est retournée pour nous répondre.

— L'avez-vous vue revenir ?

— Non, mais elle a dû rentrer, bien sûr !

Corbett se sentit un peu frustré.

— Messire Corbett !

Il fit volte-face. Dame Amelia, accompagnée de ses sempiternelles acolytes, Dame Frances et Dame Catherine, se tenait sur le seuil, frémissante d'un juste courroux.

— Vous avez beau être au service du roi, Messire, vous n'avez aucun droit d'être ici, dans ce logis conventuel ! Même si c'est avec une femme âgée que vous vous entretenez.

Elle jeta un coup d'oeil méprisant à Dame Élisabeth.

— Dame Élisabeth est mon amie, rétorqua Corbett. Je suis homme d'honneur autant qu'émissaire royal.

Il sentit la moutarde lui monter au nez devant l'air d'indignation vertueuse arboré par la prieure.

— Je quitterai cette pièce quand j'en aurai fini. Et, ma mère, je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'attendre dans vos appartements. J'ai d'autres questions à vous poser.

La prieure sembla sur le point de s'insurger, mais Corbett lui fit face et soutint son regard. Elle recula en toisant une dernière fois avec

dédain Dame Élisabeth, et referma la porte derrière elle. La religieuse âgée se leva et vint vers lui en trotinant. Les mains crispées sur sa poitrine, elle leva des yeux ronds d'admiration.

— Vous êtes courageux, Messire, murmura-t-elle. Personne n'ose s'adresser ainsi à notre mère prieure.

Corbett lui tapota gentiment la main.

— Tranquillisez-vous, ma soeur. Elle n'aurait pas dû parler comme elle l'a fait et je n'ai jamais supporté les tyrans.

Il porta la main veinée à ses lèvres.

— Mais c'est assez. Je vous dis adieu.

Il se dirigea vers la porte.

— Messire !

Dame Élisabeth s'approcha précipitamment.

— Je vais vous dire un secret, chuchota-t-elle. Un secret que je n'ai révélé à personne.

— Oui ?

— Cet après-midi-là, j'ai aperçu des cavaliers parmi les arbres.

Elle désigna la fenêtre.

— Là-bas, dans la forêt, derrière l'enceinte.

Corbett revint à la croisée. Le corps de logis était haut et la chambre de Dame Elisabeth située au premier étage. Il discernait la lisière du bois juste au-dessus de la courtine.

— Où étaient-ils exactement ?

Dame Élisabeth le rejoignit.

— Là-bas ! Je regardais par la fenêtre, juste après midi. J'observais le vol d'un faucon au-dessus des arbres, lorsque soudain j'ai vu quelque chose bouger. Je n'ai pas de très bons yeux, s'excusa-t-elle, alors j'ai scruté l'endroit plus attentivement. J'ai aperçu des chevaux et trois ou quatre cavaliers qui restaient quasiment immobiles. Si l'une des montures n'avait pas été blanche, je ne les aurais jamais remarqués. De vagues silhouettes qui remuaient à peine. Je suis allée me passer de l'eau sur les yeux et, quand je suis revenue, ils avaient disparu.

Elle gloussa.

— Je ne l'ai dit à personne. Je ne suis pas comme Dame Martha. Je ne parle pas à tort et à travers et nul ne me prend pour une vieille radoteuse !

— Quelqu'un d'autre les a-t-il vus ?

— Pas à ma connaissance.

Corbett contempla la lisière. Les cavaliers auraient été repérés par quelqu'un doté d'une bonne vue, mais dans le cas de Dame Élisabeth, seule une tache de couleur avait pu trahir leur présence.

— Les avez-vous revus ?

— Non.

— Portaient-ils des armoiries ?

Elle hocha négativement la tête. Corbett se frotta pensivement le menton.

— Dites-moi, ces cavaliers auraient-ils pu pénétrer dans le couvent ?

— Oh, non ! Les portes étaient certainement barrées et le portier, tout ivrogne qu'il soit, obéit aux ordres donnés.

— Auraient-ils pu franchir le mur d'enceinte ?

Dame Élisabeth éclata de rire :

— J'en doute. Un des paysans ou une soeur converse les aurait aperçus. Enfin, vous savez ce que c'est ! Ils auraient fait un boucan du diable dans le couloir et nous auraient réveillées, Dame Martha et moi !

Corbett la remercia et se glissa hors de la pièce à la recherche de la prieure. Dame Amelia avait recouvré quelque peu son calme. Assise à sa table de travail en chêne, elle bavardait avec les deux sous-prieures, un rouleau de comptes devant elle. Elle désigna un siège à Corbett.

— Messire, commença-t-elle, veuillez excuser mon éclat de tout à l'heure. Mais, malgré tout ce qui est arrivé, n'oubliez pas que nous sommes dans un couvent !

Elle poussa un profond soupir.

— Avez-vous d'autres questions ?

— Oui. Les soeurs ont-elles remarqué quelque chose de bizarre le jour de la mort de Lady Aliénor ?

— Non.

— Vous en êtes sûre ?

— Dans une communauté qui vit en vase clos, Messire, les gens parlent – à eux-mêmes, à leur soeur, à moi, ou à vous et à votre serviteur, maître Ranulf, qui semble doté du don d'ubiquité.

— Alors dites-moi, ma mère, qui se trouvait dans l'église pour

l'office de complies, ce fameux soir ?

— Je vous l'ai déjà dit : tout le monde !

— Non, je veux dire « avant » la messe.

— La prieure était à l'église avec moi, balbutia Dame Catherine.

— Et moi je me tenais dans la sacristie avec Dame Agatha, ajouta promptement Dame Frances.

— Vous en êtes bien certaines ? Vous étiez toutes là bien avant complies ?

— Demandez aux autres, intervint Dame Amelia. Elles nous y ont vues.

Corbett ravala sa déception.

— Et les biens de Lady Aliénor, que sont-ils devenus ?

— Le lendemain de sa mort, répéta Dame Amelia, le prince a envoyé un de ses serviteurs, muni d'ordres stricts : les bijoux et objets de valeur ayant appartenu à Lady Aliénor devaient lui être remis. Le reste...

Elle haussa les épaules.

— J'ai pensé que c'était mesquin, mais le prince m'a ordonné de le brûler. Ce que j'ai fait sur-le-champ. D'autres questions, Messire ?

— Oui.

Corbett lui sourit tristement.

— Dame Amelia, vous avez admis avoir trouvé le corps de Lady Aliénor dans sa chambre et, avec l'aide de ces dames, l'avoir transporté au bas des marches pour faire croire à un accident. C'est exact, non ?

— Je vous ai déjà raconté tout cela ! répondit-elle, l'air excédé.

— Avez-vous relevé des traces de lutte dans sa chambre ?

— Non.

— La porte était-elle ouverte ?

— Oui.

— Mais rien de suspect ?

— Non. J'ai cru au début qu'elle s'était évanouie. Votre interrogatoire est-il terminé ?

Corbett acquiesça.

— Alors, Messire, je vous dis adieu !

Après avoir pris congé des religieuses, Corbett se rendit dans la

cour des écuries où Ranulf et Maltote l'attendaient en compagnie des deux soldats. Ceux-ci ne décoléraient pas d'avoir été arrachés à leur vie d'oisiveté, mais ils avaient revêtu casques et broignes et, à leurs baudriers, pendaient épées et poignards. Maltote, lui aussi, semblait surpris devant ses nouvelles fonctions.

— Messire, le faut-il vraiment ?

— Tu es au service du roi, non ?

Maltote opina, l'air lugubre. Corbett désigna l'arbalète qui se balançait au pommeau de sa selle.

— Tu sais t'en servir ?

Maltote le regarda sans comprendre. Corbett s'approcha, intrigué.

— Tu en es capable, je suppose. Tu es sergent dans l'armée du roi !

Il montra une vieille porte hors d'usage, appuyée contre le mur, de l'autre côté de la cour. Quelques poulets déplumés picoraient tout autour.

— Vise bien et touche cette porte ! lui ordonna Corbett. Frappe au centre !

— Messire ! plaida Maltote.

Corbett posa la main sur l'étrier du courrier.

— Tu connais le règlement : tu es sous mes ordres, à présent ! Le roi t'a envoyé ici. Fais ce que je te dis !

Sous l'oeil de tous, Maltote banda l'arbalète et visa la porte. Corbett ne comprit jamais ce qui arriva. Il entendit vrombir le carreau qui, loin de se ficher dans la porte, atteignit un malheureux poulet qui s'écroula en piaillant dans une mare de sang et de plumes. Les deux soldats ricanèrent. Ranulf en resta pantois.

— Seigneur Dieu ! murmura Corbett. Tu es le pire arbalétrier que j'aie jamais vu ! Tu l'as fait exprès ?

Maltote, l'air encore plus ridicule sous son casque conique, prit une mine d'enterrement.

— Maintenant, Messire, vous savez pourquoi je ne suis que courrier. Quand il s'agit d'armes, je suis aussi dangereux pour mes amis que pour mes ennemis.

Un large sourire vint éclairer son visage.

— Mais le roi dit que je suis le meilleur cavalier de son armée. Je peux monter n'importe quelle haridelle et en tirer des merveilles !

Corbett acquiesça d'un geste et prit son lourd baudrier des mains de Ranulf.

— Je m'en souviendrai, Maltote.

— Les poulets aussi ! ajouta caustiquement Ranulf.

CHAPITRE IX

Corbett donna des instructions strictes à ses compagnons. La petite troupe sortit par la porte de Galilée, puis, dans un bruit de tonnerre, parcourut le chemin qui traversait le village silencieux avant d'atteindre la route menant au palais de Woodstock. Corbett hésitait encore sur la façon de procéder. Il voulait se mesurer à Gaveston et savoir, de la bouche même du prince, comment il avait pu apprendre la mort de Lady Aliénor avant l'arrivée du portier de Godstowe.

Les gardes à l'entrée principale les laissèrent passer sans difficultés, mais lorsqu'ils débouchèrent de l'allée bordée d'arbres et arrivèrent devant le palais, un spectacle atroce les attendait. On avait dressé un énorme gibet rudimentaire, deux poteaux soutenant une longue poutre de bonne taille, en bois de frêne. Corbett fit halte et flatta l'encolure de sa monture apeurée. Quatre corps pendaient de la potence improvisée : ceux de trois mastiffs noirs et celui de Gyrth, leur gardien, nuque brisée et tordue, yeux exorbités.

Corbett mit lentement pied à terre en ordonnant à Ranulf de s'occuper des chevaux. Puis il alla à la rencontre d'un chambellan venu l'accueillir, qui le traita en prince de sang et l'amena prestement dans la grand-salle qu'une armée de serviteurs s'affairaient à nettoyer, après le banquet de la veille. Ensuite, par un dédale de couloirs, ils parvinrent aux appartements du prince héritier et de Gaveston. Ces derniers l'attendaient, sobres, cette fois, et livides. Avant que Corbett eût le temps d'ouvrir la bouche, le prince Édouard s'avança et le prit fermement par la main.

— Messire Corbett... Hugh, dit-il en implorant le clerc du regard, ces chiens... c'était une erreur. Veuillez accepter mes excuses. Les bêtes et leur gardien ont été pendus.

Le prince déglutit nerveusement et détourna les yeux.

— C'était un malentendu, un accident, n'est-ce pas, Piers ?

— En effet, renchérit Gaveston. Un horrible accident !

Corbett lança un bref coup d'oeil au favori et remarqua sa pâleur. Un accident ? pensa le clerc. Peut-être une plaisanterie d'ivrogne qui

avait mal tourné, mais peut-être aussi une tentative d'assassinat.

— Nous ne l'avons su que ce matin, s'empressa de préciser le prince. La prieure nous a dépêché un messenger. Le gardien et les chiens ont été immédiatement châtiés. Le gaillard était ivre et a lâché les chiens quand vous avez quitté le palais. Ils ont flairé votre piste...

Il n'acheva pas sa phrase.

La sollicitude du prince héritier n'était pas feinte. Était-ce du remords ? se demanda Corbett. Ou même une totale ignorance ? Gaveston aurait-il agi de son propre chef ? Corbett comprenait leur angoisse. Il ne se faisait guère d'illusions sur son souverain : si Corbett était tué en service commandé, le roi l'accepterait, mais en cas d'attaque délibérée sur l'un de ses émissaires, il aurait tôt fait d'envoyer des troupes raser Woodstock. Corbett pensa à se renseigner sur son gant perdu, mais se ravisa. Gaveston aurait eu une explication toute prête.

— Monseigneur, je dois vous voir seul à seul ! reprit Corbett en ignorant l'agacement qui se lisait sur les traits du Gascon. Monseigneur, insista-t-il, c'est le moins que vous puissiez faire ! Il faut que je vous parle ! Ce sont les ordres de votre père, mentit-il.

Le prince échangea un regard avec Gaveston.

— Bien, qu'il en soit ainsi ! déclara-t-il en adressant un sourire penaud à Corbett. Il faut que je me change à présent. L'envoyé français, *Monsieur* de Craon, est revenu.

— Vous ne l'appréciez guère, n'est-ce pas, Messire Corbett ? intervint Gaveston d'un ton sarcastique.

— *Monsieur* de Craon fait son métier et moi le mien ! répliqua sèchement Corbett. Mais j'insiste, Monseigneur : vous ne devez pas vous fier à lui. Il tisse des toiles à attraper les araignées elles-mêmes.

Le prince approuva énergiquement et jeta un coup d'oeil à la ronde.

— Vous êtes mon invité, Messire. Je vous retrouverai dans une heure dans le *scriptorium*.

Corbett prit congé sur un dernier salut. Il passa le reste du temps dans une antichambre à bayer aux corneilles, avant qu'un serviteur ne vînt le chercher, tambour battant, et ne le conduisît par le grand escalier à une salle superbement décorée. Le plancher était de bois poli et les lambris rehaussés de motifs délicats : pampres de vignes, étranges fleurs, créatures imaginaires, comme des dragons ou des vouivres. De petits bahuts et des étagères, adossés aux murs peints en bleu, étaient garnis de livres aux fermoirs d'argent et d'or ciselé et aux

reliures de cuir de différentes couleurs – rouge, bleu et fauve. Chacun de ces précieux manuscrits, remarqua Corbett, était attaché au mur par des chaînettes d'argent. Il savait que le prince avait des goûts raffinés et était sous l'influence des nouvelles modes venues des riches États italiens. C'était la première fois que Corbett voyait une pièce sans torches fixées au mur. A leur place, de lourds candélabres de bronze ornaient les buffets et les dressoirs en chêne poli. De même, la jonchée avec son lot habituel de puces et de saleté avait été remplacée par d'épais tapis en laine d'un blanc immaculé.

Au fond, sur une petite estrade, des chaises à haut dossier aux sculptures très élaborées entouraient une table vernie circulaire. Le prince y siégeait, les mains croisées, le regard rivé sur la table, plongé dans un recueillement tel qu'on aurait pu le prendre pour un moine studieux. Mais cette impression était vite démentie par la somptuosité de son habit, les bagues précieuses à ses doigts et l'aspect de sa barbe et de ses cheveux blonds bien peignés et enduits d'huiles parfumées. Il leva les yeux et fit signe à Corbett d'approcher. Le clerc remarqua alors que son surcot, aux boutons en or, était de pur satin blanc, qu'il portait des chausses rayées d'or et de pourpre et des chaussures en velours cramoisi, ornées de roses d'argent au bout. Le clerc comprit, devant son apparence et son attitude, qu'il avait décidé de le prendre de haut lors de ses entrevues avec lui et Craon, sans doute sur les conseils de Gaveston.

Le prince se leva et lui fit signe de venir s'asseoir près de lui ; puis il remplit deux coupes de vin, du meilleur cru, tel que Corbett n'en avait goûté depuis des lustres. Le clerc prit place et sirota sa boisson. Le prince ne montait pas sur ses grands chevaux aussi facilement que son père. Quand il le voulait, en fait, il savait se montrer d'une rare courtoisie et d'une séduction éblouissante. Mais, comme tous les Plantagenêts, ses sautes d'humeur étaient fréquentes et son caractère loin d'être égal. Il avait toujours plu à Corbett par son air espiègle qui cachait une innocence presque enfantine. Il pouvait s'avérer un ami fidèle ou le plus impitoyable des ennemis. Il s'installa et fixa Corbett droit dans les yeux.

— Eh bien, Hugh ? commença-t-il. Vous désiriez me voir *in secreto*. J'ai beaucoup de respect pour vous, sinon j'aurais prié Lord Gaveston d'être présent.

Il détourna le regard une fraction de seconde.

— Piers peut être mauvais comme la gale, avoua-t-il à mi-voix. Ce qui est arrivé hier soir est impardonnable ! Mon père... doit-il être mis au courant ?

— *Alea jacta est* ! répliqua Corbett d'une voix neutre. Les dés en

sont jetés !

Il croisa le regard des yeux couleur bleuet.

— Comme vous l'avez dit, Monseigneur, c'était probablement un horrible accident.

Le prince le remercia d'un sourire et étendit la main. Le soleil qui filtrait par les vitraux se refléta dans les pierres précieuses de ses bagues et les fit briller de mille feux.

— Alors, Hugh, de quoi s'agit-il ?

— J'ai deux questions, Monseigneur !

Corbett but une gorgée de vin.

— Le jour où Lady Aliénor est morte, avez-vous envoyé des hommes au prieuré de Godstowe ?

— Non, absolument pas.

— Est-ce que quelqu'un, sans vous prévenir, y aurait dépêché des serviteurs ?

Le prince hocha encore la tête et se dirigea vers un lutrin sculpté, semblable à celui d'une église. Il mit la main sur l'énorme Bible qui s'y trouvait.

— Vous pourrez dire à mon père, déclara-t-il, que, ma main sur la Bible, et je répéterai ce serment devant les Communes et les chefs de l'autorité spirituelle et temporelle, je jure que ni Lord Gaveston ni aucun de mes serviteurs ne s'est approché du prieuré de Godstowe ce jour-là.

— Vous en êtes bien certain, Monseigneur ?

Edouard se retourna, l'air buté.

— J'ai ordonné à Lord Gaveston de cesser toutes relations avec cette femme.

— Monseigneur, est-ce vrai que vous n'avez eu vent de la mort de Lady Aliénor que lorsque le portier de Godstowe est venu ici ?

Corbett nota la rapidité avec laquelle le prince retira sa main de la Bible et revint vers lui.

— Oui, autant que je me le rappelle ! répondit-il en s'asseyant, une jambe ballante, sur le bord de la table. Pourquoi cette question ?

Corbett inspira profondément.

— Je dois vous informer que votre père a une version différente des faits. Le bruit court que vous étiez au courant bien avant l'arrivée du portier ivre.

— Moi aussi j'étais éméché, murmura-t-il. Mais pas autant que lui ! J'ai bien entendu quelque chose ou on m'a dit... Oui ! C'est ça ! s'écria-t-il d'une voix surexcitée. Si *Monsieur* de Craon soutient que c'est moi qui le lui ai annoncé, alors c'est un menteur ! Car, Messire Corbett, je suis certain que c'est le Français qui m'en a parlé le premier !

— Comment le savait-il, lui ?

— Je l'ignore. Et si je l'interrogeais, il le nierait tout simplement. Craon, ajouta-t-il amèrement, a le mensonge à la bouche et la ruse au coeur. Si on lui apportait la vérité sur un plateau, il ne la reconnaîtrait même pas !

Le prince revint à la Bible et y posa la main.

— Je jure de vous avoir dit la vérité. Je jure de ne pas avoir envoyé mes hommes à Godstowe, mais j'aimerais savoir qui l'a fait. Portaient-ils mes armoiries ?

Corbett eut un signe de tête dubitatif.

— Je ne pourrais pas l'affirmer.

— Je jure également que j'étais au courant de... la mort de Lady Aliénor...

Corbett eut la certitude qu'il avait été sur le point de dire « le meurtre ».

— ... avant lundi matin parce que j'en avais été informé par *Monsieur* de Craon.

— Monseigneur, avez-vous épousé Lady Aliénor ?

Le prince ne retira pas sa main de la Bible.

— Cela ne vous regarde pas ! répliqua-t-il, agacé. Votre tâche, Corbett, c'est de laver mon nom de tout soupçon. Craon vous attend dans une pièce près de la grand-salle. Je veux que vous l'interrogiez. Il peut y rester jusqu'à ce que vous vous sentiez prêt.

Sur ce, il sortit en coup de vent, piqué au vif, toute courtoisie et bonne humeur envolées. Corbett eut un sourire désabusé et se renversa sur sa chaise, écoutant d'une oreille distraite les pas du jeune homme décroître dans le couloir. Il croyait le prince : c'était sûrement Craon qui lui avait appris la nouvelle le dimanche soir, mais comment le Français avait-il pu être au courant ? Avait-il un espion à Godstowe ?

Qui ? Mais la prieure avait soutenu que Craon s'était vu refuser l'accès de Godstowe. Corbett s'agita, nerveux, avant d'éclater de rire. Bien sûr ! C'était évident !... Il alla sur le seuil appeler un serviteur :

— Menez-moi à l'envoyé du roi de France, *Monsieur* de Craon. Le prince désire que je lui parle.

Ils longèrent le couloir et s'arrêtèrent à une porte. Le serviteur frappa doucement. Comme elle était entrebâillée, Corbett n'attendit pas que l'homme frappe de nouveau. Il la poussa et entra, l'air sûr de lui. Le seigneur de Craon, assis sur une chaise à haut dossier près de la croisée, tenait un petit rouleau de parchemin sur ses genoux et attendait apparemment que le prince le convoquât pour une entrevue. Il braqua son regard sur Corbett, sourit et fit mine de se lever avant de retomber sur son siège, comme s'il ne voulait pas s'en donner la peine. Le vélin qu'il lisait disparut prestement dans les plis de son volumineux habit.

— *Monsieur* Corbett ! Je suis enchanté de vous voir ! Veuillez prendre place !

Il désigna un tabouret d'un geste vague.

— Craon, fieffé menteur ! Vous êtes aussi ravi de me rencontrer qu'un manant le collecteur d'impôts !

Bras croisés, le clerc s'approcha de son vieil ennemi et lui adressa un sourire glacial.

— Hugh, s'écria Craon en écartant les mains d'un geste large, pourquoi m'insulter ? Comme vous, j'obéis aux ordres.

Il soupira avec lassitude.

— La diplomatie est parfois un tel sac de noeuds !

— Tout est un sac de noeuds avec vous, Craon !

Se penchant, Corbett s'appuya sur les accoudoirs du siège de son adversaire. Son visage n'était plus qu'à quelques pouces de celui du Français.

— Je le répète : vous êtes un fieffé menteur ! Vous mentez comme un arracheur de dents ! C'est encore un de vos coups fourrés, cette affaire de Godstowe...

Craon écarquilla les yeux, en une belle parodie d'innocence. Corbett remarqua son regard mort, comme s'il y avait deux êtres en lui : l'enveloppe charnelle et, derrière, une présence surnoise et malveillante. Il décida de le mettre à l'épreuve.

— Cette affaire tourne à votre désavantage, n'est-ce pas ?

— Que diable voulez-vous dire ?

Corbett fit volte-face et se dirigea vers le seuil.

— Ce que je veux dire, mon cher Français, c'est que moi, je connais la vérité. Je sais aussi que votre informateur vous l'a cachée. Vous

avez payé, *Monsieur*, pour un tissu de mensonges.

Corbett ouvrit la porte et jeta, désinvolte, par dessus son épaule :

— Et j'ajouterai que c'est un tissu qui vous habille bien !

Puis il sortit rapidement. Resté seul, Craon abandonna son masque de bonne humeur. Ses lèvres bougèrent en silence : il se répétait ce qu'il ferait s'il tenait un jour Corbett à sa merci. Celui-ci, cependant, avait dévalé l'escalier et surgi dans la cour où l'attendaient Ranulf et Maltote. Son serviteur essayait de montrer au courrier comment tenir correctement un poignard. Corbett secoua la tête, incrédule. Jamais, de toute sa vie, il n'avait vu quelqu'un d'aussi maladroit ou dangereux pour lui-même que Maltote, une arme en main. Mais il aimait bien ce grand lourdaud au naturel heureux qui ne connaissait rien d'autre que les chevaux.

Ils se mirent en selle et quittèrent le palais, en suivant le chemin du village. Corbett respira l'air vif et agréable : il sut que l'été finissait. Maeve devait être en train de vérifier l'état des granges et de veiller à l'abattage des bêtes, au séchage et au salage des viandes que l'on pendrait dans les cuisines pour les fumer et les préserver pour les longs mois d'hiver. L'automne était arrivé à pas de loup, comme un voleur, transformant la campagne en une symphonie éclatante d'orange, d'or, de roux et de rouge bordeaux. Le soleil se parait, à présent, d'une brume dorée et les champs, à l'herbe haute et abondante, se gorgeaient de vie une dernière fois avant les gelées.

Ils passèrent près d'un vieux cheval attelé à une charrette de pommes. Le paysan ne se donna même pas la peine de se retourner pour les saluer. Au sommet de la charge, un gamin aux braies coupées haut sur les cuisses dormait à poings fermés, comme s'il reposait sur un lit de plumes. Après un dernier tournant, les cavaliers arrivèrent au village. Ils s'arrêtèrent en entendant le son cristallin d'une cloche et aperçurent, à travers les arbres, une procession qui s'avancait dans les champs. À sa tête marchait le père Reynard, sa robe de bure disparaissant à présent sous sa chape or et écarlate. Il était précédé du porteur de croix et de deux enfants de chœur, l'un avec la sonnette et l'autre l'encensoir. Corbett respira une légère bouffée d'encens parfumé. Il vit le prêtre bénir les jachères, le bénitier dans une main et le goupillon dans l'autre. Corbett se rappela que la Saint-Michel approchait et que l'on était aux temps des rogations d'automne : le prêtre bénissait la terre en implorant l'aide de Dieu pour les semailles et les récoltes à venir.

La petite troupe pénétra dans le village. Corbett était suivi de Maltote et de Ranulf qui évoquaient les mensonges des maquignons du marché de Smithfield et les meilleures façons d'éventer leurs ruses.

Corbett les laissa au *Taureau* : les étroites fenêtres étaient drapées de noir, en signe de deuil pour l'aubergiste dont le cercueil reposait devant la porte d'entrée, en équilibre précaire sur des tréteaux. Quelques villageois, autour, buvaient à la santé du disparu et, à en juger par leur allure, étaient presque aussi inconscients que le mort qu'ils pleuraient. Tandis que Ranulf et Maltote s'occupaient des chevaux et arboraient des mines longues d'une aune pour rejoindre le cercle des buveurs endeuillés, Corbett traversa à grands pas le pré communal parsemé de feuilles mortes et franchit la porte à claire-voie de l'église. Il s'assit sur un petit banc de pierre en face du presbytère. Sommeillant à demi, il revécut avec plaisir sa rencontre avec Craon. Il entendit la procession revenir. Au bout d'un moment, le père Reynard apparut au portail de l'église. Il s'arrêta en voyant le clerc et eut un léger grognement d'irritation.

— Que désirez-vous ?

— Que vous répondiez à quelques questions, mon père.

Le prêtre eut une moue excédée, déverrouilla la porte et, d'un geste, invita Corbett à entrer. Il lui désigna un siège et lui servit du vin coupé d'eau, puis s'assit sur un banc en face de lui, de l'autre côté d'une table grossière.

— J'ai du travail, Messire. Le cercueil de l'aubergiste doit être transporté à l'église avant que les villageois ne s'enivrent trop et ne le jettent dans l'étang.

Le franciscain eut un pâle sourire.

— C'était un bon braconnier, mais un mauvais tavernier. Il coupait toujours sa bière, aussi nombre de mes paroissiens pensent-ils que sa dépouille devrait reposer sous l'eau ! Une épitaphe adéquate !

— Est-ce toujours aussi dangereux, l'interrompt Corbett, de se promener la nuit près de Godstowe ?

— Ça dépend. Il braconnaît sur les terres du palais.

— Et les deux autres ? La jeune femme et l'adolescent retrouvés nus et assassinés, il y a quelque dix-huit mois ?

Le père Reynard fit une grimace.

— Les routes sont dangereuses, parfois.

— Vous avez vu les cadavres ? Pourriez-vous les décrire ?

Le prêtre prit une profonde inspiration.

— L'adolescent était âgé de seize ans, tout au plus, cheveux noirs, teint mat... On lui avait tranché la gorge comme à la jeune femme. Il ne portait ni bijoux ni vêtements. Sa compagne devait être un peu plus

âgée et, elle aussi, était brune.

Le franciscain fit une légère pause.

— C'était peut-être des étrangers.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer ça ?

— Leur peau foncée. Ils étaient de bonne naissance également, ce qui m'a surpris.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Eh bien, les mains de la jeune femme étaient douces et très soignées. Elles n'avaient jamais eu à faire de grossiers travaux. Je m'en suis aperçu lorsque je les ai ointes pour l'extrême-onction. Même chose pour les pieds. La peau en était lisse, sans cals, comme si la dame avait toujours porté chausses et chaussures. Ses cheveux étaient souillés de boue, mais ils avaient connu le peigne et les huiles parfumées. Je me suis étonné que la disparition d'une dame de la noblesse ne donne lieu à aucune recherche de grande ampleur.

Corbett se souvint de la devise sur le collier du chien.

— L'expression *Noli me tangere* vous dit-elle quelque chose ?

Le père Reynard eut un geste de dénégation et s'agita nerveusement sur son banc.

— Vous êtes sûrement venu parler d'autres problèmes, Messire ?

— En effet.

Le clerc fixa un point au-dessus de la tête du franciscain.

— Eh bien ?

— Le soir du décès de Lady Aliénor, vous êtes bien allé à Godstowe pour lui donner l'extrême-onction ?

Le prêtre acquiesça.

— Et ensuite ?

Corbett surprit une lueur de méfiance dans le regard de son interlocuteur.

— Je suis revenu ici, marmonna-t-il.

— Non ! le contredit Corbett. Vous avez pris un cheval à l'écurie de la taverne et vous vous êtes rendu à Woodstock pour annoncer cette nouvelle !

— Je ne veux rien avoir à faire avec le prince ou son sodomite !

— Oh, pas avec le prince, rectifia Corbett, mais avec votre ami fidèle et votre bienfaiteur, *Monsieur* Amaury de Craon, qui vous a envoyé un message secret, vous signalant qu'il était au palais. Vous

voyez, mon père, il y a quelque temps, *Monsieur* de Craon essaya d'entrer au prieuré, mais s'en vit refuser l'accès. Il se mit alors en quête de quelqu'un susceptible de le tenir au courant de ce qui s'y passait, en particulier des faits et gestes de Lady Aliénor. Il voulait une personne de confiance, une personne qui obtiendrait ce genre de renseignements, et il vous a choisi.

Corbett nota que le franciscain avait blêmi.

— Après avoir été refoulé de Godstowe, il est venu ici et vous a offert de l'or et de l'argent pour votre église et vos paroissiens. Et vous l'avez pris. Pas pour votre compte personnel, ajouta doucement Corbett, mais pour vos aumônes. Après tout, que pèsent, aux yeux d'un prêtre, les ragots des princes et de leurs maîtresses ? J'ai raison, n'est-ce pas ?

Le franciscain mit ses mains sur la table et courba la tête.

— Eh bien, mon père ?

— Vous ne vous trompez pas. Ce que vous avez dit est proche de la vérité. Craon s'est montré charmant. Il payait rubis sur l'ongle de simples commérages.

Le franciscain leva les yeux.

— Vous avez vu la pauvreté des paysans, Messire, les richesses du prieuré, l'opulence du palais... Les gens là-bas n'en ont cure, ils ne craignent pas Dieu. Craon ne vaut pas mieux qu'eux, mais lui, au moins, m'a donné de l'or. Pas pour moi, s'empressa-t-il d'ajouter, mais pour la veuve qui a des bouches à nourrir ou le garçon qui veut faire des études. Je ne suis pas un espion !

Malgré sa pitié, Corbett se força à ne pas faiblir.

— Si les sergents royaux ou les juges du Banc du Roi vous entendaient, assura-t-il, ils vous accuseraient de trahison. Car, mon père, correspondre avec nos ennemis d'outre-Manche, c'est de la haute trahison !

— Je ne suis ni espion ni traître ! soutint le prêtre d'une voix égale. Avez-vous jamais vu une femme et son mari traîner eux-mêmes la charrue parce qu'ils ne peuvent pas se payer de boeuf ni de cheval, pendant que leur bébé gisant près d'une haie, enveloppé de guenilles, suce une croûte de pain et geint, trop affamé et affaibli pour pleurer ?

Les yeux du prêtre flamboyèrent.

— Je vous le dis, Messire, un jour les pauvres se révolteront et il y aura de terribles règlements de comptes. Dites-moi, qu'auriez-vous fait à ma place ?

Corbett se pencha et posa la main sur le coude du franciscain,

heureux de voir qu'il ne bronchait pas.

— Je crois que j'aurais agi comme vous, mon père.

Le clerc retira sa main et but le vin coupé d'eau.

— Je sais que vous n'êtes ni espion ni traître, mais Craon est un être impitoyable. Il n'a ni principes, ni Dieu, ni code de chevalerie, rien, sinon un maître, le roi de France, qui se prend pour un nouveau Charlemagne. Si Craon a tissé sa toile autour de vous, mon père, vous êtes en danger !

Le prêtre souffla avec mépris en détournant le regard.

— Mon père, Craon se doute que je connais l'identité de son informateur. Il va m'attaquer et peut très bien tenter de vous atteindre. Ne craignez rien de la part du roi ! Je vous obtiendrai des sauf-conduits, mais vous devez vous cacher pendant quelque temps. Vous feriez mieux de ne pas rester ici !

Le père Reynard refusa d'un geste et leva des yeux où se lisait le fanatisme.

— Je suis le bon pasteur, pas le mercenaire ! Je ne fuirai pas devant le loup.

Il se détendit en souriant.

— De toute façon, Corbett, n'oubliez pas que j'ai été soldat !

Corbett se résigna.

— Je ne peux vous forcer la main, mon père, mais prenez mon avertissement au sérieux.

Il ajouta, après un silence :

— Que sait-il exactement ?

— Ce que je lui ai dit. Que Lady Aliénor était morte...

Le prêtre sourit.

— ... morte dans des circonstances extrêmement suspectes. Vous vous doutez, Messire, que j'ai vu nombre de cadavres dans ma vie. Or une femme qui tombe dans l'escalier ne gît pas en bas des marches comme si elle était endormie !

— Rien d'autre, mon père ?

— Non ! Vous en savez autant que moi.

Corbett se leva.

— Alors je vous souhaite le bonsoir et vous recommande la plus grande prudence.

Le père Reynard regarda au loin, balayant l'avertissement d'un

sourire. Corbett sortit par le cimetière désert. Le soleil disparaissait à l'horizon, boule de feu embrasant l'ouest, et ses derniers rayons allumaient les tons verts et brun-roux de l'enclos funèbre. Au sommet d'un orme, un oiseau solitaire égrenait sa propre litanie des morts. Corbett observa les alentours. Le corps de la jeune femme et de son compagnon, avait dit le père Reynard, reposaient sous un vieil orme. Qui étaient-ils ? Quels secrets avaient-ils emportés dans la tombe ? Ces questions ne cessaient de le harceler, tandis qu'il contemplait le cimetière : un endroit silencieux, paisible... et pourtant il pressentait une terrible menace. Était-il observé ? Il avait souvent ressenti cette impression dans les ruelles tortueuses et sombres de Londres, mais ici, près de la Maison de Dieu ? Une brindille se brisa avec un bruit sec. Corbett se retourna d'un bloc et scruta la pénombre au-delà du presbytère.

— Qui va là ? demanda-t-il à mi-voix.

Nul son ne lui répondit, hormis le doux bruissement des feuilles lorsque le vent se leva et les poussa dans l'herbe comme autant de pièces d'or. Corbett tendit l'oreille et grimaça un sourire. La brise vespérale lui apportait aussi des bribes de chansons et il reconnut les braillements vigoureux de Ranulf.

Il poussa la porte à claire-voie et traversa le pré communal qu'envahissait le crépuscule. Comme il s'en doutait, Ranulf avait fait succomber Maltote à la tentation. Brandissant des chopes de bière écumante, les deux hommes se tenaient au beau milieu des villageois en deuil et les entraînaient, d'une voix éraillée, à chanter le triste sort d'une fille d'aubergiste. Corbett les rejoignit et attendit que les chopes fussent vides avant de contraindre amicalement son serviteur à aller chercher les chevaux. Puis ils reprirent le sentier désert qui menait à Godstowe.

Bien sûr, Ranulf et Maltote étaient devenus les meilleurs amis du monde. L'air innocent, d'ailleurs, Ranulf demandait à son compagnon s'il jouait aux dés. Un divertissement, confessait-il, qui l'attirait fort, mais pour lequel il était peu doué. Corbett allait mettre la puce à l'oreille de Maltote quand il se raidit. On les suivait, en se faufilant entre les halliers, parallèlement au sentier. Il s'arrêta et fit signe à Ranulf de se taire. Il scruta l'obscurité du bois derrière eux. Quelqu'un les observait, dissimulé dans les ombres de la forêt.

— Qu'y a-t-il, Messire ? demanda Ranulf.

— Rien, répondit Corbett à mi-voix. Mais quand j'abaisserai la main, filez aussi vite que possible !

Il se retourna à moitié, laissa tomber sa main et éperonna son cheval qui partit au galop. Ses compagnons l'imitaient au moment où

deux carreaux d'arbalète, surgis de la nuit, leur effleurèrent le haut du crâne en vrombissant. Sans attendre une autre volée de flèches, ils galopèrent aussi rapidement qu'ils le purent en ne s'arrêtant qu'après avoir franchi, dans un bruit de tonnerre, le portail entrouvert du prieuré et avoir mis le portier dans un tel état d'agitation qu'il en parut presque sobre.

— Fermez les portes ! cria Corbett d'une voix rauque. Mettez les barres et ne laissez entrer personne sans mon autorisation.

Il regarda autour de lui et se rappela les deux gardes.

— Quand nous ont-ils laissés ? demanda-t-il à Ranulf.

— À Woodstock. Ils nous ont dit que leur devoir était de veiller sur le prieuré.

— Ah vraiment ! rétorqua Corbett. Alors, maître portier, vociféra-t-il pour être entendu des deux soldats qui se cachaient dans la loge, dites-leur que je vérifierai s'ils remplissent bien leur devoir. Si je sens ne serait-ce que de la petite bière à leur haleine, ils en répondront au prévôt du roi !

Laissant Ranulf s'occuper des chevaux, il se rendit aux appartements de Dame Amelia. Il l'y trouva en compagnie de Dame Frances et de Dame Catherine.

— Messire Corbett !

Elle se leva de derrière son bureau, la surprise se peignant sur son visage.

— Entrez, je vous en prie.

Elle le conduisit dans l'embrasure de la fenêtre, sur un banc.

— D'autres dangers, d'autres problèmes ?

— Nous avons été attaqués en revenant de Woodstock.

La prieure fronça ses sourcils autoritaires.

— Des hors-la-loi ? Des bandits de grand chemin ?

— J'aimerais qu'il en fût ainsi, ma mère, répondit Corbett avec tact, mais je crois qu'ils avaient pour mission de m'expédier *ad patres* !

Il observa les deux sous-prieures qui le dévisageaient fixement. Ranulf avait raison, pensa-t-il. Il y avait bien une petite lueur de concupiscence dans l'oeil de Dame Catherine.

— Dame Amelia, j'ai une question à vous poser. L'expression *Noli me tangere* vous dit-elle quelque chose ?

— « Ne me touchez pas ! » répondit la prieure avec un petit sourire malicieux. C'est la devise d'une famille, Messire, qui n'est guère de

mise dans un couvent. Pourquoi devrait-elle me rappeler quelque chose ?

— En ce cas, reprit Corbett, je dois implorer votre indulgence.

Il vit la bougie des heures sur la table.

— Les soeurs vont bientôt se rendre à complies, je suppose ?

— Bien sûr !

— Puis-je leur parler ?

— De quoi ?

— De cette devise. J'aimerais savoir si elles l'ont déjà entendue.

Dame Amelia et ses compagnes se regardèrent.

— C'est une requête assez inhabituelle, murmura-t-elle avec un haussement d'épaules.

— Le roi vous en saura gré.

— Dans un petit instant, alors, Messire. Ne voudriez-vous pas vous désaltérer d'abord ?

Corbett accepta. La prieure lui servit une coupe de malvoisie pendant qu'il racontait sa journée à Woodstock et discutait des affaires courantes. Une cloche retentit, appelant les soeurs à complies, et, à la suite de Dame Amelia, Corbett traversa le cloître sombre et la pelouse pour entrer dans la chapelle. Il s'assit sur le même banc que le dimanche précédent et observa les religieuses qui entraient à la queue leu leu. Quand les stalles furent occupées, Dame Amelia signifia au chantre de ne pas entonner les psaumes habituels, et fit sensation en allant d'un pas majestueux jusqu'au lutrin.

— Mes soeurs en Christ, déclara-t-elle, ce soir, nous allons changer l'ordre normal de l'office. Messire Hugh Corbett, clerc et émissaire spécial de notre souverain, désire s'adresser à vous. Il va vous poser une question à laquelle vous devrez répondre si vous le pouvez, au nom de votre loyauté envers Dieu, le roi et notre ordre.

Corbett ne quitta pas la communauté des yeux pendant ce discours et remarqua le trouble de Dame Frances, mais la prieure claqua des doigts et lui fit péremptoirement signe d'approcher. Il vint se placer derrière le grand lutrin en chêne sculpté et, respirant profondément pour effacer un brin de nervosité, fixa les religieuses qui, assises dans leurs stalles, paraissaient sereines dans l'habit noir et la guimpe blanche de l'ordre. Il surprit le sourire espiègle que lui adressait Dame Agatha et se sentit réconforté par l'amitié qu'elle lui témoignait.

— Dame Amelia...

Son appréhension revint devant le mur de silence qui accueillit ses

paroles.

— Dame Amelia, répéta-t-il, révérendes soeurs, un crime atroce fut commis près de Godstowe, il y a dix-huit mois. Une jeune femme et son compagnon furent assassinés de façon barbare.

Un faible soupir collectif lui répondit.

— Je désire vous poser une question et vous prie d'y répondre de par votre allégeance à Dieu, au roi et à votre ordre.

Corbett maudit *in petto* son emphase pompeuse.

— L'une d'entre vous connaîtrait-elle l'identité des victimes ou la signification de l'expression *Noli me tangere*, qui peut être la devise d'une famille ?

Corbett espéra en son for intérieur qu'aucun esprit mal placé ne lancerait de repartie et il rougit en entendant certains gloussements.

— Je vous le demande encore une fois, reprit-il, les joues en feu. Cette expression vous dit-elle quelque chose ?

Il observa les rangées silencieuses. Certaines soutirent son regard, yeux écarquillés, bouche bée. Dame Agatha avait le visage dans les mains et Corbett la soupçonna de se moquer de lui. Il n'y eut aucune réponse. Corbett s'inclina vers Dame Amelia, s'écarta du lutrin et sortit d'un pas tranquille de la chapelle. Il attendit un peu dans l'obscurité, espérant que l'une des religieuses, Dame Amelia ou Dame Agatha, le suivrait, mais personne ne le rejoignit. Il regagna alors l'hôtellerie où Ranulf et Maltote s'affrontaient en une féroce bataille de dés.

— Prends garde à Ranulf ! s'écria Corbett. L'habit ne fait pas le moine !

Les joueurs ne l'entendirent pas. Il se laissa tomber sur son lit et s'efforça de mettre de l'ordre dans ses idées.

« Lady Aliénor était morte pendant l'office de complies alors que les autres soeurs se trouvaient dans la chapelle. Toutes s'étaient rendues ensuite au réfectoire.

« Lady Aliénor avait été vue vivante pour la dernière fois juste avant le début de l'office par Dame Martha et Dame Élisabeth. La première avait remarqué quelque chose d'étrange, mais n'avait pu que répéter : *Sinistra, non dextra*, c'est-à-dire : La gauche, pas la droite.

« Des cavaliers s'étaient approchés du prieuré. Qui étaient-ils et qui les avait envoyés ?

« Lady Aliénor se préparait à fuir et à rejoindre son amoureux secret. De qui s'agissait-il ? « D'une façon ou d'une autre, Craon était mêlé à cette affaire et le père Reynard s'était involontairement laissé

soudoyer.

« Le prince avait juré qu'il n'avait rien à voir dans la mort de Lady Aliénor, mais son favori et lui étaient bien nerveux.

« Gaveston détestait Lady Aliénor, et lui, il était vraiment capable d'assassiner de sang-froid.

« La mort du mystérieux adolescent et de la jeune femme, dix-huit mois auparavant, était la clef de l'énigme entourant le décès de Lady Aliénor, mais qui étaient-ils et que signifiait la devise *Noli me tangere* ? »

Les questions ne cessaient de tournoyer dans l'esprit du clerc. Il pensa à Maeve et se rendit compte qu'elle lui manquait terriblement. Il revit le visage souriant de Dame Agatha avant de s'enfoncer dans un sommeil sans rêve, tandis que Ranulf et Maltote se querellaient pour des histoires de malchance aux dés.

CHAPITRE X

Dans sa chambre, au presbytère, le père Reynard était également perdu dans ses pensées. Avait-il eu tort d'accepter l'or et l'argent de Craon ? Il revit la veuve dans sa méchante cabane au bout du village et sa gratitude lorsqu'il lui avait remis une bourse. Non, il avait eu raison d'agir ainsi. Il prêta l'oreille aux bruits du dehors. Il était né en automne et l'automne revenait. Le vent soufflait plus fort, fouettant les branches et les dépouillant de leurs feuilles flétries. Bientôt, ce serait la Saint-Michel, puis la Toussaint, la saison où l'on pensait aux morts...

Il se sentit un peu perplexe. Ces inconnus, ceux qu'il avait enterrés dans une pauvre tombe sous le vieil orme, qui étaient-ils ? Pourquoi avaient-ils été assassinés de façon si barbare et si mystérieuse ? Il s'essuya la bouche d'un revers de main. Qu'allait donc faire une dame de la noblesse dans cette campagne perdue de l'Oxfordshire ? Rendre visite à un ami à l'université ou dans une ville comme Abingdon ? Dans ce cas, pourquoi personne n'était-il venu reconnaître les corps ? Ou avaient-ils un rapport quelconque avec Godstowe ?

— Père Reynard !

Le franciscain regarda vers la porte et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Quelqu'un, dans le cimetière, l'appelait par son nom. On aurait dit une voix d'enfant, chantante et limpide.

— Père Reynard ! S'il vous plaît, père Reynard, aidez-moi !

Il traça dans l'air le signe de la croix. Était-ce un spectre ? Une apparition ? Une âme prisonnière du monde d'ici-bas ? Le fantôme de Lady Aliénor ?

— Père Reynard ! Par ici !

La voix se faisait plus impatiente. Il se leva et se dirigea précautionneusement vers le seuil, saisissant au passage le gros gourdin appuyé contre le mur.

— Père Reynard ! Vite, s'il vous plaît !

La voix chantante brisa à nouveau le silence de la nuit et il hésita

un moment, la main sur le verrou. Était-ce un démon invoqué par une sorcière ou un jeteur de sorts ? Lors de son arrivée au village, il avait eu maille à partir avec ceux qui pratiquaient la magie noire et célébraient leurs rites diaboliques dans l'enclos sacré. Il y avait eu d'étranges lueurs et incantations, le sacrifice d'un coq noir à minuit, mais il les avait chassés avant de fermer le cimetière et de menacer ses ouailles d'excommunication dans ce bas monde et du feu de l'Enfer dans l'autre.

— Père Reynard, je ne vous veux pas de mal !

Serrant le gourdin d'une poigne d'acier, il ouvrit la porte et s'avança dans les ténèbres. Le vent le cingla au visage quand il la referma. Il scruta la nuit noire.

— Qui va là ? cria-t-il. Au nom de Dieu, mon enfant, qui es-tu ? Que veux-tu ?

Seul le gémissement de la bise dans les arbres lui répondit. Il traversa le cimetière en discernant à peine les obscures silhouettes des croix de bois, des monticules de terre et des ormes aux formes spectrales.

— Qui es-tu ? répéta-t-il. Où es-tu ?

Il plissa les yeux et distingua une ombre plus sombre que le reste. Il étouffa une exclamation d'horreur. Un enfant, une petite silhouette encapuchonnée accourait vers lui, les mains jointes comme pour le supplier. Le franciscain commença une prière mais ne put l'achever : le carreau d'arbalète l'atteignit en pleine poitrine, déchirant la peau, l'os et les muscles. Il s'écroula ; le sang au goût de fer envahit sa bouche et ses narines. Il sentit l'herbe douce contre sa joue. Il se revit enfant, courant vers quelqu'un. Sa mère lui tendait les bras. Il savait qu'il allait mourir.

— *Absolve me, Domine !* murmura-t-il en fermant les yeux et en rendant son âme à Dieu.

Le lendemain, levé dès potron-minet, Corbett réveilla un Ranulf ébouriffé et un Maltote ensommeillé.

— Allez, debout ! leur cria-t-il jovialement. Maltote, tu vas venir avec nous à Londres, puis à Leighton.

Ranulf bondit du lit, heureux de troquer l'air pur de la campagne pour les rues empuanties de Londres et les rondeurs enchanteresses de Maîtresse Sempler. Maltote se mit péniblement debout et alla se soulager aux latrines. Corbett le rencontra dans l'escalier.

— Maître, est-ce que je ne devrais pas retourner au camp du roi ?

Corbett remarqua son air surpris.

— Non, Maltote, lui dit-il, la main sur son épaule. Il me faut un homme d'armes pour me protéger.

Et avant que le jeune soldat pût lui demander s'il se gaussait de lui, Corbett s'était éloigné d'un pas leste.

Les religieuses sortaient de la chapelle à ce moment même. Elles le regardèrent timidement du coin de l'oeil et rirent sous cape en se rappelant l'appel qu'il avait lancé la veille. Dame Amelia, majestueuse comme une reine, passa devant lui. Il la salua avec respect, puis, se frayant un chemin dans la foule des vilains et serviteurs du prieuré qui rentraient des champs pour avaler un morceau, il franchit la porte de Galilée et pénétra dans les bois de l'autre côté du sentier. Dame Élisabeth avait affirmé avoir aperçu, de sa chambre, des cavaliers immobiles sous les arbres. Il se mit en quête de l'endroit d'où il pourrait voir la fenêtre de la vieille dame, et le trouva. Si, curieuse comme elle l'était, elle regardait à sa fenêtre – et il y avait de fortes chances qu'elle le fît – elle devait l'apercevoir.

Il s'accroupit et examina le sol, fouillant soigneusement les feuilles mortes et les brindilles. Il découvrit enfin ce qu'il cherchait : des chevaux s'étaient arrêtés là. Il ramassa un peu de crottin sec et l'émietta. Il ne pouvait pas préciser le jour, mais d'après le crottin et les faibles empreintes de sabots dans la terre sèche, des cavaliers étaient restés là un certain temps. Dame Élisabeth n'avait pas rêvé ni eu la berlue.

Il se releva en s'essuyant les mains, puis rentra au prieuré. Ce fut en franchissant la porte de Galilée qu'il entendit les lamentations et les cris : il se hâta vers le grand portail où Dame Amelia, au comble de la douleur, était soutenue par ses sous-prieures dont les joues ruisselaient de larmes. Un petit paysan venait de remonter sur son cheval blanc d'écume et s'éloignait déjà au galop.

— Que se passe-t-il, Dame Amelia ?

La prieure leva des yeux larmoyants, se dégagea de l'appui de ses compagnes et s'essuya les joues.

— Que Dieu l'ait en sa sainte garde ! Nous nous sommes disputés plus d'une fois, mais le pauvre homme est mort à présent, murmura-t-elle.

— Qui ?

— Le père Reynard. On l'a retrouvé dans le cimetière ce matin. Assassiné ! Un carreau d'arbalète en plein coeur !

Elle s'approcha de Corbett en se tordant les mains.

— Qu'est-ce qui nous arrive, Messire ? Nous étions une communauté sans histoires et maintenant nous nous heurtons au crime et à la mort à chaque instant.

Elle recula, le regard dur.

— Est-ce à cause de vous, Messire ? Apportez-vous la mort ? Le meurtre vous suit-il pas à pas ?

— Non, ma mère, répliqua-t-il d'un ton acerbe. Mais nous sommes au cœur d'une tornade. Si je ne résous pas cette énigme, des centaines, peut-être même des milliers d'hommes, tomberont en Guyenne, sur la Manche et dans nos villes de la côte sud. Et maintenant, je vous dis adieu.

Il porta sa main glacée à ses lèvres.

— Je reviendrai. Si vous avez d'autres renseignements, envoyez votre messenger le plus rapide au manoir de Leighton, sur la route d'Epping près de Londres.

Il salua les deux sous-prieures à l'air revêche et alla ordonner à Ranulf et Maltote de seller leurs chevaux aussi promptement que possible. Il leur raconta succinctement ce qui était arrivé, et, se félicitant de voir les bagages prêts, il se dirigea vers la porte de Galilée.

— Hugh ! Messire Corbett !

Il se retourna. Dame Agatha accourait. Elle aussi avait pleuré.

— Je suis au courant de la mort du père Reynard, dit-elle, hors d'haleine.

Elle lui fourra dans les mains un petit paquet enveloppé de lin.

— De la nourriture pour le voyage. Soyez prudent, murmura-t-elle. Reviendrez-vous ?

— Oui !

Il surprit un éclair de tendresse dans ses yeux et, gêné, détourna le regard.

— Que Dieu soit avec vous, ma soeur !

Puis il rejoignit Ranulf qui, un rictus aux lèvres, tenait les longues des chevaux.

— Allez, en selle ! ordonna Corbett d'un ton rogue. Quelque chose t'amuse ?

Le sourire narquois disparut.

— Non, mon maître ! répondit Ranulf comme si de rien n'était. Je

me demandais simplement si nous pourrions inviter certaines religieuses à Leighton. Lady Maeve apprécierait certainement leur compagnie.

Corbett prit les rênes et se pencha vers son serviteur.

— Fais bien attention ! lança-t-il d'une voix coupante. Si tu glisses ne serait-ce qu'un mot sur Dame Agatha à Lady Maeve, tu regretteras le jour où je t'ai tiré de Newgate !

Ranulf s'écarta, les yeux écarquillés, l'image même de l'innocence.

— Oh, bien sûr, Messire ! Je ne voulais que vous aider !

Ils entrèrent dans le hameau au petit galop et gagnèrent le cimetière. De nombreux villageois s'étaient rassemblés devant l'église. Corbett donna une piécette à un gamin pour qu'il garde leurs montures et ils pénétrèrent dans le presbytère. On avait étendu le père Reynard sur la table et une vieille femme, pleurant à chaudes larmes, procédait délicatement à sa toilette mortuaire, avant que le corps ne fût enveloppé du linceul. Corbett s'approcha et vit les plaies horribles et le carreau court et emplumé, encore fiché dans la poitrine du franciscain.

— Que Dieu ait son âme ! murmura le clerc. Est-ce moi qui suis le responsable ?

Il contempla les traits paisibles du prêtre.

— Pourquoi n'êtes-vous pas parti ? murmura-t-il. Pourquoi n'avez-vous pas fui quand je vous le disais ?

— Messire, remarqua Ranulf à voix basse, l'assassin devait être tout près ! Le carreau s'est enfoncé très profondément.

— Etrange ! l'interrompit Maltote qui, le visage creusé et blême, fixait la sanglante blessure béante. Etrange ! L'assassin devait être couché par terre ou le père Reynard se tenir debout sur des marches. Regardez ! Le carreau a été tiré de bas en haut.

Corbett examina la plaie et confirma cette hypothèse. Le carreau faisait bien un angle.

— Le père Reynard a-t-il été retrouvé dans le cimetière ? demanda-t-il à la villageoise aux cheveux gris.

Elle fit signe que oui en refoulant ses larmes. Corbett fouilla dans son aumônière et lui tendit quelques pièces.

— Faites-lui honneur, dit-il. C'était un homme de bien, un prêtre dévoué. Il ne méritait pas cette mort.

Ils sortirent dans le cimetière. À la demande de Corbett, un vieillard les conduisit à l'endroit souillé de sang où on avait découvert

le franciscain. Entouré de Ranulf et de Maltote, le clerc se mit à arpenter la terre argileuse, molle et humide.

— Regardez, Messire ! Ici !

Ranulf s'accroupit et désigna une petite empreinte de botte.

— On dirait une botte d'enfant ! murmura-t-il. Mais quel enfant porte des bottes dans un village de l'Oxfordshire ?

— Cela aurait pu être une femme ! intervint Maltote.

Corbett lui jeta un coup d'oeil et hocha la tête. Une vague idée commençait à se faire jour dans son esprit.

— L'assassinat du père Reynard, décida-t-il, est horrible, mais sa solution peut attendre. Venez ! Nous avons une longue route à parcourir.

Moins d'une heure après, ils étaient en pleine campagne et suivaient le chemin qui aboutissait à l'ancienne voie romaine. La belle journée d'automne tirait à sa fin. Corbett laissa un peu souffler les chevaux. Ranulf et Maltote, tout à leurs pensées et à leur conversation, le laissèrent prendre de l'avance. Le clerc aspirait à la sérénité et au calme après l'émotion causée par la mort du père Reynard. Il se félicitait d'être délivré de Godstowe et de la menace silencieuse et tenace qui semblait y flotter comme une puanteur malfaisante. En outre, il aimait cette saison et se rendait compte à quel point il lui tardait de retrouver Maeve et la paix de son manoir. Là-bas aussi, les feuilles devaient revêtir leur parure d'or rouge, et les fumées de charbon de bois emplir l'air de leur odeur légère. Son épouse se trouvait-elle dans les champs, comme lui, en train de goûter les ultimes feux d'une arrière-saison qui n'en finissait pas ?

Ils laissèrent derrière eux les collines fortement boisées d'Oxford pour revenir en rase campagne. Corbett mit pied à terre pour observer des laboureurs qui rentraient les dernières récoltes. Dans un champ voisin, un autre vilain, serrant un panier contre lui, semait les graines porteuses de vie, tandis que deux gamins le suivaient en sautillant et en faisant les pitres, chassant de leurs frondes tournoyantes les freux et les corneilles avides. Un chien hurla au loin et Corbett frissonna. Il se souvint de cette poursuite hallucinante dans la campagne de Woodstock et se mordit les lèvres de désespoir. Il n'avait pas encore trouvé le moyen de résoudre l'énigme à laquelle il était confronté. Des morceaux du puzzle manquaient. Pourquoi Lady Aliénor avait-elle préparé ses sacoches de voyage ? Qui était son admirateur ou ami secret ? Était-ce pour le rejoindre qu'elle fuyait ? Corbett cligna des yeux. Il était recru de fatigue. Il lui fallait démêler cet écheveau et suivre chaque fil jusqu'au bout.

Ranulf, derrière lui, éclata de rire et Corbett se retourna. Le crépuscule tombait, la brise fraîchissait. Ils devaient presser l'allure. Corbett regretta de ne pas être déjà dans sa chambre au manoir de Leighton, avec Maeve à ses côtés. Il écouterait son doux badinage avant de gagner son cabinet secret et de noter toutes ces questions épineuses. Il sourit à Ranulf.

— Allez ! cria-t-il. Hâtons-nous jusqu'à la prochaine taverne, histoire de boire et de manger un peu avant de décider si nous continuons !

Ils remontèrent à cheval et se lancèrent au galop, dévalant le chemin sillonné d'ornières dans un bruit de tonnerre et traversant un carrefour où se balançait un corps décomposé à la nuque tordue. Corbett se demanda, l'espace d'un instant, si ce macabre danseur dont la silhouette se détachait sur le ciel assombri était un présage.

Ils passèrent cette nuit-là à l'auberge car le temps s'était gâté. Des nuages bas avaient apporté la pluie et le lendemain les chemins étaient très embourbés. Mais ils atteignirent pourtant Londres avant midi et remontèrent White Cross Street en franchissant Criklegate. Ils déjeunèrent dans une modeste auberge près de Catte Street. Ranulf, tout réjoui d'être de retour dans la capitale, ne tenait pas en place et brûlait du désir de s'occuper de ses affaires de coeur.

Corbett l'avertit :

— Reste avec moi, Ranulf, et toi aussi, Maltote. Celui qui a tué le père Reynard est le même que celui qui nous avait attaqués la veille. Il peut très bien nous avoir suivis jusqu'ici.

Maltote ne se fit pas prier, mais Ranulf fit grise mine pendant un moment. Ils laissèrent leurs chevaux à l'écurie et se frayèrent un chemin dans la cohue des rues bruyantes et colorées. Ranulf retrouva vite son entrain. À un moment, il montra un groupe d'Espagnols aux capuchons et mantels chamarrés et aux braguettes arrogantes. Maltote et lui furent plus d'une fois en désaccord sur l'origine des fourrures et sur la signification des teintes vives et des motifs brodés et ornés de pierres fines qu'arboraient certains courtisans sur leurs capes. Autour d'eux, marchands et commerçants hélaient le chaland, et, au loin, des sonneries stridentes de trompettes annonçaient le passage d'un noble et de sa suite qui se rendaient en grande pompe à Westminster, toutes bannières déployées. Ranulf donnait maints coups de coude à Maltote en lorgnant les belles dames coiffées de chaperons à résille et vêtues de robes à taille basse. Parfois ses paroles se perdaient dans le brouhaha ou étaient couvertes par les cloches qui appelaient à la prière, en sonnant à toute volée du haut de leurs majestueuses tours en belle pierre taillée.

Ils arrivèrent dans West Chepe où la presse était pire encore. Ce vaste quartier aux rues pavées était le marché le plus couru de la ville. Il était encombré de charrettes apportant le vin des vigneron, le lin pour la guilde des drapiers et une montagne de légumes destinés aux étals et aux échoppes de la Poultry. Ils traversèrent les Shambles où les bouchers, pataugeant jusqu'aux chevilles dans le sang et les détrit, étripaient vaches, cochons et moutons. Les entrailles bleuâtres se déversaient sur d'énormes plateaux que de jeunes apprentis dépenaillés emportaient vers des chaudrons bouillants. Près d'une longue rangée de porcs vidés, un groupe de maîtres chandeliers débattaient avec leur propriétaire du prix de la graisse qu'ils achèteraient pour leurs chandelles de suif. Le vacarme était assourdissant et les effluves pestilentiels leur donnaient des haut-le-cœur. Les pavés ruisselaient d'un sang noir que survolaient des nuages de grosses mouches.

Ils contournèrent la prison de Newgate, dont la puanteur n'avait rien à envier, au contraire, à celle des Shambles. Un mendiant au visage à demi rongé par des plaies purulentes se livrait à une drôle de danse, sautillant sur une jambe pendant qu'un gamin squelettique, vêtu de guenilles, jouait sur son pipeau une mélodie aux accents désespérés. Ranulf lui jeta une piécette avant de lâcher un chapelet de jurons en glissant sur le cadavre décomposé d'un rat. Ils passèrent en hâte près du fossé de la Fleet, où les corps de chiens crevés flottaient dans la fange, puis longèrent les ruelles tortueuses qui serpentaient entre les hautes maisons à trois étages dont les encorbellements sur poteaux corniers permettaient aux pièces du haut de recevoir le soleil. Colporteurs et marchands des quatre-saisons poussaient de petites charrettes à bras aux cris de « Achetez mon pain ! », « Anguilles », « Poisson », « Tourtes à la viande ». À chaque coin de rue, le chaland se voyait proposer des breuvages tirés de tonnelets cerclés de fer.

— Où allons-nous, Messire ?

— À Smithfield ! lui répondit Corbett d'une voix de stentor, repoussant un apprenti qui lui offrait des pieds de mouton farcis aux épices.

À l'entrée de Cock Lane, de jeunes prostituées à la taille fine et au regard lascif débitèrent leurs invites mensongères et esquissèrent quelques pas de danse en s'amusant comme des folles à la pensée des tours pendables qu'elles pourraient leur jouer. L'une d'elles, apparemment, reconnut Ranulf et le hêla d'une voix mielleuse en détaillant ce qu'elle offrirait pour une pièce d'argent.

— Je n'ai pas un sou vaillant ! protesta-t-il malgré le froncement de sourcils de Corbett.

— Ni de couilles, de toute évidence ! rétorqua l'une des catins.

Les autres filles éclatèrent d'un rire suraigu tandis que Ranulf, rouge de confusion, s'éloignait à toutes jambes. Ils traversèrent la grande étendue poussiéreuse de Smithfield pour gagner l'hôpital St Barthélémy. Là, Corbett pria ses compagnons de l'attendre au portail, puis s'avança dans les jardins dont il aimait la fraîcheur, les plates-bandes fleuries, les carrés de simples et le chant des fontaines aux délicates sculptures. Il respira l'odeur âcre du savon, mais aussi les relents de putréfaction et l'humidité froide en provenance de l'ossuaire, dans un angle du jardin.

Il gravit ensuite le large escalier de l'hôpital en passant près d'un groupe de vétérans aux horribles amputations qui se distraient mutuellement par le récit de leurs hauts faits passés. Un jeune garçon, muni d'une louche et d'un seau d'eau, donnait à boire aux vieux briscards. Corbett héla un frère lai :

— Le père Thomas est-il ici ?

L'homme, petit et brun, opina du bonnet, le regard aussi innocent que celui d'un enfant, et fit signe à Corbett de le suivre. Ils longèrent des couloirs aux murs chaulés et arrivèrent à la cellule du père Thomas. Dans cette pièce fleurant bon les herbes médicinales, le moine apothicaire était assis à son petit bureau, près de la fenêtre ouverte. À l'entrée de Corbett, il posa sa plume d'oie et se leva en riant et frappant dans ses mains. Puis il vint donner une vigoureuse poignée de main au clerc.

— Hugh ! Vous êtes revenu ! Entrez !

Il le tira presque à l'intérieur de la salle et referma la porte. Il débarrassa ensuite sa pailasse d'une pile de parchemins jaunis pour faire de la place à Corbett.

— Voulez-vous du vin ou de l'eau ?

— Je préférerais de l'eau, mon père.

Avec un geste approbateur, le moine remplit un bol de grès à ras bord.

— Vous êtes la sagesse même, Hugh ! Rappelez-vous toujours ce qu'affirmait Galien, même si Hippocrate était d'un avis différent : « Le vin avant le coucher du soleil n'est pas conseillé. » Comment allez-vous ? Et Lady Maeve ?

Corbett et son ami s'entretenaient un bon moment de choses et d'autres, d'amis communs de Westminster et de la Cour, ainsi que du scandale touchant un médecin qui faisait l'objet d'une enquête de la part des autorités du Guildhall. Puis le moine devint plus sérieux.

— Je connais la raison de votre présence ici, Hugh, dit-il tout à trac. Le poison, ce maître assassin ! J'ai raison, n'est-ce pas ?

— Tout à fait !

— Quel est le problème ?

— Pourriez-vous me vendre du poison, mon père ? De la belladone, par exemple ?

L'apothicaire désigna nonchalamment les étagères surchargées de flacons et de barillets qui garnissaient la pièce.

— Vous n'avez qu'à demander, Hugh !

— Cela peut tuer ?

— En quelques secondes. Dix ou vingt battements de coeur avant que le poison glace le sang et coupe le souffle.

Corbett se leva en s'étirant.

— Mais existe-t-il des poisons qui n'agissent que si on les prend régulièrement pendant longtemps ?

Les yeux du père Thomas s'assombrirent.

— Oh oui, Hugh ! Ils existent, mais pas ici. C'est une mode italienne. Des breuvages mortels.

Il hésita :

— Par exemple, il y a cinq cents ans, un Arabe fabriqua une poudre blanche sans odeur et très dangereuse à partir du réalger, une substance que l'on trouve dans les mines de plomb.

Le moine haussa les épaules.

— En petites quantités, cela peut agir comme un remède, mais si on en prend régulièrement, cela finit par provoquer la mort.

— Pourrais-je m'en procurer à Londres ?

Le père Thomas hocha la tête :

— Bien sûr !

— Chez qui ?

— Chez un démon de l'Enfer qui habite non loin d'ici. La première venelle sur Faltour's Lane, près de Holborn Street. Cherchez une enseigne d'apothicaire. C'est un Espagnol ou un Portugais ou un Maure... Je ne sais pas, mais il peut vous renseigner mieux que moi. Vous voyez, Hugh, comme je vous l'ai dit, certains poisons peuvent guérir. Un peu d'arsenic peut soigner les désordres de l'estomac, mais en petites doses régulières, cela devient un poison. Un jour, j'ai entendu en confession un marchand de Portsoken qui voulait

l'absolution pour le meurtre de sa femme. Pendant deux ans, il avait fait absorber du poison à cette malheureuse.

Le moine se retourna et regarda par la fenêtre.

— Vous feriez mieux de partir maintenant, Hugh. Il se fait tard et cette boutique d'apothicaire est l'antichambre de l'Enfer. Ou, poursuivit-il avec un petit sourire, comme vous le diriez, vous, grands propriétaires de manoirs : « C'est un endroit où la merde attire les mouches. »

Corbett lui rendit son sourire et le remercia. Puis il revint au portail où il recommanda à Ranulf et à Maltote d'être sur leurs gardes. Ils parcoururent un dédale de ruelles qui filaient vers le nord, jusqu'à Holborn. Corbett constata que le père Thomas avait raison. Le soleil timide n'allait pas tarder à disparaître. Les abords des vieux remparts sentaient la décrépitude et le moisi. Les échoppes, à moitié effondrées, vendaient des colifichets de bas étage. Peu de gens étaient bien habillés, la plupart étaient des gibiers de potence, des colporteurs essayant de vendre sans l'autorisation des guildes, des mendiants professionnels et des habitants de taudis, au faciès de rats, qui guettaient des proies faciles.

Ils trouvèrent Faltour's Lane et tournèrent dans une venelle sordide encombrée de tas d'immondices, où la lumière du jour était presque cachée par les encorbellements qui s'élevaient de chaque côté. Ranulf cessa de bavarder et lorsque Corbett tira son épée, ses deux compagnons l'imitèrent en guise d'avertissement solennel aux sombres silhouettes tapies sous les porches entrebâillés. Un mendiant, l'oreille et la moitié du nez rongées par la lèpre, surgit de l'ombre, tendant la main et implorant l'aumône. Corbett lui jeta quelque menue monnaie, puis brandit son épée et le malheureux décampa.

Le clerc se sentait mal à l'aise. La ruelle était étroite et bordée de porches obscurs dont certains, plus que d'autres, étaient noyés dans l'ombre. Il savait qu'on les épiait. Au moindre signe de faiblesse ou de peur, les coupe-jarrets qui se cachaient là leur sauteraient à la gorge comme une meute de loups. Il arriva sous l'enseigne de l'apothicaire, l'épée encore à la main. Deux chats se sauvèrent en se disputant, avec force feulements, le cadavre à demi dévoré d'un rat. Corbett sursauta et maudit sa nervosité. Il rengaina son arme et murmura à Ranulf et Maltote de l'attendre au bout de la ruelle. Puis il toqua doucement à la porte de l'échoppe.

Un jeune homme ouvrit. Corbett fut immédiatement frappé par son teint bistre, sa beauté et son élégance : des chausses pourpre foncé, des heuses en cuir souple et une chemise de batiste échancrée et immaculée. L'apothicaire paraissait intrigué par Corbett. Il marmonna

quelques mots d'abord en portugais, puis en anglais. Corbett, lui, joua son rôle en jetant des coups d'oeil nerveux dans la venelle et en murmurant qu'il avait besoin de certaines potions. Le visage basané à la peau satinée se plissa en un sourire qui révéla des dents d'ivoire. L'homme fit signe à Corbett d'entrer, comme s'il était un ami de longue date. L'échoppe était simple, mais propre. Les dalles du sol avaient été récemment frottées et les murs passés à la chaux pour éloigner les insectes. Il n'y avait pas de meubles, à part une petite table en bois, deux énormes chaises à haut dossier et une carte du zodiaque clouée au mur. L'apothicaire se présenta :

— Mon nom est Julio César. Je suis médecin, autrefois j'ai été l'apothicaire de Sa Majesté Sancho, roi du Portugal. Je suis banni à présent par suite d'un...

Il détourna le regard.

— ... d'un malentendu. Et vous, Messire... ?

— Matthew Droxford, dit Corbett.

L'apothicaire le dévisagea, un léger sourire incrédule sur ses lèvres charnues, comme s'il savait que son visiteur mentait.

— Vous voulez des remèdes ?

D'un geste élégant, il désigna un siège à Corbett avant de disparaître dans l'arrière-boutique et d'en revenir avec deux coupes en cristal pleines de jus de fruits glacé. Il en offrit une à Corbett avant de s'asseoir en face de lui, sirotant la boisson comme s'il avait tout son temps. Corbett goûta la sienne avec prudence. Il avait pris la mesure de l'homme : certes, il ne le connaissait ni de nom ni de réputation, mais était sensible à l'atmosphère de dépravation qui flottait autour de lui. Oh ! il était bien médecin, apothicaire, mais également empoisonneur. Corbett n'en avait pas la preuve, mais il reconnaissait ce genre d'individu qui pouvait concocter de subtils élixirs capables d'envoyer *ad patres* un homme ou une femme sans laisser de traces !

César posa sa coupe sur le sol.

— Allons, Messire, lança-t-il d'une voix énergique, qu'est-ce qui vous amène ?

— Vous m'avez été recommandé, répondit Corbett sèchement.

Il esquissa un sourire, les yeux plissés.

— Vous êtes un gentilhomme, vous comprendrez que je ne vous donne pas de noms. Je suis marié et mon épouse m'a été infidèle.

Il surprit une lueur d'amusement dans le regard de son interlocuteur.

— Pas pour la première fois ! s'empessa-t-il d'ajouter. Je suis un homme d'honneur. Je ne peux ni divorcer ni avouer que je suis cocu et être ainsi la risée de mes tenanciers et de mes amis. Pour elle, j'ai dépensé sans compter et je l'ai comblée de richesses ; je l'ai suppliée de ne pas me tromper.

— Mais elle ne tient pas parole !

L'apothicaire se pencha vers lui, comme un prêtre prêt à entendre une confession.

— Et maintenant, Senhor, vous désirez prononcer la sentence ?

— Oui. Je veux une poudre, une potion qui la tuera non pas immédiatement, mais à la longue, et qui ne pourra être détectée ni par un médecin ni par elle.

— Senhor, cela sera cher !

Corbett s'enquit du prix et réprima sa stupéfaction. Cela équivalait à presque tout l'argent qu'il avait sur lui, et pour seulement la moitié d'une once ! Il accepta néanmoins. L'apothicaire disparut dans l'arrière-boutique et en ressortit quelques minutes après, avec un petit sac en cuir qu'il tendit à Corbett avec un sourire.

— Vous pouvez y goûter, Senhor. Cela ne vous fera aucun mal. Ce n'est pas plus dangereux que de la craie. Mais si vous en absorbez régulièrement...

Il haussa les épaules.

Corbett prit la poudre et lui compta les pièces. Il en avait pour son argent. La poudre, il la jetterait, mais les renseignements fournis par l'empoisonneur étaient, eux, sans prix.

CHAPITRE XI

Corbett sortit de l'inquiétante échoppe et, sans un mot, regagna la rue où débouchait Faltour's Lane.

— Messire !

Corbett se retourna :

— Qu'y a-t-il, Ranulf ?

— Quand vous étiez chez l'apothicaire, je pense qu'on nous surveillait. Pas un vaurien quelconque, quelqu'un d'autre !

Corbett jeta un coup d'oeil à la ronde. Ils étaient revenus sur la large chaussée de Holborn, noyée d'ombre. Les étals avaient disparu, les éventaires étaient fermés. Des habitants avaient même accroché à leurs demeures des lanternes de corne et, derrière leurs grilles de fer protectrices, les pauvres chandelles tremblotaient dans la brise du soir. Deux jeunes garnements passèrent en courant et en criant à tue-tête. Un mastiff à la gueule sanglante, attaché par une chaîne au linteau d'une porte, leur montra les dents en aboyant. À l'étage d'une maison, une femme chantonait doucement une berceuse. Corbett ne vit rien de suspect.

— Tu en es sûr ? demanda-t-il. Maltote, as-tu remarqué quelque chose ?

Le sergent d'armes eut l'air inquiet, mais fit signe que non.

— À un moment, j'ai cru qu'on nous suivait quand nous nous sommes rendus chez l'apothicaire, mais ce n'était qu'un enfant.

Deux gamins, le visage dissimulé sous leurs capuchons, foncèrent près d'eux en tapant dans une vessie de porc.

— Il n'y a rien, murmura Corbett. Rien du tout !

Ils remontèrent Holborn, traversèrent le pré communal qui, plongé dans l'obscurité, s'étendait devant les anciens remparts, puis pénétrèrent dans le quartier pestilentiel de Newgate avant de redescendre vers Cheapside. Ils s'arrêtaient de temps à autre pour observer les environs, mais personne ne les suivait. Ils arrivèrent à Catte Street et Corbett décida qu'ils passeraient la nuit dans l'auberge

où ils avaient laissé leurs chevaux.

— Demain, annonça-t-il, nous partirons pour Leighton !

— Et bébé Hugh ? J'aimerais bien le voir ! protesta Ranulf avec véhémence.

Corbett lui sourit.

— Je ne l'ai pas oublié, Ranulf. Mais, comme il est dit dans les Ecritures : « À chaque jour suffit sa peine ! » Remplissons-nous la panse et essayons la bière d'ici.

Corbett regarda Maltote du coin de l'oeil :

— Qui sait, toi, tu pourras apprendre à Ranulf les subtilités des jeux de dés !

Avec force rires et plaisanteries, ils jouèrent des coudes dans la salle de la taverne et choisirent une table près du feu ronflant dans l'énorme cheminée. Corbett commanda des chopes de levequin en exigeant qu'on leur donne ce qu'il y avait de meilleur.

— Et pas de petite bière coupée d'eau ! cria-t-il. Ou je convoque les maîtres brasseurs !

L'aubergiste était un gringalet au crâne dégarni à part une mèche qui lui retombait constamment dans les yeux. Il essuya ses mains graisseuses sur son tablier sale, les servit et s'éloigna prestement. Corbett goûta le breuvage fortement houblonné et se déclara satisfait. Puis il murmura, en se penchant vers ses compagnons :

— Dieu merci, nous sommes délivrés de Godstowe !

— Savez-vous ce qui s'est passé, Messire ? demanda Ranulf anxieusement. Laquelle de ces garces bien nourries est la meurtrière ?

— C'est plus complexe, Ranulf ! déclara Corbett en dégustant sa boisson. Le dimanche 8 septembre, Lady Aliénor Belmont fut assassinée dans sa chambre. Elle eut la nuque brisée, mais on ne trouva pas de trace de lutte. On ne remarqua aucun intrus. Les soeurs, ajouta-t-il en décochant un coup d'oeil sarcastique à Ranulf, auxquelles tu viens de faire allusion, étaient toutes à l'église. Lady Aliénor fut aperçue vivante pour la dernière fois au moment où, juste avant complies, chacune des Dames de Sion pouvait être vue par toutes les autres.

Corbett fit une petite pause.

— Cela inclut celles qui la connaissaient bien : la prieure, les deux sous-prieures et notre charmante Dame Agatha. Elles chantèrent les psaumes et allèrent au réfectoire. Ensuite, la prieure, inquiète pour Lady Aliénor, monta dans sa chambre et l'y trouva assassinée.

Il jeta un regard perplexe à Ranulf.

— Son corps fut alors transporté au bas de l'escalier pour faire croire à un accident.

Ranulf fit tourner sa bière dans sa chope.

— Donc le meurtrier ou la meurtrière devait être quelqu'un de l'extérieur ?

— Oui, répondit Corbett. J'ai soupçonné le père Reynard, au début, mais je sais maintenant qu'il était en train de chevaucher vers Woodstock. De toute façon, le malheureux est mort et au-delà de tout soupçon.

— Gaveston aurait pu envoyer des hommes de main.

— C'est vrai. Mais, comme je l'ai dit, des étrangers auraient été vite repérés. Le portier, tout ivrogne qu'il soit, aurait donné l'alerte. Et pourquoi Gaveston ou le prince auraient-ils agi ainsi ? Je viens de découvrir que Gaveston empoisonnait probablement Lady Aliénor avec une substance lente et subtile.

Corbett se frotta le menton de sa paume.

— Et pourtant, cela aussi pose problème ! Ce poison qui la tuait à petit feu aurait eu raison d'elle, tôt ou tard. Donc si Gaveston essayait déjà de se défaire de Lady Aliénor, pourquoi aurait-il brusquement changé de méthode ?

— Mais, l'interrompt Ranulf, si Lady Aliénor n'a pas été assassinée par l'une de ses compagnes... si elle n'a pas été assassinée par Gaveston, si personne n'a franchi discrètement l'enceinte... alors, que s'est-il passé ?

Corbett eut un geste évasif.

— Je l'ignore. On a observé des cavaliers dans la forêt, le jour de sa mort.

Il haussa les épaules.

— Mais je ne vois aucun rapport entre leur présence et le crime.

Il sourit à Maltote qui le fixait, bouche bée.

— Il y a d'autres mystères, poursuivit-il. Qui étaient l'adolescent et la jeune femme abattus près de Godstowe, il y a dix-huit mois ?

Ranulf claqua des lèvres et reposa sa chope sur la table.

— Là, je peux vous aider. La servante du *Taureau* m'a révélé que l'aubergiste les avait vus traverser Woodstock à cheval.

Corbett opina.

— Tu me l'as déjà dit. Rien d'autre ?

— Il affirmait également, m'a-t-elle raconté, qu'un jeune homme bien mis était passé aussi par le village à la même époque, marchant à côté de sa monture devant la taverne, mais qu'il avait quitté Woodstock juste après le départ de la jeune femme et de l'adolescent.

— As-tu appris autre chose ? demanda Corbett d'un ton sec. Une description, des détails supplémentaires ?

— Messire, je l'ai fait répéter maintes et maintes fois ! dit Ranulf en haussant les épaules. C'était toujours le même récit, de vagues aperçus, c'est tout.

Il lut la perplexité sur les traits de Corbett.

— Messire, revenons à la mort de Lady Aliénor. Si le meurtrier n'est pas quelqu'un de Godstowe et qu'aucun intrus n'a été repéré, peut-être y a-t-il une troisième possibilité ?

— Laquelle ?

— Un tueur à gages qui aurait franchi l'enceinte et tué la dame sans se faire voir.

Corbett se renversa sur le banc et fixa les poutres noires de fumée. Ranulf avait raison. Si toutes les religieuses étaient à complices, si personne n'avait été vu franchissant le mur, alors la seule conclusion logique était celle d'un assassinat ourdi de longue date. Était-ce là le fait de Montfort, qui aurait tué pour embarrasser la couronne anglaise ? Ou était-ce un sicaire envoyé par le roi, ou son fils, ou Gaveston ou même les Français ?

Ranulf toussa.

— Bien sûr, il y a encore une autre explication.

— Laquelle ?

— Dame Amelia aurait menti. Elle aurait pu rejoindre Lady Aliénor, l'assassiner, puis transporter le corps au bas de l'escalier.

Corbett hocha la tête. La théorie de Ranulf se tenait. Lady Aliénor aurait ouvert à la prieure.

— Ou, reprit Ranulf avec une grimace, peut-être que les soeurs âgées, Dame Élisabeth et Dame Martha, sont moins innocentes que vous ne le pensez ! Et on pourrait en dire autant des deux sous-prieures.

Corbett sourit. Ranulf avait raison. Trop de suspects, pas assez de réponses ! Le clerc laissa la conversation suivre un autre cours. Ranulf taquina Maltote sur sa vie amoureuse, tandis que Corbett commandait le dîner : des capons rôtis farcis d'herbes aromatiques, un civet de lièvre et un plat de poireaux et d'oignons parfumés à l'ail et au thym.

Ils en étaient à la moitié du repas lorsque l'aubergiste apparut soudain dans la salle en criant :

— Messire Corbett ! Y a-t-il un Hugh Corbett ici ?

Le brouhaha cessa un instant. Les paysans éméchés qui discutaient du prix du blé dans un coin, les deux catins qui s'insultaient copieusement au-dessus d'un tonneau renversé, les jeunes damoiseaux vêtus d'atours flamboyants en soie précieuse qui festoyaient bruyamment avant leur escapade nocturne, tous se turent. Corbett se leva et fit signe au tavernier. Celui-ci s'approcha.

— Il y a un mioche dehors qui a un message pour vous.

— De la part de qui ?

L'aubergiste se moucha d'un revers de main.

— Par saint Paul, je suis aubergiste, pas messenger ! Il m'a dit simplement qu'il avait une missive à vous remettre en main propre.

— Alors faites-le venir !

— Il n'ose pas !

Le tavernier se retourna et cracha dans la jonchée sale.

— Pour l'amour du ciel, il est juste devant la porte !

Avec un haussement d'épaules, Corbett demanda à ses compagnons d'écarter les mouches de sa nourriture et sortit de l'auberge. Il aperçut, dans la faible lueur du crépuscule, le gamin qui lui tournait le dos et regardait la rue plongée dans l'ombre.

— De quoi s'agit-il, mon garçon ?

L'enfant se retourna. Corbett ne pouvait distinguer ses traits à cause du capuchon rabattu, mais il vit la vessie de porc à ses pieds, ressemblant à s'y méprendre à celle des deux gamins d'Holborn, et il fit un bond en arrière. La longue dague fine effleura son ventre.

— Qui es-tu ? murmura-t-il en reculant. Que veux-tu ?

Il était sans défense. Son épée et son poignard étaient restés dans l'auberge. Il n'en croyait pas ses yeux : un enfant d'à peine dix ou onze ans jouer à un jeu aussi mortel ! La petite silhouette encapuchonnée s'avança vers lui en traînant les pieds. La dague jaillit à nouveau, tel un serpent. Corbett attrapa le poignet du gamin et hoqueta de surprise en sentant sa force. Il écarta son agresseur d'une bourrade. Son geste fit tomber le capuchon. Corbett fut cloué sur place : ce n'était pas un enfant, mais un avorton, un nain. Corbett n'avait jamais vu autant de méchanceté chez un être aussi petit : ses cheveux noirs étaient plaqués sur son crâne comme les oreilles d'un rat mouillé, de minuscules yeux sans âme trouaient un visage aussi chiffonné et aigri qu'une pomme

pourrie. Corbett perçut soudain des pas feutrés qui glissaient sur les pavés à sa gauche. Il tourna brusquement la tête et son coeur fit un bond dans sa poitrine : une autre silhouette identique sortait lentement de l'obscurité et s'avancait prudemment vers lui. Corbett distingua l'arbalète qu'elle tenait et les reflets métalliques du carreau fatidique en position armée.

— Oh Seigneur ! murmura-t-il.

Il entendit un claquement et recula d'un bond. Le carreau s'enfonça derrière lui, dans le mur d'une maison en ruine. Il trébucha et tomba, ses mains battant l'air. Il essaya d'agripper quelque chose. Ses doigts se refermèrent sur une poignée de détritrus. Il la lança sur le premier tueur qui s'approchait de lui d'un pas sautillant. Celui-ci reçut les immondices en plein visage et fut stoppé net dans sa course : aveuglé, étouffant, il dut baisser sa garde et essuyer la saleté qui lui couvrait lèvres et yeux. Corbett se releva, vif comme l'éclair.

— À l'aide ! s'époumona-t-il. Ranulf !

Et il fonça à toute vitesse sur le second tueur qui réarmait son arbalète.

Ils roulèrent dans la boue en se débattant. Corbett se crut dans un cauchemar. La petite taille de son assaillant en faisait un faux adversaire, annihilant presque l'instinct de survie de Corbett et son esprit combatif. Le nain lui opposait une féroce résistance tandis qu'ils se bagarraient dans la fange. Corbett était déterminé à l'empêcher de saisir le poignard pendu à sa ceinture, aussi s'efforçait-il de resserrer son étreinte autour de la gorge de son agresseur. Il leva les yeux, désespéré : le premier tueur approchait, la dague levée, prêt à frapper.

— Ranulf ! hurla Corbett.

La dague s'abaissa. Corbett entendit le vrombissement d'une flèche. Y avait-il un troisième adversaire ? Mais il vit le nain debout, les bras ballants comme une poupée de son, le regard vide rivé au carreau fiché dans son ventre. Corbett retrouva son énergie et se releva précipitamment, hissant le second tueur pendant que l'autre s'écroulait sans un mot. Il entendit des pas derrière lui et fit volte-face. Son prisonnier en profita pour lui filer entre les doigts comme une anguille et s'enfuir dans les ténèbres, non sans lui avoir décoché un regard haineux. Maltote accourut, suivi de Ranulf qui mit genou à terre et ajusta son arme. Le claquement mortel, le vrombissement caractéristique... et le trait d'arbalète frappa le tueur au moment où l'obscurité le happait. Le nain, atteint en plein dos, fut projeté en l'air et s'écrasa sur les pavés.

Corbett alla examiner les cadavres, essuyant la sueur qui lui coulait

dans les yeux. Il eut une drôle d'impression en retournant les corps, comme si c'était des corps d'enfant. Mais ses scrupules disparurent à la vue des visages : presque identiques et également dépravés. Même dans la mort, la rage retroussait leurs lèvres et leur jubilation à faire le mal se lisait sur leurs faces ratatinées et dans leurs yeux fixes et vitreux. Des tueurs à gages, songea Corbett. Il en reconnaissait le type. Ils pouvaient prendre n'importe quelle apparence : une belle femme, un troubadour, un colporteur, même un prêtre ou un moine. Cela lui rappela quelque chose, mais il était trop épuisé et bouleversé pour se concentrer. Ranulf s'approcha et fouilla, d'une main experte, leurs escarcelles et leurs poches, mais il n'y trouva que de la monnaie.

— Le signe d'un vrai tueur à gages, remarqua sèchement Corbett. Ils n'ont sur eux rien qui puisse les identifier, ni dire qui les emploie, ni d'où ils viennent.

— Sauf ceci, Messire !

Il tendit des pièces, prises sur le cadavre du second tueur, et les tria :

— Des piécettes anglaises, mais aussi des pièces d'argent françaises !

Corbett les examina.

— Craon ! murmura-t-il. C'est ce scélérat de Français qui les a envoyés.

Il se rappela soudain la dépouille du père Reynard et se baissa pour examiner leurs bottes aux talons de cuir.

— Eh bien, au moins nous savons comment est mort le père Reynard ! Tu te souviens des empreintes dans le cimetière ?

— Mais il n'y en avait qu'une série.

Corbett se releva et aspira l'air frais de la nuit.

— Cependant, ils étaient là tous les deux. Tu n'as pas oublié l'angle que faisait le carreau dans le corps du prêtre ? Une ruse de tueur : l'un frappe à la porte, l'autre guette dans l'obscurité. C'est une vieille recette qu'on arrange à différentes sauces. Parfois, c'est un mendiant qui tend une main et cache un poignard dans l'autre. Ou, dans ce cas-ci, ajouta-t-il d'une voix lasse, un nain qui joue à l'enfant. Je me suis presque empalé sur la dague de ce bougre !

Corbett regarda l'entrée de l'auberge où s'attroupaient les badauds. Des portes s'entrebâillaient dans la rue, des croisées s'ouvraient à toute volée et des appels retentissaient partout. Emmitoufflé dans son habit, un petit homme corpulent à la démarche de canard surgit de la pénombre.

— Je m'appelle Arrowhead ! s'exclama-t-il d'une voix de bronze.
John Arrowhead, échevin de la paroisse.

Il pointa un doigt vers Corbett :

— Vous, Messire, vous êtes en état d'arrestation jusqu'à l'arrivée du guet.

Corbett s'appuya au coin de la maison, s'efforçant de réprimer le tremblement de ses membres.

— Et vous, Messire, rétorqua-t-il, vous êtes un pompeux imbécile qui agissez sans réfléchir. Mon nom est Hugh Corbett. Je suis haut fonctionnaire de la Chancellerie et émissaire spécial du roi. Ces deux corps sont ceux de Français, des tueurs à gages. Maintenant, si vous désirez encore m'arrêter, faites-le, mais demain, c'est vous qui serez en prison et moi en liberté.

Il s'épousseta et regagna l'auberge aussi dignement qu'il le put.

Ses compagnons et lui achevèrent leur repas. Corbett mastiquait longuement sa nourriture et avalait deux verres de bordeaux corsé pour détendre ses nerfs à fleur de peau. Quant à Ranulf, il se rengorgeait comme un paon, vexé néanmoins du peu de gratitude manifesté par son maître, et faisait maintes allusions discrètes à son habileté à l'arbalète.

— Il t'en a fallu du temps ! bougonna Corbett.

Maltote toussa et détourna le regard.

— Messire, c'est ma faute. L'un des clients a entendu des bruits de lutte. Nous avons emprunté l'arbalète du tavernier. J'ai tiré le premier carreau... complètement à côté.

Maltote déglutit nerveusement et jeta un coup d'oeil penaud à Corbett.

— J'espère que je n'ai touché personne. Ranulf me l'a arrachée des mains et vous connaissez la suite.

Corbett regarda son serviteur à la mine impertinente.

— Combien de fois, Ranulf ?

— Combien de fois quoi ?

— Combien de fois m'as-tu sauvé la vie ?

Ranulf eut un geste vague.

— C'est mon devoir ! déclara-t-il d'un ton si vertueux que Corbett rit à gorge déployée avant de prendre son escarcelle et de la vider sur la table.

— C'est pour toi, Ranulf ! Mon bon souvenir à ton fils ! Maltote,

accompagne-le !

Il mit sa main sur celle du jeune courrier.

— Promets-moi seulement que tu ne toucheras jamais à une arbalète quand je serai dans les parages.

Maltote esquisssa un pauvre sourire et, précédé de Ranulf, quitta l'auberge pour une nuit de réjouissances. Resté seul, se parlant à mi-voix, Corbett passa en revue les questions qui l'intriguaient. Il s'aperçut qu'il avait omis de mentionner le décès de Dame Martha lors de sa discussion avec Ranulf. Pourquoi était-elle morte ? Pourquoi sa remarque « *Sinistra, non dextra* » était-elle si importante ? Corbett regarda ses mains agrippées au bord de la table. Il y avait déjà pensé. La vieille religieuse faisait-elle allusion à des mains ? Et, dans ce cas, auxquelles ? Que voulait-elle dire ? Difficile de le savoir !

— La gauche, pas la droite, répéta-t-il tout bas.

L'aubergiste, passant près de sa table, s'arrêta et lui lança un regard étrange, mais le clerc lui sourit en hochant la tête et l'autre s'éloigna. Corbett demeura là, pendant des heures, à suivre le fil de ses pensées tandis que Ranulf, après être allé voir son fils, s'en donnait à coeur joie sur le large lit à baldaquin au ciel de soie de Maîtresse Sempler, la jeune épouse du drapier. Son barbon de mari assistant à une réunion de guilde, elle avait été transportée de joie en revoyant son amant, transports dont profitait pleinement Ranulf à présent, tandis que Maltote, fin saoul, montait la garde devant la porte.

Le lendemain, Corbett, assis au bord de son lit au manoir de Leighton, regardait Maeve s'affairer dans la pièce. Ils étaient revenus dans la matinée. Le bonheur de la jeune femme avait été aussi intense que son désir à lui. Maltote, les yeux cernés, avait emmené dans ses quartiers un Ranulf étrangement recru de fatigue ; le clerc et son épouse avaient dîné en tête à tête dans la grand-salle et passé le reste du temps dans leur chambre. Comme à son habitude, Maeve l'avait pressé de questions. Qui avait-il rencontré ? Où était-il allé ? Combien de temps resterait-il ?

Corbett s'était efforcé de satisfaire sa curiosité, sans pour autant mentionner l'attaque de Catte Street ou le meurtre du père Reynard. Rien, pourtant, n'avait échappé au regard perçant de Maeve et surtout pas son air épuisé et inquiet. L'angoisse étreignait le coeur de la jeune femme. Corbett avait parlé de Craon et Maeve en savait assez sur le Français pour comprendre qu'il donnait du fil à retordre à son époux. Cependant, elle n'en avait rien laissé paraître, lui racontant les affaires

du manoir et lui assurant que leur enfant à naître était en aussi bonne santé que possible. Elle n'avait pu, pourtant, reculer plus longtemps le moment de lui annoncer une mauvaise nouvelle.

— Hugh ! dit-elle en se redressant et en rajustant sa chemise. Il y a une lettre pour vous. On l'a apportée ce matin. Elle vient du roi. Il rentre à Londres. Il est à Bedford.

— Bedford ! Il devrait être sur les Marches écossaises. Maeve, la lettre !

Son épouse ouvrit une cassette et prit un fin rouleau de parchemin.

— J'en ai brisé le sceau, Hugh.

Elle l'observa calmement.

— Ce qui vous concerne me concerne aussi.

Il déroula soigneusement le vélin. Le message du roi allait droit au but : il était navré et mécontent que « son cher clerc Hugh Corbett se soit trouvé dans l'incapacité de mener à bien l'enquête de Godstowe ». La lettre continuait dans cette veine, sur un ton courroucé et narquois, pleine d'insultes à peine voilées, et déplorait le fait que la confiance du roi n'avait pas été payée de retour. Le souverain se faisait tant de souci, concluait la lettre, qu'il avait confié le commandement de l'armée à ses officiers et s'était mis en chemin pour régler l'affaire lui-même. Corbett froissa le parchemin en une boule qu'il jeta rageusement contre le mur. Ses yeux flamboyaient de colère.

— Par le diable, Maeve ! Saint Bernard avait raison ! Les Plantagenêts viennent de l'Enfer et ils retourneront en Enfer ! Est-ce ma faute si le roi a fait de son fils un jeune homme gâté qui est la risée de toute l'Europe ? S'est-il déjà frotté à des chiens à la gueule sanglante, à des tueurs silencieux, à...

Il n'acheva pas en lisant l'effroi dans les yeux de Maeve.

— Vous m'avez caché tout cela ! s'écria-t-elle d'un ton accusateur avant de le prendre par la main. Mais, maintenant, vous allez tout me raconter !

Corbett n'eut pas le choix : il lui narra les événements par le menu. Maeve l'écouta sans l'interrompre, tenant calmement sa main entre les siennes.

— Cette Dame Agatha, demanda-t-elle sans détour, est-elle très belle ?

— Oui, presque autant que vous.

— Est-elle blonde ?

— Oui.

— Vous plaisait-elle ?

Maeve – Corbett le savait – ne serait pas dupe d'un mensonge, et lorsqu'elle se mettait en colère, elle était redoutable.

— Oui, répondit-il lentement. Mais cela importe peu. Tout ce que j'ai vu, c'était ce que j'étais censé voir. C'était la réalité, mais pas la vérité.

— Avez-vous des soupçons ?

D'une voix hachée, Corbett lui fit part de ses découvertes. Maeve en convint avec lui : la religieuse âgée avait probablement fait référence aux mains de Lady Aliénor.

— C'est la clef de l'énigme, affirma-t-elle.

— Quoi ?

— La mort de Dame Martha ! Parlez-m'en davantage !

Corbett eut un geste las.

— Dame Elisabeth vint à la porte et la trouva ouverte. Elle entra et, derrière le paravent, vit le corps de la vieille dame à moitié sous l'eau. Il n'y avait pas de marques de violence sur le cadavre. Cela pouvait avoir été une attaque ou le haut mal.

Il fit une légère pause.

— Il y avait de l'eau par terre, mais un tueur aurait-il été assez maladroit pour en laisser ?

Maeve garda le silence un instant.

— Je ne sais pas. Allez-vous laisser tomber cette affaire ?

— Non !

Corbett lui tapota la main.

— Il faut que j'y réfléchisse.

Il traversa la pièce, tira les tentures du mur du fond et entra dans son cabinet secret. Il prit de l'amadou, alluma les bougies sur sa table de travail et contempla le tas de lettres qui l'attendaient. Elles étaient arrivées durant son absence et il les avait déjà parcourues rapidement : des nouvelles des cours étrangères envoyées par ses espions, émissaires, marchands et autres clercs. Seule l'une d'elles concernait l'affaire de Godstowe. Une note très brève de son agent à Paris : la tête d'Eudo Tailler, cousue dans un sac, avait été repêchée dans la Seine.

— Dieu ait pitié de son âme ! murmura Corbett.

C'est Tailler qui l'avait averti de l'existence de ce sicaire mystérieux, appartenant à la famille de Montfort. Cela lui avait-il

coûté la vie ? Si oui, le prix en semblait exorbitant. Corbett n'avait relevé aucune piste en Angleterre. Il mit la lettre de côté et sortit un parchemin qu'il lissa et nettoya avec de la pierre ponce. Puis il se mit à établir la liste des questions et des problèmes auxquels il se heurtait. Il travailla pendant des heures, choisissant chaque nom tour à tour et essayant de prouver la culpabilité de chacun. À l'extérieur, les bois et les champs étaient plongés dans l'obscurité et le silence comme s'ils attendaient patiemment l'approche de l'hiver.

Corbett somnola un peu et fut soudain réveillé par des coups à la porte. Celle-ci s'ouvrit à toute volée. C'était Maeve.

— La vieille religieuse, Hugh... n'est-ce pas étrange ? dit-elle en souriant. Je parle en tant que femme. Elle voulait prendre un bain et a mis un paravent autour du cuveau, n'est-ce pas ?

Corbett opina en se frottant les yeux.

— Mais si l'on prend la peine d'installer un paravent, que fait-on d'autre ?

Le clerc hocha la tête avec lassitude.

— Pour l'amour de Dieu, Hugh, ce que ferait n'importe quelle dame ! Où est donc votre fameuse logique ? Elle fermerait la porte à clef !

— Et alors ?

— Oh, Hugh ! Réfléchissez ! Vous avez dit que la porte était ouverte.

Corbett se renversa sur sa chaise, un sourire flottant sur ses lèvres.

— Ainsi la religieuse a ouvert à son assassin ! Elle devait être dans son bain, elle a entendu frapper à la porte et est sortie du cuveau. C'est elle qui a laissé ces flaques d'eau, pas l'assassin !

Corbett regarda son parchemin.

— Merci, Maeve, marmonna-t-il.

Mais lorsqu'il leva les yeux, la porte s'était déjà refermée sur son épouse.

Il fit ses ablutions dans la baignoire d'eau placée sur le lavabo. Il relut ses notes à la lumière des remarques de Maeve et recommença son raisonnement, allant jusqu'au bout de ses arguments, négligeant les lacunes et contournant difficultés et obstacles. L'épouvante lui noua soudain l'estomac. Il savait qui avait tué. Était-ce possible ? Il gratta sa tête ébouriffée et reprit depuis le début, examinant les faits et, en bon juriste, rédigeant un acte d'accusation succinct. Il fit un geste approbateur. Le jury, à l'enquête du coroner, pouvait ne pas

accepter ses preuves, mais verrait qu'il y avait là matière à procès.

Il se rappela soudain sa dernière entrevue avec les religieuses de Godstowe et son coeur se mit à battre follement. Elles étaient toutes en danger, toutes ! Il bondit, attrapa sa cape et alla réveiller Ranulf et Maltote qu'il traîna, les yeux bouffis de sommeil, dans la cuisine sombre. Il leur donna comme instructions de déjeuner, de seller les chevaux les plus rapides et de l'accompagner.

— Nous nous rendrons d'abord à Londres. Puis nous nous arrêterons à chaque taverne, le long de la route d'Oxford, déclara-t-il, un sourire féroce aux lèvres.

Ils protestèrent, bien sûr, mais Corbett se montra inflexible. Moins d'une heure après, il avait embrassé Maeve et ils se dirigeaient vers Westminster. Il était décidé à élucider complètement cette affaire. Il n'empêcherait peut-être pas un nouveau crime d'endeuille le prieuré de Godstowe, mais au moins il pourrait tendre un piège à l'assassin qui y rôdait.

Les prémonitions de Corbett s'avérèrent malheureusement exactes. Au prieuré, Dame Frances n'avait plus que quelques minutes à vivre. La sous-prieure, si imbue de son importance, était perplexe et inquiète. Elle se montrait distraite, dernièrement. Elle ne pouvait se concentrer sur ses prières et suivait souvent l'office divin d'un regard vague, tandis que s'élevaient les chants de ses compagnes. Elle s'était confiée à son amie, qui ne s'était révélée d'aucun secours. Et comment pourrait-elle s'en ouvrir à Dame Amelia ? Non ! C'était hors de question ! Elle contempla la minuscule cuisine du noviciat. Au premier étage, les jeunes postulantes se retiraient dans l'immense dortoir. Chacune s'agenouillait dans sa cellule cloisonnée et recommandait son âme et son coeur à Dieu, en priant pour que Satan, qui rôdait comme un lion en chasse, ne profite pas de la nuit pour s'emparer de son corps ou de son esprit.

Dame Frances s'assit sur un tabouret, le visage dans les mains. Ce qu'avait déclaré ce clerc à l'air rébarbatif devait avoir un rapport avec la mort de Lady Aliénor, voire avec celle de Dame Martha. Dame Frances avait vu la devise *Noli me tangere*, ici, à Godstowe, mais ne se souvenait pas où, ni quand. Devait-elle s'enfuir du prieuré ? Aller à Westminster et demander audience à Corbett ou à l'un des officiers du roi ? Mais à qui pouvait-elle se fier ? Gaveston avait des espions partout. Le mot d'esprit qui circulait disait vrai : « L'Angleterre a trois rois : le vieil Edouard, son fils et Gaveston. » Elle regarda sans les voir les bûches crépitantes dans l'âtre. Peut-être devrait-elle attendre, son

esprit était si las ! La nuit lui porterait conseil et, demain, elle mettrait un projet sur pied !

Elle se leva, prit un seau et s'arrêta, le coeur battant la chamade. Elle avait entendu du bruit dehors. Quelqu'un l'observait-il ? Ou n'était-ce que le bruissement des feuilles poussées par le vent dans l'herbe ? Elle s'approcha du feu en récitant une courte prière pour que tout se passât bien. Elle priaït encore en vidant le seau sur les bûches, mais son murmure se changea en un cri terrifié quand les flammes bondirent du foyer, coururent dans la cheminée et s'emparèrent de son habit. En un rien de temps, elle était devenue une torche humaine.

À quelques lieues de là, les autres acteurs du drame macabre se préparaient à endosser de nouveaux rôles, à amender leurs répliques. Dans sa chambre drapée de velours, Piers Gaveston était étendu sous le ciel en soie de son grand lit à baldaquin. Il se mordillait les lèvres en se demandant quelle serait la suite des événements. Il avait confiance en son espion de Londres. Corbett était allé fureter dans la capitale et avait déniché une pièce de choix en rendant visite à son vieil ami de St Barthélémy et à l'empoisonneur de Faltour's Lane. Gaveston avait ordonné l'exécution de l'apothicaire qui en savait trop. En outre, il ne s'expliquait pas pourquoi Lady Aliénor n'était pas morte avec ces poudres. Julio César lui avait juré que quiconque en prenait perdait ses forces petit à petit et mourait d'une cause apparemment naturelle. Il avait menti et Lady Aliénor avait été assassinée d'une autre façon. Que devrait-il faire ? Gaveston regarda le jeune page qui tenait un gobelet de vin dans ses petites mains blanches. Le favori se redressa et se saisit si brusquement du gobelet que le vin se répandit sur ses chausses de soie multicolores. Il se retourna, fou de colère, et gifla le visage boudeur et efféminé.

— Dehors, rugit-il, dehors ! Va apprendre plutôt comment servir un lord !

Le page s'enfuit en frottant sa joue en feu tandis que Gaveston sirotait sa boisson. Si seulement Corbett n'avait pas fourré son vilain nez dans cette fichue affaire ! Le favori parcourut la chambre d'un regard morne. Il ne devait pas négliger Corbett, c'était un homme avec qui il fallait compter ! Devrait-il s'en faire un ami ? Gaveston se mordit la lèvre. Peut-être, dans l'avenir ! Le vieux roi arrivait dans le Sud à marche forcée, accompagné des seigneurs grisonnants qui le suivaient pas à pas, comme des chiens de garde. Gaveston savait à quel point ils le haïssaient. Si seulement le vieux roi mourait ! En attendant, il lui faudrait amadouer le prince : il avouerait tout, tomberait à genoux, se prétendrait son esclave et lui achèterait des cadeaux somptueux... Mais quand le vieux roi se déciderait-il à mourir ?

Il se leva et alla à un vieux coffre, renforcé de ferrures. Il détacha un trousseau de clefs de la chaînette en or qu'il portait au cou. Il ouvrit les trois serrures et releva violemment le couvercle. Il sortit une figure de cire qui renfermait de la paille et de la graisse de pendu et était coiffée d'un cercle d'argent. Puis il prit un bol d'encens et un crucifix noir inversé. S'accroupissant par terre comme un paysan, il entonna le rituel satanique qui visait à l'extermination de ses ennemis et que lui avait enseigné sa mère.

Dans une autre chambre du palais, le seigneur Amaury de Craon se préparait aussi à changer de tactique. Ses tueurs à gages étaient morts, ce qui ne réjouirait guère le roi Philippe. Les nains avaient commis plus d'un crime pour le compte du souverain français et leur habileté d'experts serait fort regrettée. Craon réfléchit aux choix qui s'offraient à lui. Si le vieux roi mourait, s'il était assassiné, que chuchoterait-on ? Crierait-on au parricide ? Dirait-on que le jeune prince, ou Gaveston, ou les deux ensemble avaient tué non seulement d'infortunées religieuses dans des couvents, mais encore l'Oint du Seigneur ?

Craon s'agita nerveusement sur sa chaise. Il avait recherché le tueur appartenant à la famille des Montfort en ne ménageant ni la menace dissimulée ni les pots-de-vin, mais n'avait rien découvert jusqu'alors. Le roi Philippe lui avait envoyé un nom arraché à Tailler, l'espion capturé, mais il ne trouvait nulle trace de cet homme. Craon eut un sourire lugubre. Tailler avait fait preuve d'un courage remarquable et, jusqu'au bout, n'avait raconté que des fables. Peut-être sa dernière plaisanterie avait-elle consisté à donner un nom fictif ? L'envoyé jura à mi-voix. Si seulement Corbett s'était trouvé ailleurs ! Tout à présent risquait de dépendre de ce fouineur de clerc anglais, qui avait une chance incroyable. Peut-être échouerait-il ? Peut-être le projet du roi Philippe de trouver et d'utiliser à ses propres fins le dénommé Montfort réussirait-il ? Ou devait-il, lui, Craon, abandonner ce jeu, reprendre ses fonctions officielles et oeuvrer pour les fiançailles du prince Edouard et de la princesse Isabelle ?

CHAPITRE XII

Il tombait encore des cordes lorsque Corbett et ses compagnons atteignirent Aldgate et traversèrent Poor Jewry et Mark Lane pour arriver à Petty Wales près de la Tour. Ils laissèrent leurs chevaux à l'écurie et louèrent les services de deux passeurs à Wool Quay. Maltote protesta, bien sûr, et sa réticence à affronter la Tamise fut raillée par les mariniers au visage tanné.

— On ne meurt qu'une fois ! s'écrièrent-ils en chœur. Et il ne faut pas longtemps pour se noyer. Si tu tombes dans le fleuve, tu n'as qu'à ouvrir la bouche et l'eau entrera à flots. Tu te retrouveras au paradis en moins de temps qu'il n'en faut pour réciter un Ave !

— Où il ne vous rencontrera certainement pas ! riposta fougueusement Ranulf, volant à la rescousse de celui qu'il plumait aux dés.

Corbett leur intima l'ordre de se taire. Les bateliers levèrent l'ancre et longèrent Billingsgate et Botolph's Wharf avant de lutter contre les remous tourbillonnants sous le pont de Londres. Ils louvoyèrent entre les piles rapprochées du pont pour se faufiler le long des radiers qui les protégeaient des arches massives. Une fois le passage franchi, ils se détendirent. La Tamise était un fleuve cruel, mais jamais plus dangereux que dans le chaudron bouillonnant sous ce pont.

Ils gagnèrent le mitan du fleuve et dépassèrent Dowgate, Queenshithe et l'embouchure de la Fleet. Il régnait là une odeur pestilentielle, car c'est dans le fossé de la Fleet qu'on déversait les détrit, les cadavres de chiens, de chats, de mendiants, de lépreux, voire de bébés indésirables, tout cela glissant dans la Tamise lorsqu'il pleuvait à verse. Alors qu'ils suivaient la courbe du fleuve, vers Westminster, Ranulf poussa Corbett du coude et lui désigna la rive. Malgré l'épais tas d'immondices flottant et dansant à la surface, les porteurs d'eau remplissaient leurs tonneaux pour vendre leur marchandise dans les rues et venelles de la capitale. Corbett fit une grimace de dégoût.

— Ne bois jamais que du vin ou de la bière, Ranulf, murmura-t-il avant de se retourner vers l'un des passeurs. Est-ce vrai ?

— Quoi ?

— Qu'avaler brutalement trop d'eau fait immédiatement suffoquer ?

— Bien sûr !

Le batelier adressa un sourire narquois à un Maltote verdâtre.

— C'est la meilleure façon de mourir.

Ranulf entreprit de le contredire tandis que Corbett, le regard perdu au loin, songeait à Dame Martha qui s'était noyée dans son bain.

À Westminster, ils débarquèrent à King's Steps. Corbett rabattit son capuchon pour ne pas être reconnu de ses collègues de la Chancellerie ou de l'Échiquier, car il ne voulait pas perdre son temps en conversations oiseuses. Laissant ses compagnons se restaurer dans une des nombreuses échoppes situées dans l'enceinte du palais, il se fraya un passage dans la cohue pour contourner le Grand Hall et rejoindre les bâtiments à l'arrière. Il se dirigea vers l'un des plus discrets et, d'un ton qu'il s'efforça de rendre solennel, exigea, au nom du roi, qu'on le laissât entrer. Une voix irascible l'envoya à tous les diables. Il frappa à nouveau et la porte finit par s'ouvrir brutalement sur une haute silhouette maigre au long habit bordé de fourrure marron. Dans le visage pâle et allongé, sillonné de rides, brillaient des yeux bleus larmoyants qui se plissèrent sous l'éclat du jour. Corbett n'enleva pas son capuchon.

— Qui êtes-vous ? demanda l'autre d'un ton abrupt.

Le clerc se découvrit.

— Un messenger du roi, Messire Nigel Couville ! Notre souverain vient de décréter que vous étiez trop âgé et sénile pour rester à ce poste, aussi m'a-t-il nommé à votre place !

Un sourire éclaira les traits émaciés du vieillard qui posa sur les bras du clerc ses mains squelettiques aux veines saillantes.

— Toujours aussi désagréable, Hugh ! murmura-t-il. Et toujours aussi stupide ! Entrez, si vous ne voulez pas que nous soyons trempés jusqu'aux os tous les deux !

Corbett s'exécuta. La pièce était à peine éclairée et l'odeur tenace du cuir et du parchemin se conjuguaient avec celle du suif et du charbon de bois. A part une table sur tréteaux et un énorme tabouret, le mobilier ne semblait consister qu'en toutes sortes de coffres en cuir et en bois, dont certains, ouverts, regorgeaient de parchemins qui roulaient sur le sol. Les étagères, fixées au mur jusqu'aux poutres noircies, croulaient sous d'autres vélins. Un vrai capharnaüm, en

apparence, mais – Corbett le savait – Couville pouvait, en un instant, mettre la main sur le document nécessaire. C'était la salle des archives de la Chancellerie et de l'Échiquier, dont les registres remontaient à plusieurs siècles. Tout texte rédigé ou reçu était rangé à un endroit bien déterminé du royaume de Nigel Couville. Cet ancien haut magistrat de la Chancellerie s'était vu octroyer ce poste d'archiviste au titre de bénéfice et en récompense de ses bons et loyaux services envers la Couronne. Il était devenu le maître et le mentor de Corbett lors de la promotion de ce dernier au poste de clerc, et malgré leur différence d'âge et d'expérience, les deux hommes s'étaient liés d'une amitié qui ne s'était jamais démentie.

Couville parcourut la pièce du regard pour dénicher un petit tabouret.

— Je suis sûr que vous êtes venu jouer les importuns ! dit-il caustiquement. Les vieilles habitudes sont bien ancrées !

Il attendit que Corbett s'assît :

— Du vin ?

Corbett refusa d'un geste.

— Pas si c'est votre vinaigre habituel !

Couville alla quérir une bouteille débouchée et deux gobelets en étain dans un recoin de la pièce.

— Du claret, et du meilleur !

Il remplit un verre à ras bord et le tendit à son compagnon.

— Maintenant, je sais ce que l'Évangile signifie par : « Ne jetez pas des perles aux pourceaux ! »

Corbett goûta avec plaisir l'ample bouquet du breuvage.

— Excellent ! reconnut-il.

— Naturellement !

Couville s'installa en face de lui, coudes sur les genoux, tenant son gobelet aussi respectueusement que si c'était le Graal.

— C'est ce même bordeaux que buvait Thomas Becket. Le saviez-vous, Hugh ? Même lorsqu'il devint ascète et délaissa les pompes de la Cour, même lorsqu'il jeûnait, le Bienheureux Thomas ne renonça jamais à ses petits verres de claret.

L'archiviste sourit à Corbett.

— Et vous, Hugh, vous portez-vous bien ? Et Maeve ?

Ils échangèrent les derniers potins sur leurs amis communs, leurs nouvelles connaissances et les scandales récents. À la fin, Couville

posa son gobelet par terre.

— Que désirez-vous au juste, Hugh ?

Corbett sortit de son escarcelle le collier abîmé du chien de compagnie.

— Une devise y est inscrite : *Noli me tangere*. Je crois qu'il s'agit de celle d'une famille noble. La reconnaissez-vous ?

Couville tapota ses doigts en fronçant les sourcils.

— Cela me dit quelque chose, marmonna-t-il d'une voix songeuse.

Il se leva en se frottant la tête :

— Je l'ai vue quelque part, mais où ?

Corbett passa une heure à attendre que son vieil ami, les bras chargés de liasses et de parchemins, eût fini de passer au crible les registres des blasons et devises. D'abord Couville avait déclaré avec assurance :

— Ce ne sera pas long, Hugh, croyez-moi !

Mais au bout d'une heure, il revint au centre de la pièce en hochant la tête.

— Dites-moi, Hugh, pourquoi cette requête ?

Il leva la main :

— Je suis au courant de vos missions, Messire Corbett. Je sais que vous envoyez des lettres dont aucune copie ne me parvient.

Il se rassit en face de son ancien étudiant.

— Mais pourquoi cette devise est-elle si importante ?

Les yeux clos, Corbett exposa l'affaire du prieuré de Godstowe : la mort de Lady Aliénor Belmont, la perfidie subtile des Français et les manigances de Philippe IV. Il était quasiment arrivé au bout de son récit lorsque, presque en passant, il mentionna la possibilité qu'un sicaire, appartenant à la famille bannie des Montfort, fût présent en Angleterre. Les yeux de Couville étincelèrent.

— J'ai passé en revue les registres de la noblesse actuelle de l'Angleterre et de la Gascogne. Mais qu'arrive-t-il à une famille dont un membre est reconnu coupable de haute trahison ?

— Bien sûr ! s'écria Corbett. Son blason est détruit, ses titres supprimés et ses terres confisquées par la Couronne.

Couville prit un long tube de plomb dont il ouvrit le couvercle. Il en extirpa un épais rouleau de parchemin jauni qu'il étala soigneusement sur la table en faisant signe à Corbett de s'approcher. Ils examinèrent, avec la plus grande attention, le document qui était

divisé en deux : d'un côté figuraient des armoiries – Corbett reconnut celles de Percy de Bohun, de Bigod, de Mowbray –, de l'autre des blasons barrés de larges traits noirs.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura-t-il.

— Le Parchemin de Kenilworth, répondit Couville. Simon de Montfort se rebella en 1258. Comme vous le savez, Édouard tailla son armée en pièces dans les champs de pommiers d'Evesham en 1264. Montfort fut tué, son corps déchiqueté et jeté aux chiens. Quelques-uns de ses compagnons périrent à ses côtés, un petit nombre s'enfuit à l'étranger et la plupart se réfugièrent au château de Kenilworth dans le Warwickshire. Le château se rendit après un long siège et ce fut la fin de la rébellion de Montfort.

Couville désigna le parchemin :

— Vous voyez, d'un côté, les armoiries de ceux qui prirent parti pour le roi, de l'autre, les blasons barrés de noir des partisans de Montfort. Peut-être allons-nous trouver cette devise parmi eux !

Corbett s'éloigna tandis que l'archiviste passait au crible le Parchemin de Kenilworth en se parlant à mi-voix.

— Ah ! s'exclama-t-il, rayonnant. *Noli me tangere* était la devise des Deveril.

— Que leur est-il arrivé ?

Couville se remit à marmonner et parcourut la pièce pour vérifier d'autres parchemins et registres au format *in-quarto* qui contenaient la liste des proclamations et décrets royaux. Il fit signe à Corbett d'approcher de la table.

— Celui qui a combattu aux côtés de Montfort a péri à Evesham.

— Avait-il des héritiers ?

Couville répondit par la négative en montrant le blason des Deveril.

— Le clerc qui l'a dessiné a ajouté une remarque. Regardez !

Corbett plissa les yeux pour déchiffrer l'inscription presque effacée, tracée jadis à l'encre bleu-vert.

— *Nulli legitimiti haeredes*.

— Aucun héritier légitime, traduisit Couville. Apparemment, c'était le dernier de la lignée.

Déçu, Corbett prit le collier de cuir en hochant la tête.

— Alors, pourquoi cela se trouvait-il au cou d'un petit chien de compagnie, dans la forêt de Godstowe ?

— Je l'ignore ! répliqua Couville. Soyez logique, Hugh ! Le seul fait qu'on l'y ait découvert ne signifie nullement qu'il ait un rapport avec les crimes sur lesquels vous enquêtez.

— Mais il doit pourtant y en avoir un ! se récria Corbett à voix basse.

Son interlocuteur lui posa la main sur l'épaule.

— Hugh, Dieu seul sait d'où provient ce collier. Après la défaite de Montfort, les biens confisqués aux rebelles ont inondé les étals des marchés.

Corbett se frotta le visage d'un air las.

— Dites-moi, Nigel, une jeune femme et son compagnon sont retrouvés, sauvagement assassinés, dans une clairière de l'Oxfordshire. Rien ne permet de les identifier. Personne ne vient réclamer les corps. Personne n'envoie de lettres ni n'entreprend de recherches. Ils sont victimes d'un crime atroce et pourtant leur mort n'engendre que le silence.

Couville haussa les épaules.

— Promenez-vous dans les ruelles de Londres, Hugh ! Vous y trouverez les cadavres de nombreux pauvres dont nul ne se soucie.

— Mais justement ! Ceux-là étaient des gens nantis, bien nourris, accoutumés au luxe. D'où venaient-ils ?

— D'au-delà des mers, sans doute ! suggéra Couville avec un petit sourire.

L'oeil fixé sur son vieux mentor, Corbett réfléchit. Oui, c'était bien là l'explication ! Le père Reynard n'avait-il pas remarqué leur teint mat ? Des étrangers, alors ?

— Si c'était des étrangers, exposa-t-il lentement, il leur a fallu obtenir une autorisation royale pour pénétrer en Angleterre. Serait-il difficile de retrouver ce document ?

— Oh, oui ! D'abord, des centaines d'étrangers viennent en Angleterre tous les mois. Ensuite, en admettant qu'on leur ait délivré une autorisation, on ne m'en a pas forcément adressé la copie.

Corbett se gratta la tête d'un air penaud.

— Ce que j'ai découvert n'éclaire guère ma lanterne.

Il ramassa sa cape qu'il avait laissée tomber à terre.

— Mais trêve de plaisanteries ! Je suis dépositaire des secrets du roi, comme vous ne l'ignorez pas, et je reconnais que vous ne recevez pas les copies des lettres que j'envoie, ni celles des comptes rendus que me font parvenir mes espions.

Il agrafa sa cape.

— Parfois je suis fier de jouir de la confiance de notre souverain, mais je dois admettre qu'il a l'esprit rusé et retors. Il m'a confié un jour que si sa main droite savait ce que faisait la gauche, il n'hésiterait pas à la trancher !

— Que voulez-vous savoir, Hugh ?

— Je connais tous les agents du roi, qu'ils travaillent à la cour de Castille ou au Saint-Siège. Mais y a-t-il quelqu'un d'autre ?

Couville eut un geste d'impuissance.

— Vous êtes orgueilleux, Hugh, et l'orgueil paralyse le bon usage de la logique. Vous savez bien qu'il existe des agents qui dépendent directement du roi. Le comte de Surrey, par exemple. Et d'autres, certainement.

— Nigel, toutes les dépenses de la cassette royale vous sont communiquées. Avez-vous jamais noté un nom particulier ?

Couville écarquilla les yeux, en mimant la stupéfaction.

— Un autre Corbett ? Bien sûr que non !

Il reprit son sérieux :

— Un nom a retenu mon attention, pourtant : un certain Courcy à qui l'on envoyait des gages...

— Qui est-ce ?

— Je l'ignore. Tout ce que j'ai vu, ce sont des références de temps à autre, des fonds expédiés « *pro secretis expensis in negotio régis* ».

— Pour dépenses secrètes au service du roi, traduisit Corbett, furieux devant la duplicité de son souverain et maître.

Il prit la main de son vieil ami.

— Je vous remercie, Nigel. Viendrez-vous à Leighton un de ces jours ?

Couville lui sourit :

— Pour voir Maeve, bien sûr !

Corbett retrouva ses serviteurs qui, ayant quitté l'échoppe pour la taverne la plus proche, arboraient un air de béate satisfaction après des heures de beuverie. Ils le fustigèrent du regard lorsque, fort de sa sobriété, il leur ordonna sèchement de laisser là leur bière et de rejoindre King's Steps sous la pluie battante, pour entreprendre un autre voyage pénible sur la Tamise. Lorsqu'ils atteignirent le pont de Londres, Maltote et Ranulf avaient déjà rendu tripes et boyaux et durent passer la moitié du trajet à subir les quolibets impitoyables des

passeurs goguenards.

Les trois hommes débarquèrent et ne quittèrent plus de la journée la taverne près de la Tour. Le lendemain, ils entamèrent leur laborieux périple par l'ancienne voie romaine qui partait des remparts de Londres pour aboutir à l'Oxfordshire. Ranulf et Maltote élevaient des protestations véhémentes.

— Pourquoi nous donner toute cette peine ? s'insurgea Ranulf.

Maltote, quant à lui, détourna le regard : il n'osait pas affronter ce magistrat à l'air si revêché, et au rang si élevé.

— Pour la bonne raison, Ranulf, murmura Corbett, le visage à quelques pouces de celui de son serviteur, que je veux savoir si les aubergistes et les taverniers se souviennent de deux étrangers – une jeune femme et son compagnon – qui auraient emprunté cette route, il y a environ dix-huit mois. Nous nous arrêterons donc, ajouta-t-il d'une voix douce, à chaque taverne et à chaque auberge. Vous ne boirez que du vin coupé d'eau. Vous ne vous enivrerez pas et vous m'aidez à régler cette affaire.

— Mais je vous l'ai déjà dit ! s'écria Ranulf. L'aubergiste du *Taureau*, à Godstowe, a vu un adolescent et une dame ainsi qu'un étranger très élégant. Que désirez-vous de plus ?

Corbett reprit les rênes en main.

— C'est justement de cela, de cette logique des événements que tout dépend, Ranulf ! Ces deux étrangers sont-ils apparus soudain dans l'Oxfordshire ou venaient-ils de Londres ? Dans ce dernier cas, ils arrivaient probablement de l'étranger. Quant au jeune damoiseau qui a traversé Woodstock à la même époque, était-il lié aux victimes du crime ou s'agissait-il d'une coïncidence ?

Ranulf observa la mine grave de son maître.

— Alors, Messire, plus vite nous nous attellerons à cette tâche, plus vite nous en aurons fini.

Les pressentiments de Ranulf se vérifièrent : le trajet fut un véritable cauchemar. Il ne cessa de pleuvoir à verse, à tel point qu'ils avaient constamment l'impression d'avancer sous des rideaux de pluie. L'ancienne voie pavée s'était muée en un infâme borborygme, rendu parfois dangereux par la présence de trous profonds remplis d'eau, où un homme aurait pu s'enfoncer jusqu'à la taille. Ils marchaient près de leurs chevaux, la plupart du temps, passant de modestes estaminets en auberges confortables ou en vastes et énormes tavernes. Ils firent chou blanc au début et étaient si recrues de fatigue, au soir du premier jour, qu'ils allèrent se coucher sans pratiquement échanger un mot. Le lendemain, cependant, dans une taverne au toit de chaume située dans

les faubourgs de Stokenchurch, le propriétaire répondit affirmativement aux questions de Corbett. Lèvres pincées et air important, il leur déclara :

— Oui, je me les rappelle, tous les deux.

— Décrivez-les !

L'aubergiste fit la grimace.

— Il y a si longtemps, Messire...

Le clerc brandit une pièce d'argent.

— Mais je m'en souviens très bien, enchaîna hâtivement le tavernier. De beaux atours, des gens manifestement aisés. La jeune dame était belle, bien que vêtue en religieuse. Elle tenait un chapelet à la main. Son compagnon, ajouta-t-il avec un haussement d'épaules, n'était guère plus qu'un adolescent, un page, à mon avis.

— Parlaient-ils anglais ?

— Oh, non ! Français, la langue noble. Je leur ai demandé où ils allaient. Elle s'est contentée de sourire et le page m'a expliqué qu'elle s'était consacrée à Dieu. Je pouvais à peine le comprendre. Ils m'ont payé rubis sur l'ongle puis ils sont partis !

— Étaient-ils accompagnés ? demanda Corbett, dissimulant difficilement sa surexcitation.

L'aubergiste fit signe que non.

— Un autre étranger est-il passé par ici, à peu près à la même époque ?

— Oui, un jeune damoiseau, fort bien mis, mais armé d'une épée et d'un poignard.

— Avez-vous bien vu son visage ?

— Non. Il est arrivé tôt le matin pour déjeuner juste au moment où la dame s'en allait. Il portait une cape dont il avait rabattu le capuchon, ce qui m'a étonné parce qu'il faisait chaud.

— Alors d'où tenez-vous qu'il avait revêtu de beaux atours ?

— J'ai remarqué ses doigts chargés de bagues et son surcot de satin écarlate. Comme je vous l'ai dit, il a déjeuné et est reparti moins d'une heure après.

Corbett se leva comme pour prendre congé.

— La dame, intervint Ranulf, avait-elle un chien de compagnie ?

La face rubiconde de son interlocuteur s'éclaira d'une grimace qui découvrit des dents en piètre état.

— Oui. Une petite bête qui ne cessait de japper et qu'elle enveloppait dans sa cape. Elle lui donnait des restes de nourriture et des morceaux de pain trempés dans du lait ! Je m'en souviens bien : il a passé son temps à geindre !

Corbett quitta l'auberge, ravi de ce qu'il venait de découvrir. Ils poursuivirent leur voyage jusqu'aux faubourgs d'Oxford. Parfois, leurs questions ne rencontraient que des regards vides, des jurons indistincts et des gestes de dénégation. Mais, dans deux autres tavernes, on leur fit les mêmes descriptions qu'à Stokenchurch : une jeune dame et son compagnon, des gens discrets au teint mat, étaient, en effet, passés par là. Ils ne maîtrisaient pas très bien l'anglais. C'était toujours l'adolescent, un page de toute évidence, qui prenait la parole. La dame, elle, gardait un maintien pieux et réservé. De fait, un aubergiste en parla comme d'une religieuse. Mais le plus inquiétant, c'est que l'élégant damoiseau apparaissait toujours au moment où la dame mystérieuse et son compagnon s'apprêtaient à quitter l'auberge. Enfin, jugeant qu'ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient, Corbett s'estima satisfait et décida de faire demi-tour vers le sud, pour la plus grande joie de Ranulf.

Ils rentrèrent au manoir de Leighton, trempés jusqu'aux os et les membres rompus par la chevauchée. Ranulf et Maltote s'éclipsèrent pendant que Corbett se faisait sermonner par Maeve quant à la nécessité de se reposer et aux dangers de battre la campagne au service du roi par des temps à ne pas mettre un chien dehors. Corbett la laissa parler sans mot dire, partagé entre une irréprouvable somnolence et son exaltation devant ce qu'il avait découvert.

À la nuit tombée, alors que le manoir avait recouvré sa tranquillité, il prit ses parchemins et reprétrailla à son puzzle. Il avait déjà établi la suite logique des événements qui s'étaient déroulés à Godstowe. Il se concentrait à présent sur les crimes énigmatiques survenus dans la forêt. La femme devait avoir un lien avec la famille bannie des Deveril. La devise du collier ne pouvait pas passer pour une simple coïncidence. C'était une étrangère, également. Le Parchemin de Kenilworth ayant stipulé qu'il n'y avait aucun héritier légitime, était-elle issue d'une branche illégitime ? Dans ce cas, les Deveril étant encore proscrits, pourquoi l'avait-on laissée entrer en Angleterre et se rendre, de toute évidence, à Godstowe, endroit particulièrement sensible, puisque y était retenue l'ancienne maîtresse du prince ? Et le page ? Et le mystérieux damoiseau qui les suivait ? Qui étaient-ils ? Que s'était-il passé dans la forêt de Godstowe ? Qui avait assassiné qui ? La logique voulait que le meurtrier fût le damoiseau, mais cela aurait pu être le page, ou, en fait, n'importe qui d'autre. Et la victime était-elle bien cette dame inconnue ou était-ce une autre femme ? Elle

était en route vers Godstowe, apparemment. Son arrivée avait dû être prévue... et avoir lieu.

Corbett posa sa plume, dépité. Les religieuses du prieuré appartenaient à différentes nationalités, et toutes, y compris Dame Amelia et Dame Agatha, parlaient français, comme à la Cour. Le damoiseau... Aurait-ce pu être le prince ou Gaveston ? Corbett relut ses notes sur la mort de Lady Aliénor, en les retournant dans tous les sens. L'aube s'était levée depuis belle lurette lorsqu'il parvint à la conclusion inéluctable. Il était prêt à confondre l'assassin. Il ne lui restait à mettre en place que le dernier morceau du puzzle. Il réveilla Maltote et le chargea, malgré ses hauts cris, de galoper à franc étrier jusqu'au camp du roi établi à Bedford et de remettre au souverain une brève missive, le priant de fournir des réponses simples à ce que Corbett considérait comme des questions simples. Néanmoins, le clerc se sentait mal à l'aise : sa théorie se défendait, mais il manquait de preuves irréfutables. Il se demanda si la réponse du roi arriverait à temps pour empêcher un autre crime au prieuré de Godstowe.

CHAPITRE XIII

Après le départ de Maltote, Corbett ne cessa d'arpenter les appartements et couloirs du manoir, se rendant insupportable à Maeve et à toute la maisonnée. La nuit, taraudé par l'angoisse, il ne pouvait trouver le sommeil : ce retard n'allait-il pas engendrer une autre tragédie à Godstowe ? Ne devrait-il pas prendre son meilleur cheval et gagner l'Oxfordshire à bride abattue ? Finalement, il renonça à cette idée insensée qui équivalait à charger un ennemi caché et inconnu. Maeve s'efforçait de le rassurer, mais il n'arrivait pas à se défaire d'un sentiment de malaise. Le troisième jour après son retour, à l'aube, ses pires craintes se réalisèrent. Un jeune palefrenier, crotté de la tête aux pieds et à demi effondré sur sa selle, se présenta au manoir sur une monture fourbue et à bout de souffle. D'une voix haletante, il annonça la nouvelle à Corbett qui venait de dévaler l'escalier et l'aidait à mettre pied à terre.

— La prieure, murmura-t-il. Elle vous salue et vous prie instamment de rejoindre Godstowe !

— Qui est mort ?

Agrippant le malheureux messenger par son surcot, Corbett le força à se tenir debout et à le regarder en face :

— Qui a été tué ?

L'autre, les yeux mi-clos d'épuisement, humecta ses lèvres tachées de boue. Corbett le rudoya :

— Qui ? répéta-t-il d'une voix rauque.

— Hugh ! Hugh !

Maeve, qui avait hâtivement passé un vêtement, s'interposa en foudroyant son époux du regard.

— Le pauvre est quasi mort de fatigue, Hugh !

Corbett relâcha le courrier en maugréant des excuses. Maeve et deux serviteurs aidèrent le malheureux à gagner la cuisine au bout du couloir. Maeve ordonna qu'on lui ôta ses jambières et son surcot abîmé par le voyage, puis elle l'obligea à boire du vin coupé d'eau

pendant que Corbett faisait les cent pas.

— Messire ! s'écria le messager d'une voix éraillée. La prieure requiert votre présence sur l'heure. Dame Frances est morte !

— Comment ?

— Un incendie dans le noviciat. Elle a péri immédiatement. Les autres religieuses sont saines et sauvées.

Corbett s'agenouilla près de l'homme.

— Et qui est l'assassin ?

Son interlocuteur cligna ses paupières rougies.

— L'assassin ? marmonna-t-il. Ce n'est pas un assassinat, Messire, mais un accident.

Corbett émit un léger grognement d'incrédulité.

— D'autres nouvelles ?

— Non, sauf que vous devez vous hâter.

Et la tête dodelinant sur le haut dossier de sa chaise, le courrier s'endormit sur-le-champ.

Corbett aurait préparé ses sacoches de voyage et serait parti immédiatement si Maeve n'avait pas exigé qu'il attendît la fin de la tempête. Elle eut gain de cause. Il revint à sa chambre, contemplant d'un air furieux les nuages couleur de plomb qui s'amoncelaient au-dessus de la forêt d'Epping.

Au bout du compte, il se félicita d'avoir patienté car Maltote revint tard dans la soirée. Pressentant l'humeur de son époux, Maeve intervint derechef : le jeune homme dut enlever ses vêtements trempés et grignoter un morceau avant que son maître le soumette à la question, tel un exécuter des hautes oeuvres. Une fois restauré, Maltote retrouva Corbett et Ranulf dans la grand-salle et ils s'assirent, tous trois, près de l'énorme cheminée où ronflait un bon feu de bûches dont les flammes dansantes projetaient de longues ombres sur le mur.

Maltote, recru de fatigue, eut de la peine à se rappeler certains points de détail, mais il fit néanmoins un compte rendu assez complet. En dépit des supplications et objections de Ranulf, Corbett enjoignit à ses serviteurs de bien se reposer cette nuit-là, en prévision du lendemain : même s'il continuait à souffler un vent à décorner les boeufs, ils partiraient pour Godstowe.

Puis il retourna à sa chambre. À la lumière d'un grand candélabre, Maeve, penchée sur une table, l'air furibond, s'escrimait sur la broderie à laquelle elle travaillait depuis des années. Le clerc prit une profonde inspiration en dissimulant un sourire. Maeve haïssait les

ouvrages de dame, elle les avait en horreur. Aussi, lorsqu'il la voyait coudre, savait-il que c'était mauvais signe. Il n'en fut pas autrement ce soir-là. Son épouse, les joues en feu sous l'emprise de la colère, lui assena un sermon impitoyable sur les lois de l'hospitalité et de la courtoisie. Tel un vieux loup de mer, Corbett laissa passer l'orage. Le fait que Maeve se piquait de temps à autre n'arrangeait pas la situation, mais enfin elle put vider son sac ! Un dernier coup d'aiguille et elle jeta la broderie sur la table en marmonnant un juron qu'aurait admiré plus d'un soldat du roi.

Elle se leva et vint s'asseoir sur le lit, près de lui.

— Donc la nouvelle est arrivée ? Cette religieuse qui est décédée, Dame... ?

— Frances.

— Vous vous attendiez à sa mort, n'est-ce pas ?

Corbett opina.

— Je savais que quelqu'un risquait de périr.

— Vous blâmez-vous, Hugh ?

— Oui et non ! répondit-il d'une voix égale. Un assassin rôde à Godstowe, et demain je l'affronterai.

— Et la mission de Maltote ?

— Il m'a apporté la preuve qui confirme mes soupçons, mais j'ignore comment agir. Il manque d'autres morceaux du puzzle.

Un sourire moqueur aux lèvres, il poursuivit sur un ton faussement solennel :

— Si vous n'avez pas achevé votre broderie, vous pourrez vous y remettre. Certaines affaires exigent ma présence...

Elle lui enfonça profondément ses ongles dans le mollet.

— J'en ai assez de la couture, chuchota-t-elle. Partirez-vous demain ?

— Oui, au point du jour.

Elle posa la tête sur son épaule.

— Soyez prudent, souffla-t-elle. Je tremble pour vous.

Corbett l'enlaça en s'efforçant de dissimuler le malaise qui l'étouffait.

La petite troupe arriva à Godstowe tard le lendemain soir. Le

portier ivre ne les laissa entrer qu'après l'altercation d'usage. Une fois franchie l'enceinte, Corbett ne s'éloigna pas du portail, mais ordonna à l'homme d'aller quérir Dame Amelia.

La prieure semblait avoir vieilli de dix ans depuis la dernière visite de Corbett. Même à la piètre lueur tremblotante des torches, il vit que son visage blême avait pris un air hagard et il aperçut de larges cernes sous les yeux aux paupières rougies.

— Messire !

Elle emprisonna ses mains dans les siennes, glacées et moites.

— Avez-vous fait bon voyage ?

— Non, ce fut très pénible. J'ai froid, je suis trempé et, ajouta-t-il après un regard à ses bottes, maculé de boue des pieds à la tête ! La pluie a tout transformé en bournier.

— Venez !

Corbett refusa d'un geste.

— Je préférerais aller à l'hôtellerie. Moins il y aura de gens au courant de ma présence, mieux ce sera !

La prieure le dévisagea un moment, comme perdue dans ses propres pensées, puis se ressaisit et donna rapidement son accord.

Tandis que le portier pensait leurs chevaux, Dame Amelia, avec la démarche d'un fantôme, les conduisit à l'hôtellerie du prieuré. Dame Agatha les y attendait. L'inquiétude se lisait sur son beau visage pâle, mais c'est avec la plus grande joie qu'elle accueillit Corbett.

— Hugh, murmura-t-elle en lui prenant le bras. Vous êtes revenu, enfin !

Il lui effleura l'épaule en souriant.

— Dame Agatha, je dois m'entretenir seul à seule avec Dame Amelia.

Il jeta un coup d'oeil à ses deux compagnons, derrière lui.

— Ranulf et Maltote ont une faim de loup. S'ils ne mangent pas immédiatement, je suis sûr qu'ils vont s'entredévorer !

Il regarda la jeune soeur accompagner ses serviteurs avant de suivre la prieure dans une petite pièce qui n'était guère plus qu'une cellule, meublée d'une table, d'un lit de camp et d'un tabouret sur lequel Dame Amelia se laissa choir, l'air exténué. Corbett l'interrogea sur la mort de Dame Frances et l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre. Puis il s'approcha d'elle :

— Dame Amelia ?

Bras croisés, la prieure fixait le sol. Corbett s'accroupit près d'elle.

— Dame Amelia, demain, au chapitre après l'office de prime, veuillez annoncer aux soeurs qu'avant vêpres je leur parlerai et leur expliquerai tout ce qui s'est passé.

Il lui releva délicatement le menton pour la forcer à le regarder :

— Il le faut absolument !

— Bien sûr ! murmura-t-elle, ses traits autrefois orgueilleux à présent creusés par la fatigue et l'angoisse.

Elle esquaissa un pauvre sourire, puis se leva comme une somnambule et sortit de la pièce.

Corbett s'allongea sur le lit et tomba bientôt, à son corps défendant, dans un profond sommeil sans rêves d'où le tirèrent, à l'aube, les cloches du prieuré. Transi de froid, bras et jambes endoloris par sa pénible chevauchée de la veille, il alla réveiller Maltote, puis Ranulf qui protesta en bougonnant. Ensuite il nettoya ses bottes, fit ses ablutions, mit un surcot propre et dévora le pain et le fromage qu'une soeur converse âgée leur avait apportés sur un plat. Il donna de strictes instructions à Ranulf et Maltote : il allait d'abord examiner le noviciat incendié, puis, au bout d'un moment, ils devraient le rejoindre, armés de leur poignard et de leur épée.

— Ranulf, apporte ton arbalète ! Que personne ne te voie ! Cache-toi ! Si tu aperçois quelqu'un, menace-le ! Tire d'abord un coup de semonce, ensuite supprime l'individu, quel qu'il soit !

Il répéta ses ordres, puis, la cape sur l'épaule, descendit au rez-de-chaussée. Un épais brouillard venu de la mer avait envahi le prieuré et dissimulait la plupart des bâtiments. Corbett se rappela le soleil d'automne qui brillait lors de sa précédente visite et s'émerveilla du brusque changement de temps. Cela dit, cette brume était plutôt un avantage. En se dirigeant vers la charpente noircie du noviciat, il croisa des silhouettes confuses aux visages indistincts, dont le brouillard étouffait les pas. Le noviciat lui avait laissé le souvenir flou d'un harmonieux bâtiment à un étage. Le feu, en s'attaquant au bois sec, l'avait transformé en ruine calcinée. Corbett se fraya délicatement un chemin parmi les poutres endommagées de ce qui avait été la cuisine. C'est là que l'incendie avait pris naissance, tuant Dame Frances, tandis que les autres religieuses, averties à temps, réussissaient à sauter par les fenêtres ou à se sauver par l'escalier.

Le clerc imagina la scène : l'embrasement brutal, les flammes qui dévorent poutres et chevrons, et les soeurs qui fuient la mort, la sérénité de leur vie brisée par le feu rugissant. Près du mur du fond, il aperçut les restes de la cheminée : la violence de l'incendie avait été

telle que la brique n'était plus que poudre noire. Debout devant l'âtre, Corbett parcourut la pièce du regard. Puis il s'accroupit, plongea ses doigts dans les cendres du charbon refroidi et en ramassa une poignée qu'il renifla méticuleusement. Il remarqua les restes tordus et fondus d'un seau en métal. Une des religieuses s'était précipitée en bas, en entendant les cris de Dame Frances. Elle avait ouvert la porte de l'arrière-cuisine et vu sa compagne transformée en torche humaine, le récipient en fer renversé à ses pieds.

— La pauvre femme, avait précisé Dame Amelia, n'a rien pu faire pour sauver Dame Frances, dévorée par une nappe de feu. Elle a aperçu le seau près des pieds de la sous-prieure avant de refermer la porte et a couru donner l'alarme. Grâce à Dieu, sinon d'autres auraient également perdu la vie.

Corbett examina les restes calcinés du seau. Se doutant déjà de la façon dont Dame Frances avait trouvé la mort, il en renifla l'odeur : cela puait la graisse animale brûlée. Il jeta le seau et s'éloigna des décombres en se frottant les doigts. Malgré la brume, il distingua la silhouette imprécise de la chapelle qu'il contourna pour se retrouver devant le vieux chêne creux, là où Lady Aliénor avait reçu ses mystérieux messages. Le regard rivé sur le mur d'enceinte, il s'appuya contre l'arbre, parcouru de frissons au souvenir des molosses de Gaveston qui avaient failli le déchiquter. Soudain, il entendit un craquement de brindilles derrière lui : quelqu'un foulait l'épais tapis humide de feuilles mortes.

— Je savais que vous viendriez dès l'annonce de la prieure, mais je me demandais quand, s'exclama-t-il sans prendre la peine de se retourner. C'est toujours ainsi avec les assassins. Ils détestent agir en pleine lumière.

Il fit volte-face et scruta l'ombre encapuchonnée qui lui barrait le chemin.

— Je vous avertis, poursuivit-il à mi-voix, mon serviteur est tout près d'ici, armé de son arbalète. Il a des ordres. Donc, si vous avez dégainé votre poignard, vous feriez mieux de le rengainer !

La silhouette s'avança vers lui et une petite main pâle ôta brutalement capuchon et guimpe : Dame Agatha, d'un mouvement de tête, libéra sa superbe chevelure blonde. Corbett avait rarement vu pareille beauté : le visage à l'ovale parfait était encadré par la chevelure aux reflets argentés. Les lèvres, pourtant, semblaient former une ligne plus mince que d'habitude et le regard, au-dessus des pommettes saillantes, trahissait une froideur de marbre.

— Je savais que c'était vous, enchaîna Corbett. Ce ne pouvait être que vous. C'est vous qui avez tué Lady Aliénor, puis Dame Martha et

finallement Dame Frances. Mais qui êtes-vous réellement ? murmura-t-il.

— Mon vrai nom est Agatha de Courcy. Je n'ai donc menti qu'à moitié.

Elle rit, sans pour autant relâcher sa vigilance.

— Et qu'est-il arrivé à la religieuse qui est venue de Gascogne ?

— Allons, Messire ! Ne jouez pas au plus fin et dites-moi ce que vous avez deviné.

Corbett saisit le pommeau de son poignard, caché sous sa cape. La jeune femme s'approcha et il s'aperçut que ses mains étaient dissimulées sous son habit. Il prit une profonde inspiration et espéra que Ranulf, tapi dans le brouillard, ne perdait rien de la scène qui se déroulait sous ses yeux.

— Voyons !

Il s'adossa au chêne.

— Il y a dix-huit mois, Dame Deveril, sous un nom d'emprunt, partit de Gascogne et arriva à Douvres. C'était une orpheline de noble lignée sans parents proches. Elle se faisait accompagner d'un page, dont le nom a peu d'importance. Ils prirent la route contournant Londres avant de gagner l'ancienne voie romaine qui traverse Oxford, Woodstock et Godstowe. Prévenue de leur arrivée, vous les avez suivis discrètement et rejoints, après qu'ils eurent quitté le village de Woodstock, probablement. Vous les avez rencontrés, comme par hasard. Vous leur avez offert de les accompagner, ce qu'ils ont accepté avec reconnaissance. Je suppose que vous étiez déguisée en damoiseau élégant et qu'après ce qui dut être un long et pénible périple, les Gascons virent en vous un agréable compagnon de voyage. Vous avez été fort habile, Dame Agatha. Votre déguisement était parfait. Pourtant, l'aubergiste vous vit. Comme d'autres, il remarqua ce jeune homme qui passa dans le village à la même époque que les Gascons. Mais, bien sûr, il ne nous est plus d'aucun secours, ayant été mis en pièces par les mastiffs de Gaveston. C'est exact, n'est-ce pas ?

Agatha de Courcy pinça les lèvres avant qu'un bref sourire radieux n'éclairât son visage : l'espace d'un instant, Corbett revit la jeune religieuse, belle et pieuse, qu'il avait connue.

— Comment aurais-je pu être au courant de qui débarquerait à Douvres et prendrait la route d'Oxford ? s'étonna-t-elle.

— Je vous le dirai bientôt. Quant à la suite... Vous réussissez à convaincre Dame Deveril de s'écarter de la route pour se rendre à un endroit choisi par vous ; une sieste et un peu de vin, peut-être. La

dame et son page s'assoupissent. En fait, avança Corbett en scrutant la brume derrière la religieuse, ils dorment probablement plus profondément qu'ils ne le voulaient. Le vin que vous leur avez offert est sans doute drogué. Endormis, ils sont des proies faciles. Vous leur tranchez la gorge avant de les dépouiller de leurs vêtements. Puis vous endossez l'habit de religieuse et prenez le nom et les lettres d'introduction de Dame Deveril. Votre seule erreur est son petit chien : ou il s'est enfui ou vous n'y avez pas prêté attention. Quant aux biens de la jeune femme, vous les conservez. Le reste, y compris vos vêtements, gît dans une morasse puante et sans fond. Et les chevaux ?

Corbett haussa les épaules.

— Vous en gardez un, bien sûr, ainsi qu'un poney de bât, et lâchez les deux autres dans la nature. Une belle aubaine pour un paysan qui ne pipera mot. Puis vous arrivez à Godstowe, munie des lettres attestant que vous êtes Dame Deveril. Vous prononcez vos vœux et grâce à votre agréable personnalité, vous gagnez la confiance de Dame Amelia et de Lady Aliénor. Et qui pourrait vous soupçonner ?

Agatha de Courcy confirma d'un murmure :

— Très bien ! Excellente déduction !

— La seule qui entrevit la vérité fut cette pauvre Dame Frances. Vous comprenez, j'ai retrouvé le collier du chien. Il portait encore la devise des Deveril : *Noli me tangere*. Dame Frances s'en souvenait, bien sûr. Elle devait l'avoir remarquée sur certaines affaires de la victime lors de votre admission au prieuré, mais elle ne put se rappeler immédiatement où elle l'avait vue. Et à qui se confier, sinon à Dame Agatha, ce modèle de patience et de dévouement ? Elle devait disparaître, elle aussi ! C'était une femme au caractère posé, à la routine bien établie. Lors de votre séjour de quelques semaines au noviciat, vous aviez noté son habitude d'éteindre précautionneusement le feu avec un seau d'eau. Elle insistait toujours pour le faire. Cela vous facilita la tâche. Le soir de sa mort, le seau n'était pas rempli d'eau, mais d'huile.

Corbett admira *in petto* le sang-froid de son adversaire.

— Il y eut une explosion, le feu s'étendit à la cheminée tout entière, lécha des gouttes sur le sol et, en quelques secondes, transforma Dame Frances en torche vivante. Votre secret était sauf.

Agatha joignit les mains, les doigts sur les lèvres, comme un professeur taquinant un bon élève :

— Messire, vous m'avez expliqué la manière dont je suis censée avoir tué cette pauvre femme, mais pas la raison.

— Ne jouez pas à ce petit jeu, lança Corbett d'une voix tranchante.

Vous la connaissez aussi bien que moi. Simon de Montfort s'était rebellé contre le roi ; il comptait un Deveril parmi ses connétables. Selon les archives, la lignée des Deveril s'éteignit après la défaite de Montfort. Cette femme appartenait probablement à une lignée bâtarde dont les membres avaient fui en Gascogne. C'est là qu'elle fut sans doute élevée dans la haine d'Edouard d'Angleterre.

— Et le roi aurait permis à une Deveril de rentrer au pays ?

— Non, à moins qu'elle n'eût pris un nom d'emprunt. Comme je l'ai déjà dit, je suppose qu'elle était orpheline et que, sous ce faux nom, elle a écrit à Dame Amelia pour solliciter son admission dans la congrégation des Dames de Sion en faisant don de ses biens, comme le veut la coutume. Sa requête fut acceptée. Elle obtint la permission d'entrer en Angleterre.

Corbett ne quittait pas Dame Agatha des yeux :

— Allons, quel nom choisit-elle ?

Agatha lui rendit son regard.

— Je vais essayer autrement, reprit Corbett. Quel nom avez-vous donné en entrant au prieuré ?

Dame Agatha gloussa comme si Corbett avait posé une devinette.

— J'ai pris, en religion, le nom d'Agatha, qui était le mien, en fait, mais si vous le demandez à la prieure, elle vous répondra que je suis entrée ici sous le nom de Marie Savigny.

Corbett soupira :

— C'est donc Marie Savigny que vous avez assassinée en forêt de Godstowe.

Dame Agatha se mordit les lèvres.

— Admettons, Messire Corbett. Comment aurais-je pu apprendre que cette Marie Savigny était en réalité une Montfort et qu'elle venait en Angleterre ourdir un complot et peut-être même un assassinat ? Et comment aurais-je su la date de son arrivée et son itinéraire ?

— Comme si vous ne connaissiez pas la réponse à cette question ! C'est le roi lui-même qui vous en a informée. Vous êtes son tueur à gages !

— Si Dame Deveril avait changé de nom, pourquoi garder la devise de sa famille ?

Corbett haussa les épaules.

— Peu de gens l'auraient identifiée comme celle de nobles bannis quarante ans auparavant. Combien de religieuses à Godstowe, sans parler des barons de la Cour, auraient reconnu cette devise ?

— Mais cette Marie devait parler français couramment ! objecta Agatha.

— Comme vous, et comme bien d'autres dans ce fichu endroit !

Agatha s'approcha en remettant son capuchon pour se protéger des gouttes qui tombaient des branches du chêne.

— Oh, Hugh ! murmura-t-elle. Le roi avait raison. Vous êtes un peu trop scrupuleux, mais vous faites preuve d'une logique implacable.

— Pas toujours ! rétorqua brutalement le clerc. Marie Savigny, alias Dame Deveril, est assassinée dans la forêt au moment où vous apparaissez au prieuré : j'aurais dû tirer immédiatement la conséquence logique de cette coïncidence ! Mais, bien sûr, la venue de Marie Savigny était prévue à Godstowe. Après son arrivée, on n'attendit plus personne.

Corbett se tut.

— Allons, Hugh ! murmura Agatha. Ne vous blâmez pas ! Cette femme était une étrangère, voyageant sous un faux nom et dissimulant sa véritable identité. Qui m'aurait soupçonnée d'un tel crime, moi, une religieuse si dévote ?

Elle releva fièrement la tête :

— Et, le cas échéant, qui s'en serait soucié ? Marie Savigny allait se rendre coupable de haute trahison alors que moi, j'agis sous protection royale !

Elle sourit :

— Je n'ai jamais eu l'intention de rester assez longtemps pour être menacée par qui que ce soit. Il n'y a aucun mystère, en fait !

Corbett leva la main et toucha le chêne creux derrière lui.

— Vous avez raison. C'est là que commence l'énigme ! Vous êtes venue ici pour surveiller Lady Aliénor et l'empêcher de commettre une folie, comme de s'enfuir ou de provoquer un scandale à la Cour. Quel n'a pas dû être votre effarement en découvrant qu'elle recevait en cachette des messages d'un mystérieux ami lui promettant d'arranger sa fuite ! Le dimanche fatidique, elle a refusé d'aller à complies, contrairement à son habitude, et une personne aussi observatrice que vous n'a pas manqué de repérer ses préparatifs de voyage.

Corbett mit la main à son poignard, sous sa cape.

— Alors vous vous êtes rendue dans sa chambre. La porte était fermée à clef, mais Lady Aliénor avait confiance en celle qui était constamment aux petits soins pour elle. Elle vous a ouvert et ensuite...

Corbett leva les yeux : le soleil d'automne commençait à percer la

brume épaisse.

— En bonne tueuse à gages, vous lui avez rompu la nuque. Cela ne pose aucun problème à un expert, me suis-je laissé dire. Une simple question de toucher ! Il faut savoir où poser les doigts et effectuer un rapide mouvement de torsion.

Les mains d'Agatha sortirent soudain de sous sa cape. Corbett se raidit, mais la jeune femme ne fit qu'écarter les mèches blondes de son front. Puis elle pencha légèrement la tête de côté, le regard rivé sur le clerc, et esquissa un sourire comme s'il lui avait raconté une histoire drôle ou passionnante.

— Vous êtes vraiment habile ! lui lança-t-elle, avec un petit air d'innocence. Vraiment ! Mais vous oubliez que j'étais dans la sacristie, en train de préparer l'office de complies !

— Je n'en doute pas, s'écria Corbett d'un ton rogue.

— Et rappelez-vous, jeta-t-elle d'une voix moqueuse, que Dame Martha et Dame Élisabeth ont affirmé avoir vu Lady Aliénor déambuler sous leur fenêtre, juste avant complies !

Elle écarquilla les yeux :

— Comment une morte peut-elle marcher, saluer et parler ?

— Elles ont vu quelqu'un. Elles ont cru que c'était Lady Aliénor, revêtue de sa cape et de son capuchon, mais, bien sûr, c'était vous. Après l'avoir tuée, vous avez pris sa bague et l'une de ses capes. Ensuite, dûment déguisée, vous êtes descendue dans la cour et vous êtes dirigée vers la chapelle. Comme vous l'escomptiez, Dame Martha vous a aperçue et hélée. Vous vous êtes retournée et avez crié quelque chose en la saluant de la main. Les deux dames étant sourdes, peu importait ce que vous disiez ou comment vous le disiez ; elles ne soupçonneraient rien. De plus, elles vous confondaient avec Lady Aliénor, à cause de leur mauvaise vue, due à leur grand âge. Après tout, vous et la disparue aviez un petit air de ressemblance : vous étiez, toutes les deux, jeunes et blondes, sans compter que vous portiez sa cape et sa bague.

Corbett sourit :

— N'oubliez pas que les gens voient ce qu'ils s'attendent à voir.

— Mais que serait-il arrivé si quelqu'un m'avait croisée ?

— Qui aurait osé s'approcher de la hautaine Lady Aliénor ? La prieure se trouvait à la chapelle, les autres religieuses préparaient l'office de complies, et le trajet était très court. Une fois parvenue à la porte de la sacristie, derrière la chapelle, vous avez enlevé et caché habit et bague. Puis, redevenue Dame Agatha, la religieuse

conscientieuse, vous êtes entrée dans la sacristie. Vous vous êtes arrangée pour faire croire, du moins aux yeux de vos compagnes, qu'au moment où vous arriviez dans la chapelle Lady Aliénor était encore en vie ! Vous avez commis une autre erreur, bien sûr ! Vous espériez que Dame Martha verrait ce que vous vouliez qu'elle vît : une femme portant la cape et la bague de Lady Aliénor et qui ne pouvait être qu'elle. Mais la vieille dame avait toute sa tête ! Lorsque vous avez agité la main, le gros saphir a étincelé au soleil. Elle avait beau avoir une mauvaise vue, elle discerna l'éclat du joyau. Or vous l'aviez passé à la main gauche alors que Lady Aliénor le portait toujours à la main droite. Cela a frappé Dame Martha et explique la phrase énigmatique qu'elle répétait constamment : *Sinistra, non dextra*. La gauche, pas la droite. Elle ne comprenait pas ce changement.

Agatha s'approcha encore. Elle avait perdu de son arrogance, mais redoublé de vigilance, remarqua Corbett. Elle lui barrait le chemin, comme pour l'empêcher de voir ce qui se tramait derrière elle.

— Admettons, déclara-t-elle d'un ton égal, que tout cela se soit bien déroulé tel que vous l'avez décrit. La disparition d'une cape, je l'avoue, serait passée inaperçue, mais celle d'une bague de valeur ? N'oubliez pas que la prieure a trouvé le cadavre au bas de l'escalier.

— C'est faux et vous le savez ! La prieure s'inquiétait pour Lady Aliénor. Après avoir quitté le réfectoire, elle a regagné le bâtiment principal, plongé dans le noir. Ses compagnes et elle ont découvert Lady Aliénor gisant sans vie dans sa chambre. Redoutant les conséquences, elles ont transporté le corps au bas de l'escalier pour faire croire à un accident. Il faisait sombre, elles étaient affolées, elles n'ont pas remarqué l'absence de bague. Si elles l'avaient fait, elles auraient logiquement pensé que le bijou s'était égaré. Ensuite, elles ont tout naturellement fait appel à vous pour ramener la dépouille dans sa chambre. C'est à ce moment-là que vous avez remis la bague au doigt de la défunte.

Corbett s'accorda une petite pause.

— Très subtil de votre part ! reprit-il. Vous saviez que Dame Amelia trouverait le corps et qu'elle essaierait de faire passer cela pour un accident afin de sauvegarder la réputation de Godstowe. Vous, une tueuse à gages, avez habilement manipulé des religieuses innocentes comme Dame Amelia et Dame Martha pour vous protéger. Elles sont devenues vos complices, bien malgré elles, et ont tellement brouillé les pistes qu'on ne risquait plus de découvrir la vérité.

Alarmé par le sourire maléfique qu'arborait Dame Agatha, Corbett dégaina son poignard en enchaînant :

— Cela aurait pu en rester là, si Dame Martha n'avait pas éprouvé

le besoin de parler et menacé de s'en ouvrir à la prieure. Aviez-vous percé à jour sa devinette ?

Agatha se contenta de sourire.

— La tuer fut facile, poursuivit Corbett. Elle s'était préparé un bain. Elle avait mis un paravent et fermé sa porte à clef. Vous, la soeur si attentionnée, êtes arrivée à la porte, avec sans doute un morceau de savon à la main. Elle est sortie du cuveau, répandant de l'eau sur le sol, et vous a ouvert. Vous lui avez donné le savon en bavardant gaiement tandis qu'elle se replongeait dans son bain. C'était une vieille dame, elle a dû mourir rapidement. Vous l'avez peut-être tirée par les chevilles, entraînant sa tête sous l'eau. Un marin vous dirait que l'afflux soudain d'eau dans la bouche et le nez vous fait rapidement perdre conscience. Vous avez repris votre savon et êtes sortie aussi discrètement que vous étiez entrée.

Agatha acquiesça.

— Parfaitement logique, murmura-t-elle. Quel récit concis et lucide !

Elle ricana, lèvres entrouvertes :

— Vous auriez dû enseigner à Oxford...

— ... et ne pas venir ici ! acheva Corbett. J'ai fait échouer vos petits stratagèmes, hein ? Mais d'autres ont effacé vos traces, sans le vouloir : le père Reynard et ses messages à Craon, Gaveston et ses molosses, le prince héritier et son amour pour son favori, sans oublier, bien sûr, termina amèrement Corbett, notre souverain le roi, dont le goût pour le mystère et le secret est notoire.

S'avançant vers elle, il s'écria sèchement :

— La seule bonne action que vous ayez faite, je suppose, fut de dissuader Lady Aliénor de prendre les poudres envoyées par Gaveston. Le mignon du prince a dû se poser bien des questions.

— En effet, répondit Agatha, un rictus aux lèvres. J'avais ordre d'épier ses manigances. Il fallait à tout prix éviter que Lady Aliénor ne meure empoisonnée, car on aurait pu se douter de quelque chose. Si la belle dame devait périr, il était primordial qu'on ne pût établir de lien avec le prince. Une petite énigme qui mystifierait tout un chacun.

Elle ajouta avec un haussement d'épaules :

— J'avais à coeur de surveiller Craon, également.

— Mais le reste ? demanda Corbett. La mort de ces deux religieuses ? Le roi ne l'a sûrement pas ordonnée !

Dame Agatha tendit la main, paume ouverte, en murmurant :

— Je n'ai pas de poignard, Hugh ! Je me suis contentée de suivre les instructions du roi.

Elle lui donna brusquement un parchemin jaunissant.

— Lisez !

Corbett déroula le petit rouleau de vélin et le parcourut rapidement.

Edouard, par la grâce de Dieu, etc., mande aux shérifs, baillis, etc., d'accorder aide et assistance au porteur de ce document, Agatha de Courcy, qui a agi pour le bien de la Couronne et du Royaume.

Corbett contempla le sceau privé du souverain, presque effacé.

— Pour citer Ponce Pilate, ce qui est écrit est écrit.

Il la regarda bien en face :

— Mais cela ne vous justifie pas. Le roi n'a pas ordonné le meurtre de Lady Aliénor.

— C'était nécessaire ! s'exclama Agatha d'une voix impitoyable. Elle allait s'enfuir. Mes ordres étaient très clairs. Je devais arrêter Dame Deveril, gagner Godstowe et faire tout mon possible pour empêcher Lady Aliénor de causer de l'embarras à la Couronne ou à la Cour.

Elle hocha la tête.

— En outre, j'étais lasse de ce maudit endroit : une ancienne maîtresse au teint blafard et aux yeux délavés, et des religieuses qui se souciaient surtout de leur gloire et de leur estomac !

— La prieure ? demanda soudain Corbett.

— Elle n'est au courant de rien.

Agatha retira habilement le document des doigts de Corbett.

— Maintenant, Hugh, je dois m'en aller.

Elle se mit sur la pointe des pieds et l'embrassa doucement sur la joue.

— Nous nous rencontrerons peut-être un jour. Je l'espère. Vous connaissez la vérité, à présent, poursuivit-elle en souriant, vous n'avez pas besoin de la prieure et Ranulf doit avoir aussi froid que moi.

Elle lui fit un signe de la main en lui frôlant les doigts.

— Adieu !

Corbett la vit s'enfoncer dans le brouillard.

— Ranulf ! cria-t-il. Ranulf !

Mais seul un silence gris et narquois lui répondit. Il resserra sa cape autour de lui et revint à grands pas vers les bâtiments, sans se soucier de briser la paix d'un couvent où l'on avait commis tant de noirs méfaits.

— Ranulf ! hurla-t-il. Pour l'amour de Dieu, où es-tu ?

Il avait presque atteint le seuil de l'hôtellerie lorsqu'un bruit de pas précipités résonna dans l'escalier au moment où il rugissait derechef :

— Ranulf !

Son serviteur, suivi par un Maltote au regard encore plus égaré, dévala les marches, portant baudrier et cape.

— Par Dieu, mon gaillard ! fulmina Corbett. Tu étais censé me suivre !

Ranulf, les yeux battus, le regarda avec inquiétude.

— C'était bien mon intention, Messire. Mais Maltote s'est rendormi. J'ai essayé de le réveiller, mais je n'ai pas pu. Alors, je me suis assis sur le lit pour mettre mes bottes, et la minute d'après, j'étais endormi, moi aussi.

Corbett ferma les yeux.

— Ranulf, Ranulf ! murmura-t-il.

— Oui, Messire ?

— Rien ! soupira Corbett. Je remercie le Seigneur que Dame Agatha n'ait pas su que tu étais endormi. Écoute, continua-t-il, il faut s'en aller rapidement d'ici. Va déjeuner et fais nos bagages ! Veille à ce que les chevaux soient correctement nourris et règle toutes nos dettes. Dans une heure, nous devons nous mettre en route.

Sans se soucier des grommellements plaintifs de son serviteur, Corbett contourna la chapelle pour gagner le logis de Dame Amelia. La prieure était seule, devant une table croulant sous les manuscrits. Ses paupières rougies et son visage blême disaient assez son anxiété et ses craintes. Elle se leva à l'entrée de Corbett.

— Messire, dit-elle sur un ton suppliant, j'ai transmis votre message.

Corbett se laissa tomber sur un banc accoté au mur.

— Veuillez vous asseoir, ma mère, je vous en prie ! chuchota-t-il d'une voix lasse. Ce n'est plus nécessaire. Votre congrégation a perdu un autre de ses membres. Dame Agatha va partir, si elle ne l'a déjà fait. Je vous suggère de la laisser aller en paix. Ne mentionnez plus son nom, n'envoyez pas de lettres courroucées à l'évêque.

— Que me racontez-vous là ?

— Dame Agatha n'était pas religieuse, répondit Corbett avec l'ombre d'un sourire.

— Devions-nous sa présence à celle de Lady Aliénor ?

— Oui ! Comme moi, elle était ici à cause de Lady Aliénor, et c'est elle la clef de tous les décès survenus dans ce prieuré.

Il leva la main pour arrêter le cri d'indignation qu'allait pousser la prieure.

— Moins vous en saurez, ma mère, mieux ce sera. Dame Agatha est la coupable mais vous n'êtes pas exempte de tout reproche.

La prieure s'agita sur son siège.

— Comment cela ?

— Vous vous en doutez ! rétorqua Corbett. Lady Aliénor a été assassinée parce qu'elle s'apprêtait à fuir Godstowe. Quelqu'un laissait des messages énigmatiques dans ses appartements et dans le vieux chêne creux, entre la chapelle et le mur d'enceinte. Vous êtes parfaitement au courant... puisque c'est vous qui avez écrit ces messages et les y avez déposés.

— Mais pourquoi l'aurais-je fait ?

— Allons, vous ne l'ignorez pas ! Le roi avait décrété qu'Aliénor Belmont serait enfermée dans ce couvent et cela vous déplaisait au plus haut point. Cette présence troublait la paix et l'harmonie de ce petit prieuré, en attirant l'attention indésirable du prince et de Lord Gaveston ainsi que les intrusions intempestives de l'envoyé français, *Monsieur* de Craon, qui ne s'en laissait pas facilement interdire l'accès. Lady Aliénor était jeune, elle aurait pu vivre longtemps et peut-être même finir par briguer votre place. Alors vous avez loué les services de cavaliers, Dieu seul sait où, mais bon nombre d'anciens soldats traînent un peu partout, prêts à faire n'importe quoi en échange d'espèces sonnantes et trébuchantes !

Corbett se versa un gobelet de vin et en proposa du regard à Dame Amelia. Elle refusa d'un geste. Corbett avala le claret, goûtant son bouquet et appréciant la chaleur qui envahissait tout son être.

— Vous avez bien préparé le terrain par ces messages cachés dans le chêne creux. D'abord, j'ai cru que l'on avait franchi l'enceinte pour les y déposer, mais la nuit où je fus pourchassé par les mastiffs de Gaveston, je me suis aperçu que c'était impossible. Les murs sont hauts et lisses et tout étranger aurait été repéré, tôt ou tard. Même chose s'il était venu par le grand portail. La personne qui avait rédigé ces messages devait donc habiter le prieuré.

Corbett s'interrompit quelques instants.

— D'abord, j'ai pensé à Dame Agatha, mais vous seule avez le pouvoir et l'argent pour payer des mercenaires. En outre, je n'arrivais pas à comprendre pourquoi, le jour où l'on a aperçu ces cavaliers, vous aviez permis à Lady Aliénor de ne pas assister à l'office. Vous auriez requis sa présence autrement, sans compter que vous deviez avoir entendu parler de ces hommes dissimulés à la lisière du bois, ou les avoir vus. L'absence de Lady Aliénor à complies et la présence de ces cavaliers n'étaient pas une simple coïncidence. Vous espériez qu'elle fuirait. Le blâme en serait retombé sur d'autres tandis que votre prieuré et vous en auriez été débarrassés. Mais, malheureusement, tout a très mal tourné. Lady Aliénor fut assassinée et les cavaliers durent s'en aller bredouilles.

La prieure le fixait sans mot dire.

— Vous redoutiez que j'entende parler de ces cavaliers. Vous m'avez donc fait suivre par Dame Catherine le jour où le portier m'a emmené dans la forêt. Elle avait pour mission de voir où nous allions. N'ai-je pas raison, ma mère ?

— Si, Corbett, concéda-t-elle d'une voix dure. Vous ne vous trompez pas. Je ne supportais pas la présence de Lady Aliénor Belmont. Nous ne sommes peut-être pas la congrégation la plus stricte du royaume, mais Godstowe est un couvent, pas un refuge pour anciennes courtisanes. De plus, je n'éprouvais aucune affection pour cette Lady Aliénor avec sa face de carême et ses perpétuelles jérémiades. Je me suis rendue à Oxford. Vous connaissez cette ville. On peut y engager des soldats de fortune. Ils avaient des instructions précises. Ce dimanche soir-là, Lady Aliénor apprit par une lettre qu'elle devait les retrouver devant la porte de Galilée. Bien sûr, c'est moi qui lui avais fait passer secrètement ce message puisqu'il me fallait sa coopération.

La prieure haussa les épaules.

— Vous connaissez la suite.

— Et si elle était partie ? suggéra Corbett. Je sais que les soupçons seraient retombés sur le prince, Lord Gaveston, les Français ou même le roi. Mais que lui serait-il advenu ensuite ?

La prieure sourit.

— Oh, rien de bien terrible ! Notre congrégation a un prieuré dans le Hainaut, à l'entrée de Dordrecht. Lady Aliénor y aurait été fort confortablement installée et soumise à une étroite surveillance. Et moi, j'aurais été ravie !

Elle prit un morceau de parchemin.

— Maintenant, Messire, je suis sûre que votre temps est aussi

précieux que le mien.

Elle baissa des yeux sans expression sur son bureau et, quand elle les releva, le clerc n'était déjà plus là.

CONCLUSION

Dans le Grand Hall de Westminster, Édouard d'Angleterre siégeait sous l'impressionnante charpente d'où pendaient de longues bannières écarlate et or. Les membres de sa Maison avaient tendu les murs de soie et d'épais tissus d'or et d'argent. Ils venaient aussi de balayer le plancher devant l'estrade, de le recouvrir de joncs fraîchement coupés sur les rives de la Tamise et de le parsemer d'herbes odorantes. Des sergents, revêtus de pied en cap de leurs armures d'acier, étaient postés en rangs serrés de chaque côté du trône, épées dégainées, pointes en bas. Le monarque, entouré des représentants de la puissance temporelle et spirituelle du royaume, faisait face aux clercs importants de l'Échiquier et de la Chancellerie, assis à une longue table sur tréteaux protégée de damas. Corbett se tenait au centre. La table, devant lui, avait été débarrassée de tous les parchemins, sauf un : le contrat de fiançailles, rédigé et scellé à l'instant même, entre Édouard, prince héritier du trône d'Angleterre, et Isabelle, « seule et bien-aimée fille » de Philippe IV de France.

Sous le regard attentif du clerc anglais, Amaury de Craon s'approcha et apposa le sceau du roi de France au bas du document. Puis il alla placer sa main sur l'énorme évangélaire que tenait, dans ses doigts noueux, Robert Winchelsea, archevêque de Cantorbéry. Superbe dans son pelisson de samit bleu et blanc, il proclama en français, d'un ton sec, que « Philippe, roi de France, se réjouissait de ces fiançailles, clef de voûte d'une paix durable et de l'amitié entre l'Angleterre et la France ».

Corbett dissimula son émotion sous un masque diplomatique et contempla Craon qui appelait Dieu et ses anges à témoin de la bonne volonté française. En d'autres circonstances, il aurait éclaté de rire : Craon sauterait sur n'importe quelle occasion pour rompre ou contourner les clauses de ce traité aussi souvent que cela lui chanterait ou plairait au fourbe qui régnait au Louvre. Craon s'arrêta enfin de parler. Corbett se leva, et, au nom d'Édouard d'Angleterre, lui répondit par le même tissu de mensonges officiels. Puis il fit le tour de la table pour échanger le baiser de paix avec son ennemi juré. Sous ses paupières tombantes, le roi observait la scène. Son esprit était ailleurs

et il tremblait de fureur : son fils avait préféré rester à Woodstock avec son bien-aimé plutôt que d'assister à la cérémonie de fiançailles. Sous prétexte qu'il était souffrant ! Le roi grinça des dents. Il lui en donnerait des raisons d'être souffrant, et ce avant la fin de la semaine ! Il se pencha : Corbett et Craon se donnaient l'accolade et échangeaient le dernier baiser de paix. Ensuite, Craon recula, un rictus aux lèvres, et siffla entre ses dents :

— Un jour, Corbett, je vous tuerai !

Corbett marmonna en le saluant :

— Vous essayerez un jour, *Monsieur*, et vous échouerez une fois de plus, comme vous l'avez fait récemment !

On fit à nouveau assaut de courbettes et de sourires diplomatiques, puis les sonneries stridentes des trompettes d'argent retentirent dans la galerie haute et la cérémonie s'acheva. Après s'être incliné vers le trône, Corbett fit péremptoirement signe à ses collègues de le suivre et sortit en hâte du Grand Hall. Édouard se leva, dégrafa sa cape tissée d'or et la jeta à Warenne.

— Dieu merci, cette comédie est finie ! Warenne, je veux voir Corbett dans mes appartements sur-le-champ. Seul à seul !

— Cela va de soi, Sire !

Édouard plissa les yeux.

— Ne soyez pas si sarcastique, Surrey ! Ensuite, vous enverrez votre courrier le plus rapide à Woodstock. Il devra dire à mon fils bien-aimé que je désire m'entretenir avec lui demain – ici !

Le roi pointa un doigt menaçant vers le comte :

— J'ai également un message à l'adresse de Lord Gaveston. S'il se trouve encore en Angleterre à la fin de cette semaine, je le proclamerai criminel et hors-la-loi. N'importe qui pourra l'abattre sans avertissement !

Édouard donna une claque vigoureuse sur l'épaule du comte.

— Et ensuite, en route pour le Nord : nous allons donner aux Écossais une leçon qu'ils n'oublieront pas de sitôt !

Lorsque Corbett entra, le monarque était confortablement installé sur un banc, dans l'encoignure d'une fenêtre, un hanap à la main.

— Ah, Hugh !

Corbett sentit le cœur lui manquer : quand le roi jouait au soldat jovial et sans détour, il y avait anguille sous roche.

— Pendant que vous vous jetiez des fleurs, Craon et vous, je réfléchissais à votre compte rendu sur l'affaire de Godstowe. Vous

avez fait du beau travail, Hugh !

— Merci, Sire.

Le souverain se leva et emplit un gobelet qu'il tendit à son clerc.

— Je suis navré de ne pas vous avoir parlé plus tôt de Dame Agatha.

— Sire, j'ai déjà protesté. Comment puis-je obtenir de bons renseignements si j'ignore l'existence de gens comme elle ? Ce genre d'individus est une menace. Il faut les surveiller et les guider.

— Vous pensez à Dame Agatha ?

— En effet, Sire.

Le roi jeta un regard rusé à Corbett.

— Elle en a sans doute trop fait, mais si Lady Aliénor s'était échappée...

Sa menace flotta dans l'air.

— Si Lady Aliénor s'était échappée, Sire, reprit Corbett d'une voix acerbe, on l'aurait capturée.

— C'est vrai ! C'est vrai ! murmura le roi. Mais Agatha...

Il n'acheva pas sa phrase.

Corbett reposa violemment son gobelet sur la table.

— J'admets que Dame de Courcy ait pu agir pour vous protéger, Sire, mais elle a également tué pour se protéger, elle. Trois femmes, dont deux religieuses, sont mortes pour rien. Des femmes ont péri pour s'être trouvées là où il ne fallait pas au moment où il ne fallait pas. Qui répondra de leur mort ?

— Vous voilà bien moralisateur ! l'interrompit sèchement le monarque.

— En Italie, reprit lentement Corbett, une nouvelle race de penseurs affirment que la volonté du prince a force de loi. Est-ce là un exemple de ce qu'ils veulent dire, Sire ?

— Peut-être !

— Donc, si vous changez d'avis et décrétez ma mort... ?

Le roi se retourna agressivement vers lui, lèvres retroussées, et jeta le hanap à ses pieds.

— Taisez-vous !

— Trois femmes, poursuivit inexorablement Corbett, trois femmes innocentes ont péri. Savez-vous comment on vous surnomme dans les collèges d'Oxford ? Le Justinien de l'Occident. Le grand législateur. On

évoque vos parlements et votre fameux discours disant que ce qui concerne tous vos sujets doit avoir l'approbation de tous vos sujets. Je me demande ce qu'en auraient pensé Dame Martha et Dame Frances. Agatha de Courcy est une criminelle. Non seulement elle est en liberté, mais elle a défié votre autorité en agissant comme elle l'a fait.

Le roi envoya voler la jonchée d'un coup de pied.

— Vous feriez mieux de partir, Hugh, suggéra-t-il rapidement.

Puis il le regarda en souriant :

— Maeve est *enceinte*. Si c'est un garçon, prénommez-le Edouard !

Il ajouta alors en détournant le regard :

— Je n'oublierai pas ce que vous avez accompli à Godstowe. Vous voudriez que Maltote reste définitivement à votre service, je crois ? Accordé ! À présent, filez ! Vous reviendrez ici après la Saint-Michel.

Corbett salua et se dirigea vers le seuil.

— Hugh !

Il se retourna :

— Oui, Sire ?

— Agatha de Courcy... J'en fais mon affaire.

Corbett s'inclina de nouveau et referma la porte derrière lui.

Édouard resta quelques instants immobile. Puis il alla vers la fenêtre et réfléchit à ce que lui avait révélé son clerc. Il savait, en son for intérieur, que ce dernier avait raison : Agatha de Courcy était une criminelle. Ce n'était pas la première fois que le roi avait recours à ses services. Il l'avait surnommée son « grain de sable » et l'employait pour faire échec aux funestes machinations de ses ennemis, qui continuaient à le harceler malgré l'écrasement de la révolte de Montfort, près de quarante ans auparavant. Oh, bien sûr, il connaissait l'existence de Dame Deveril, issue d'une branche illégitime d'un des connétables de Montfort. Le fils bâtard de Deveril s'était enfui à Bordeaux et avait épousé une jeune fille de la noblesse locale. Marie Deveril, née de leur union, avait été élevée dans la haine du roi d'Angleterre. Il l'avait fait surveiller de loin. Quand elle avait pris un nom d'emprunt pour solliciter l'autorisation d'entrer dans son royaume et d'être admise à Godstowe, il avait supposé qu'elle voulait fomenter quelque vilenie et saisir la moindre occasion pour frapper la famille royale. Peut-être Lady Aliénor était-elle sa future victime ? Ou peut-être visait-elle plus haut, songea le souverain en frissonnant, peut-être avait-elle espéré que le prince héritier ou lui-même se rendrait au prieuré ? Désirant qu'elle agisse en plein jour, il l'avait laissée entrer en Angleterre et avait donné des instructions secrètes à

Agatha de Courcy : cette dernière devait suivre et tuer Dame Deveril, prendre sa place et se rendre à Godstowe pour tenir Lady Aliénor à l'oeil.

Le monarque esquissa un sourire caustique. Qui l'aurait soupçonnée ? Agatha de Courcy s'habillait toujours en homme, vêtue d'atours payés par le Trésor, elle jouait à la perfection les damoiseaux affectant les manières françaises et s'exprimait avec un accent français traînant qu'aurait envié n'importe quel courtisan. Elle avait pour mission de supprimer Dame Deveril, de suivre le cours des événements au prieuré, d'espionner les faits et gestes du prince à Woodstock et de vérifier si, comme le prétendait la rumeur, le prince avait contracté un mariage secret avec son ancienne maîtresse. Personne ne soupçonnerait Agatha du meurtre de Marie Deveril. Et quand bien même, qui s'en soucierait ? Les Deveril étaient des traîtres et Édouard avait donné à Agatha sa promesse écrite qu'il la protégerait. Bien sûr, il n'en avait soufflé mot à Corbett : le clerc était un excellent maître espion, mais sa conscience pointilleuse aurait pu renâcler à l'idée d'assassiner en traître une femme et son page. Tout s'était passé à merveille jusqu'au décès de Lady Aliénor et à l'étrange silence d'Agatha de Courcy. Certes, cette dernière venait de lui jurer qu'elle avait toujours eu l'intention de lui révéler le fin mot de l'histoire, mais pouvait-il la croire ? De quel droit avait-elle décidé qui devait périr et qui devait vivre ? Corbett avait raison. Ce droit revenait à un monarque. Le roi Édouard jeta un coup d'oeil par la fenêtre : dans la cour, en contrebas, Corbett riait et plaisantait avec Ranulf et Maltote.

— Si c'est un garçon, prénommez-le Édouard ! murmura le roi.

Il envia soudain le bonheur du clerc.

— Moi, je n'ai pas de fils ! soupira-t-il.

Appuyé contre le mur, il vit Corbett et ses compagnons monter à cheval et quitter la cour. Il alla alors à son bureau, prit une plume sur l'écrtoire et rédigea soigneusement un bref message. Puis, prenant de la cire chaude, il y apposa son sceau privé et héla un secrétaire. Quelques minutes plus tard, John de Warenne, comte de Surrey, entra nonchalamment dans la pièce.

— Sire ?

Édouard continua à regarder par la fenêtre.

— Sire, vous m'avez demandé ?

— Oui. Il y a une femme, dit lentement le roi, qui habite en face de l'auberge du Pilori, près de St Catherine, non loin de la Tour. Elle est coupable d'assassinat et de haute trahison.

— Son nom ?

— Agatha de Courcy.

Le monarque s'éclaircit la gorge.

— Elle doit périr. Elle a avoué ses crimes, mais ils ne peuvent être divulgués pour raison d'État. Chargez-vous-en, Warenne ! Que sa mort soit rapide ! Qu'elle ne soupçonne rien !

— Sire, il me faut un mandat.

Le roi sourit *in petto* et, sans se retourner, lui tendit le parchemin qu'il venait de rédiger. Warenne le prit et en déchiffra minutieusement la teneur :

Le porteur de ce document a agi pour le bien du Royaume et de la Couronne.

Il s'inclina et se glissa silencieusement hors de la pièce.

NOTE DE L'AUTEUR

En 1301, le roi Édouard et son fils eurent une violente querelle. La raison en est inconnue, mais il faut noter que le prince héritier avait une maîtresse dont il avait eu un fils illégitime. Étant donné les négociations menées par Philippe IV pour marier sa fille au prince, on peut supposer que cette maîtresse avait été « écartée » pour satisfaire aux exigences françaises. Une manoeuvre semblable, dirigée contre Gaveston, l'ami du prince, aurait pu également être un motif de discorde.

Ces fiançailles et ce mariage avaient été imposés à l'Angleterre par une papauté tout acquise à Philippe IV. Le roi Édouard devait s'y résigner, sous peine de perdre, en particulier, les riches vignobles de la belle province de Gascogne. Le traité fut signé en 1298, et pendant dix ans, Édouard fit des pieds et des mains pour en obtenir l'annulation. Mais Philippe IV tint bon. Comme le montrent certains documents au Record Office à Londres et à la Bibliothèque nationale à Paris, il comptait, grâce à ce mariage, faire l'un de ses petits-fils duc d'Aquitaine et l'autre roi d'Angleterre. Comme parfois à l'époque actuelle, ces projets eurent les conséquences inverses : les trois fils de Philippe IV n'eurent pas d'héritier, et c'est le fils d'Isabelle, le grand roi Édouard III, ardent conquérant, qui brigua la succession à la couronne de France, plongeant ce pays dans la terrible guerre de Cent Ans.

Les documents concernant l'amour que portait le jeune Édouard à Gaveston ne manquent pas. La plupart des historiens admettent que le prince était bisexuel. Il déclarait ouvertement qu'il aimait son favori « plus que la vie ». Gaveston était un parvenu gascon dont la mère avait été brûlée vive pour sorcellerie, et qui fut, lui aussi, soupçonné de s'adonner à la magie noire. Édouard Ier finit par le bannir, mais son fils, devenu roi, rappela Gaveston et le nomma comte de Cornouailles. Le jeune roi épousa bien Isabelle de France, mais il donna à son favori tous les cadeaux de mariage de Philippe IV, y compris le lit de noces. La cérémonie du couronnement du couple, organisée par Gaveston, fut un désastre total : les plats étaient froids, des participants périrent étouffés dans la cohue et le Gascon provoqua

l'indignation de la noblesse anglaise en s'appropriant constamment la place d'honneur. Jeune homme d'une grande beauté, joueur émérite, Gaveston était fort spirituel, surtout quand il s'agissait de choisir des surnoms aux nobles anglais, et cela n'arrangeait guère la situation. Il fit preuve d'esprit à la veille même de sa mort.

En 1312, les grands barons le capturèrent et le retinrent prisonnier à Blacklow Hill dans le Warwickshire. Gaveston demanda à l'un de ses geôliers, le comte de Warwick :

— Monseigneur, vous ne gâterez pas ma beauté en me coupant la tête, n'est-ce pas ?

Warwick lui donna satisfaction en le poignardant au coeur. Le jeune Édouard fut accablé de chagrin. Il fit embaumer le corps de Gaveston et le garda au palais de Kings Langley jusqu'à ce que les dignitaires de l'Église le forcent à lui donner les rites funéraires.

Il existe un lien intéressant entre les favoris d'Édouard II et l'actuelle famille royale. Après la mort de Gaveston, Édouard choisit un nouveau favori, le sinistre mais compétent Hugh de Spencer, dont on peut voir la tombe dans l'abbaye de Tewkesbury, dans le Gloucestershire. L'influence de Spencer sur le jeune roi amena une guerre civile entre Édouard et Isabelle. La reine fut victorieuse. Spencer périt d'une mort horrible, et, selon la chronique, les Communes jurèrent de ne jamais laisser un Spencer monter sur le trône. Le fils du prince Charles et de Diana Spencer, l'une des descendantes de Hugh de Spencer, montera-t-il sur le trône pour enfin lever la malédiction qui pèse sur l'une des plus anciennes familles d'Angleterre ?

Paul C. Doherty, 1992